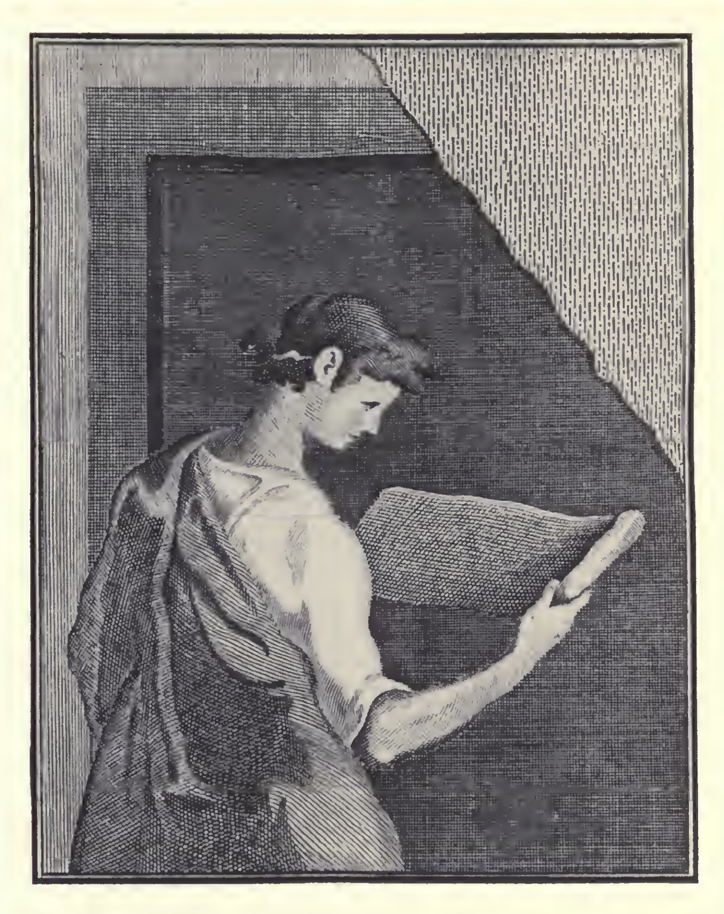




Alla mia cara Nipote Silvia
per esercitarsi nella lingua
francese e per questa istruttiva e amena lettura

La Nonna - 4-1-33

HERCULANUM ET POMPÉI

IN-8º ILLUSTRÉ

Maison de Pompéi restituée.

HERCULANUM
ET POMPÉI

SCÈNES DE LA CIVILISATION ROMAINE

PAR

Mgr C. CHEVALIER

CAMÉRIER SECRET DE SA SAINTETÉ, CLERC NATIONAL DU SACRÉ COLLÈGE POUR LA FRANCE
Chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique
Président honoraire de la Société archéologique de Touraine
Membre d'honneur de l'Académie pontificale d'archéologie, membre de l'Académie des Arcades de Rome
et de l'Académie royale de Palerme, etc. etc.

QUATRIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXXIII

HERCULANUM ET POMPÉI

I

HISTOIRE DU VÉSUVE

Existence antéhistorique du Vésuve. — Aspect du Vésuve au premier siècle de notre ère. — Son aspect actuel. — Tremblement de terre de l'an 63. — Récit de l'éruption de l'an 79 par Pline le Jeune. — Silence des anciens sur la catastrophe d'Herculanum et de Pompéi. — Transport des cendres volcaniques à de grandes distances. — Éruptions du moyen âge. — Relations du Vésuve et de l'Etna. — Éruptions modernes.

L'histoire du Vésuve est inséparable de celle des grandes victimes du volcan, Herculanum et Pompéi. Il serait difficile de bien comprendre dans tous ses détails l'horrible catastrophe qui a enseveli deux villes florissantes sous un linceul de cendres, si l'on n'avait pas une idée nette des phénomènes volcaniques. Aussi, après avoir visité Naples sous tous ses aspects, avant d'aborder les ruines de Pompéi, j'entrepris l'étude de la terrible montagne.

J'y étais d'ailleurs sollicité par les perspectives de mon horizon.

De ma fenêtre je voyais le Vésuve, et ce spectacle, quoique souvent insignifiant, était pour moi l'objet d'une attraction puissante. Pendant le jour, je passais parfois une longue heure à en contempler la cime, cherchant à y surprendre du regard

quelque reste d'activité; mais le volcan s'enveloppait dans une inertie désespérante et demeurait impénétrable. De temps en temps il daignait récompenser mon ardeur à l'étudier par l'émission de quelque mince filet de fumée blanchâtre, dont je suivais avec ravissement la formation et la marche. D'une fissure ouverte sur les flancs de la montagne dans les laves récentes, ou du cratère lui-même, il s'échappait une légère vapeur à peine perceptible d'abord; la colonne devenait de plus en plus apparente et montait jusqu'à une certaine élévation où elle restait stationnaire, s'étendant en forme de nuage dans la couche d'air qui lui servait de support, et groupant autour du noyau primitif les nouvelles émissions de vapeur qui se produisaient. Ce nuage, qui ne différait guère des nuages ordinaires par sa composition intime, se comportait exactement comme eux : du côté du soleil, il se colorait de tons chauds et brillants, et, du côté opposé, il se teignait de nuances ternes et sombres. Bientôt un coup de vent venait l'arracher à sa couche natale, et en dispersait les lambeaux dans l'atmosphère. Le soir, le spectacle avait quelques moments d'une magnificence passagère : parfois les bouches du cratère s'entr'ouvraient pour un jet de produits gazeux, et les feux de la fournaise, se reflétant sur le nuage volcanique, l'ensanglantaient de teintes ardentes comme celles d'un incendie. Ce n'était qu'un éclair prolongé; puis les fissures se refermaient, l'apparition s'éteignait, et le miroir aérien, qui avait jeté à mes yeux éblouis un aspect des foyers incandescents, retombait dans la nuit.

Cet état actuel de repos et presque de candeur du Vésuve me faisait penser à ces effroyables conflagrations dont la montagne a été si souvent le théâtre, et surtout à cette première éruption de l'an 79 de l'ère chrétienne, dont quelques incidents nous ont été racontés d'une manière si dramatique par Pline le Jeune. Quand je dis *première* éruption, je ne veux point exclure par ce mot les phénomènes antérieurs du même genre qui se seraient accomplis pendant la période antéhistorique, et encore moins affirmer que le Vésuve n'ait jamais brûlé dans les temps plus anciens. Il est, au contraire, incontestable, pour tous les savants qui se sont occupés de la

question, que la montagne a été en activité et a livré passage aux feux souterrains dès les temps les plus reculés. Son nom osque ou pélasgique de *Vesbius*, qui signifie *foyer éteint*, en serait à lui seul une démonstration, et cette démonstration prend un véritable caractère d'évidence, si l'on réfléchit à la forme de cratère que le sommet affectait au siècle d'Auguste, et surtout à ces amas immenses de produits volcaniques qui couvrent le sol depuis Naples jusqu'à Salerne.

Nous est-il possible, au moyen des inductions géologiques, de pénétrer plus loin que l'histoire et de raconter des faits inconnus à toute tradition, à toute poésie? Oui, sans doute, et les éléments ne nous manquent point pour entreprendre cette tâche ardue. Si l'on fouille le sol au-dessous de la couche superficielle entièrement composée de matières volcaniques, on rencontre un tuf dont l'origine marine n'est pas douteuse : dans les couches sédimentaires de cette roche on trouve, en effet, des serpules d'espèces récentes et d'autres coquilles marines appartenant à des espèces encore actuellement vivantes de la Méditerranée. Mais l'origine ignée de cette roche n'est pas moins incontestable, car la masse en est composée de débris ponceux, de cendres volcaniques, de débris ténus de laves scoriacées, de petites pierres ou *lapilli*, et de fragments irréguliers de pouzzolane. Toutes ces matières, d'abord incohérentes, furent ensuite saisies et liées par un ciment siliceux et terreux, et formèrent une couche épaisse de tuf ponceux, en emprisonnant dans l'intérieur quelques animaux marins.

Les tufs des environs de Naples et de Rome sont bien différents, quant à leur composition intime et à leur mode de naissance, de ce que nous appelons en France *tuf* ou *tufeau*. Chez nous, ces pierres sont toutes de nature calcaire, et composées en grande partie de débris fossiles d'animaux marins. A Naples, au contraire, les tufs sont entièrement siliceux, et formés par voie d'agrégation de matériaux volcaniques, ponces, cendres, *lapilli*, fragments de lave, fortement agglutinés. Il en résulte une roche dure, compacte, résistante, excellente pour les constructions, et d'un ton blanchâtre assez agréable.

On peut donc affirmer hardiment qu'à cette époque lointaine des âges géologiques toute cette région était plongée sous les

eaux. A quelque distance s'élevaient, d'une part les sommets calcaires des Apennins, d'autre part les collines du territoire alors insulaire de Sorrente, séparées par un golfe étroit; mais un jour les flots, jusque-là calmes et paisibles, bouillonnèrent avec violence; le fond de la mer, soulevé par les forces intérieures, s'éleva peu à peu, et un nouveau rivage se montra. Puis, les forces volcaniques continuant d'agir, le sol récemment émergé se déchira en une longue fracture, et le Vésuve apparut comme une énorme boursouflure conique dont le sommet fut projeté au loin par une irrésistible explosion. Suivez le pourtour extérieur de la montagne, particulièrement au nord, et surtout dans le ravin qu'on désigne sous le nom de *Fosso grande*, et vous reconnaîtrez sans peine des lits sédimentaires d'un tuf blanchâtre, renfermant des fossiles marins. Le volcan ainsi formé vomit pendant longtemps des feux et des laves. Dans une de ses plus terribles éruptions, il combla de ses produits le vaste et long golfe qui, par le détroit de l'antique Marcina (la Vietri de nos jours), se joignait à la mer de Salerne, donnant ainsi naissance à l'immense plaine de Nola, de Nocera et du Sarno.

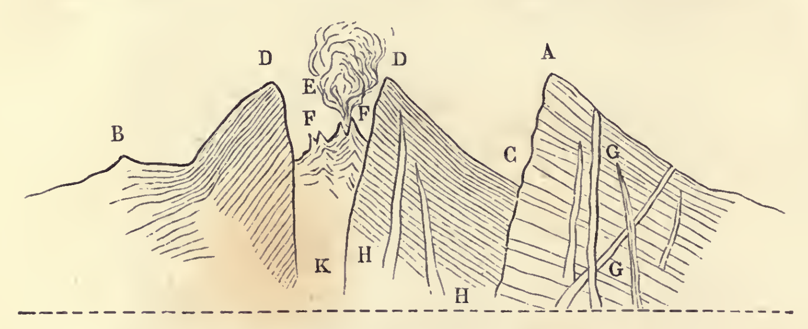
La mémoire de ces catastrophes s'était perdue dans la nuit des temps, et il n'en était demeuré qu'un vague souvenir dont Vitruve s'est fait l'écho. Les naturalistes seuls pouvaient reconnaître un volcan dans le Vésuve. Strabon nous représente cette montagne comme étant d'une extrême fertilité sur ses pentes; elle offrait, dit-il, un sommet tronqué en grande partie uni, entièrement stérile, d'un aspect brûlé, montrant des cavités remplies de crevasses et de pierres calcinées, indices manifestes que ces lieux avaient été autrefois des cratères brûlants, éteints après la destruction de toutes les matières combustibles. Le savant géographe exprimait par cette raison l'étonnante fertilité des campagnes voisines, qu'il comparait à celles des environs de Catane, où les terrains mêlés aux cendres de l'Etna étaient devenus de riches vignobles, parce que, selon lui, la terre calcinée de cette manière devait conserver une matière grasse et des sels qui la rendaient plus féconde.

D'après la description de Strabon, le Vésuve n'avait point



Le Vésuve avant l'an 79.

de son temps la figure qu'il affecte aujourd'hui. Le sommet de la montagne présentait une dépression considérable, une sorte de précipice à parois abruptes, avec de petits lacs, des bois et des buissons. On n'y voyait aucune trace de ce que nous appelons maintenant le Vésuve proprement dit, dont l'origine n'est certainement pas antérieure à l'an 79; car il est évident que si ce cône si remarquable eût existé, l'écrivain latin n'eût pas manqué de le signaler. De ce grand cratère primitif, qui formait probablement un cirque complet, il subsiste encore une partie importante dans les crêtes en demi-cercle qui s'élèvent au



Coupe supposée du Vésuve et de la Somma.

A, la Somma, reste de l'ancien cône du Vésuve.
B, la Padimentina, éminence en forme de terrasse, qui entoure la base du cône récent du Vésuve, du côté du sud.
C, l'Atrio del Cavallo.
D D, cône actuel.
E, grand cratère.
F F, petits cônes adventifs dans l'intérieur du grand cratère.
G G, dykes intersectant la Somma.
H H, dykes coupant le cône récent du Vésuve.
K, communication du cratère avec les foyers souterrains.

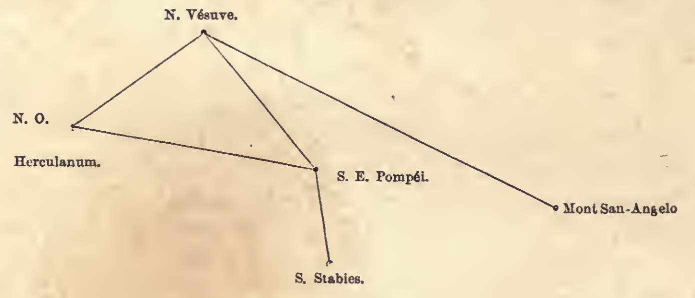
nord, et qu'on désigne de nos jours sous le nom de la *Somma*. Le Vésuve actuel présente donc une figure assez complexe, comme on peut le voir dans la coupe ci-jointe. A est la Somma, reste de l'ancien cône du Vésuve, tel qu'il existait du temps de Strabon; B, la *Padimentina*, éminence en forme de terrasse qui entoure la base du cône récent du Vésuve, du côté du sud, est un faible débris du cirque primitif; C, l'*Atrio del Cavallo,* ainsi nommé parce que les voyageurs qui font l'ascension du cône y laissent leurs chevaux, est une profonde vallée de cinq cents mètres de large, appartenant au premier cratère située entre la Somma et le cône actuel; DD est le grand

cône actuel, dû à l'éruption de 79; E en est le grand cratère; FF sont deux petits cônes produits par la dernière éruption au fond du grand cratère, ayant chacun un orifice cratériforme.

Tel est de nos jours l'aspect du volcan, aspect terrible et plein de sombres menaces; mais au premier siècle de notre ère, comme je l'ai dit plus haut, la montagne n'avait pas une physionomie aussi sinistre. A la veille des révolutions qui devaient la bouleverser de fond en comble, l'heureuse Campanie, comme l'appellent les anciens, était calme, souriante, et toute livrée au luxe et au plaisir. Elle jouissait d'un climat incomparable, où le souffle du ciel faisait sentir sa douce et bienfaisante influence; une nature vigoureuse et luxuriante y prodiguait les trésors d'une végétation sans pareille, et ses rivages, qui étaient l'Élysée des poètes, étaient aussi la retraite favorite des grands hommes. Il n'était pas jusqu'aux tyrans du genre humain qui n'eussent affectionné eux-mêmes cette attrayante région; et comme s'ils eussent été gagnés par la douceur et la mollesse du climat, loin de la ravager, ils l'avaient ornée et embellie. Une seule menace était venue du haut de la montagne, lorsque Spartacus avait fait camper son armée de dix mille gladiateurs dans l'ancien cratère du Vésuve; mais ce n'était pas là une menace volcanique, et d'ailleurs les terribles bandits étaient pour les populations du voisinage un bien plus juste objet de terreur que les feux éteints du volcan. Sur ces rivages fortunés, tout était joie et plaisir.

Le premier avertissement de la catastrophe qui devait engloutir Herculanum, Pompéi, Stabia, Retina, Oplonti, Teclano et d'autres cités de moindre importance dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous, fut donné à la Campanie seize ans auparavant. L'an 63, un affreux tremblement de terre ruina toutes ces villes et se propagea jusqu'à Naples. Sénèque, qui vivait précisément à cette époque, nous en a laissé la description dans ses *Questions naturelles*. « Pompéi, dit-il, ville célèbre de la Campanie, près de laquelle le rivage de Sorrente et de Stabia d'un côté, et celui d'Herculanum de l'autre, forment par leurs sinuosités un golfe délicieux, se trouve présentement en ruine, ainsi que ses environs, par suite d'un tremblement de terre qui s'est fait sentir en hiver, c'est-à-dire dans

une saison que nos ancêtres croyaient à l'abri de pareils dangers. Jusqu'à nos jours la Campanie n'avait jamais été sans crainte, quoiqu'elle n'eût point eu à souffrir véritablement, et elle n'avait guère eu d'autre mal que celui de la peur; mais aux nones de février, sous le consulat de Régulus et de Virgilius, elle fut en grande partie dévastée par de violentes commotions du sol. Une portion de la ville d'Herculanum a été détruite, et ce qui en reste n'est pas encore à l'abri de tout péril. Si la colonie de Nuceria n'a pas été entièrement ravagée, elle a été éprouvée d'une manière cruelle. Naples a



Plan des environs du Vésuve.

souffert des dommages privés plutôt que publics, et elle n'a été que légèrement frappée par cet épouvantable fléau. Beaucoup de villes assises sur le sommet des montagnes n'ont ressenti que des commotions inoffensives. On raconte qu'un troupeau de six cents moutons fut suffoqué, que plusieurs statues furent brisées dans leur chute, et qu'à la suite de ce funeste accident on vit errer dans la campagne des hommes privés de leur raison. »

Après cette catastrophe, les malheureux habitants de la Campanie se mirent de toutes parts à relever leurs ruines, à réparer leurs maisons, et à reprendre la vie gaie, heureuse et insouciante des jours passés. Pendant ce temps, les forces volcaniques, qui venaient de donner un premier symptôme de réveil, s'agitaient sourdement, sans bruit, sans signe extérieur. Enfin un jour elles éclatèrent soudainement par la plus formidale des explosions. C'était sous le règne de Titus, l'an 79 de notre ère. Il faut lire dans deux lettres de Pline le Jeune

adressées à Tacite les détails de ce prodigieux bouleversement de la nature. Le grand historien lui avait demandé des renseignements sur la mort de son oncle, Pline l'Ancien ou le Naturaliste, afin de les transmettre à la postérité dans ses Annales; Pline le Jeune lui répondit :

« Tu désires savoir par le menu tous les incidents relatifs à la mort de mon oncle, afin de les transmettre à la postérité. Je te suis reconnaissant de cette faveur, parce que je suis sûr qu'il en retirera une gloire immortelle, si tu lui donnes une place parmi les écrivains latins, bien qu'il ait été enveloppé dans un malheur qui a désolé les plus beaux pays du monde, et que sa mort ait été occasionnée par une catastrophe à jamais mémorable, dont le souvenir éternisera sa mémoire avec celle des cités et des populations qui ont partagé le même sort. Et, bien qu'il ait écrit beaucoup de livres qui demeureront éternellement, je pense toutefois que l'immortalité des tiens ne contribuera pas peu à celle qu'il doit attendre. Pour moi, je répute heureux ceux auxquels les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, et d'écrire des livres dignes d'être lus; et plus heureux encore ceux qui ont obtenu la faveur de ce double privilège. Mon oncle tiendra sa place parmi ces derniers autant par tes écrits que par les siens. »

Après ce préambule louangeur, Pline aborde le récit de l'événement. « Il se trouvait à Misène, où il commandait la flotte, le 23 du mois de novembre. Il était environ une heure après midi, quand ma mère l'avertit qu'on voyait apparaître dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après s'être quelque temps étendu au soleil, selon sa coutume, et avoir bu un peu d'eau fraîche, il s'était jeté sur son lit, où il étudiait. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvait facilement considérer ce phénomène. Il était difficile de distinguer de loin de quelle montagne sortait le nuage. On sut depuis que c'était du Vésuve. La figure du nuage ressemblait plus à celle d'un pin qu'à celle de tout autre arbre, parce qu'après s'être élevée très haut en droite ligne, la cime présentait une surface plane et se divisait comme en une multitude de rameaux. Je m'imagine qu'un vent souterrain chassait la vapeur devant lui avec impétuosité et la soutenait ensuite

dans les airs; mais, soit que l'impulsion cessât peu à peu, soit que le nuage fût emporté par son propre poids, on le voyait se dilater et se répandre dans tous les sens. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverses couleurs, selon qu'il était plus ou moins chargé de cendres ou de sable.

« Un tel prodige émerveilla mon oncle, et il le jugea digne d'être contemplé de plus près. Il ordonne de préparer sa galère légère, et me propose de l'accompagner. Je lui répondis que je préférais étudier, et il se trouvait par aventure qu'il m'avait donné quelque chose à écrire. Il sortait de la maison, ses tablettes à la main, quand les matelots, effrayés du péril évident qui menaçait Retina (ce bourg est, en effet, assis précisément au pied de la montagne et n'avait pas d'autre moyen de salut que par la voie de la mer), vinrent le supplier de ne pas les exposer à un si grand danger; mais il ne changea point de sentiment, et, au contraire, il poursuivit avec un courage héroïque ce que tout d'abord il n'avait entrepris que par simple curiosité. Il appelle à lui les galères, monte, et part avec le ferme projet de voir quel secours on pourrait porter non seulement à Retina, mais encore à tous les autres villages de cette plage, fort nombreux à cause de l'aménité du site. Il a hâte d'arriver au lieu d'où tous s'enfuient, et au point où le péril est le plus imminent. Il agissait avec une si grande liberté d'esprit, que, quand il observait quelque changement ou quelque forme extraordinaire dans le phénomène, il dictait des notes.

« Déjà il pleuvait sur les galères une cendre extrêmement épaisse, qui devenait de plus en plus chaude à mesure qu'on approchait davantage; il tombait aussi autour d'eux des pierres calcinées et des cailloux noircis, brûlés et pulvérisés par la violence du feu; le rivage se montrait inaccessible, à cause d'énormes masses détachées de la montagne qui le recouvraient. Il s'arrêta un instant et parut incertain s'il avancerait ou reculerait; puis il dit au pilote, qui lui conseillait de prendre le large : « La fortune favorise le courage; tourne la « proue du côté de la maison de Pomponianus. » Pomponianus était à Stabia, dans un lieu séparé par une petite baie que la mer forme insensiblement sur ces bords découpés. Là, à l'aspect du péril encore lointain, mais de plus en plus menaçant,

il avait mis tous ses effets sur ses navires, et n'attendait qu'un vent favorable pour s'éloigner de ces lieux. Mon oncle le trouve épouvanté et tremblant : il l'embrasse, le rassure, l'encourage; et, pour bannir par sa propre assurance les terreurs de son ami, il se fait conduire au bain. Ensuite il se met à table, et soupe avec un visage gai, ou au moins (ce qui est tout aussi admirable) avec l'apparence de sa gaieté ordinaire.

« Pendant ce temps-là, des flancs du Vésuve s'échappaient çà et là des lueurs et des flammes qui, éclatant tout à coup au sein des ténèbres, en augmentaient l'horreur. Mon oncle, pour ranimer le courage des personnes qui l'accompagnaient, affirmait que ce que l'on voyait brûler n'était pas autre chose que les villages des paysans, abandonnés faute de secours. Ensuite il se coucha et s'endormit profondément, à tel point qu'on l'entendait ronfler de l'antichambre. Mais on fut bientôt obligé de l'éveiller, parce que la cour par laquelle on entrait dans sa chambre commençait à se remplir d'une si grande quantité de cendres, que, pour peu qu'il y fût demeuré plus longtemps, il n'aurait pu en sortir.

« Alors il rejoignit Pomponianus et les autres qui se tenaient sur leurs gardes, et ils se consultèrent ensemble, pour savoir s'il valait mieux se renfermer dans la maison ou se jeter dans la campagne. En effet, les édifices étaient tellement secoués par de fréquents tremblements de terre, qu'on les eût crus arrachés de leurs fondements, et lancés tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, puis remis en leur place; au dehors des habitations le péril n'était pas moins grand, à cause de la chute des pierres, bien qu'elles fussent légères et calcinées par le feu.

« Entre ces divers périls, on choisit ceux de la pleine campagne. Dans l'esprit de ceux qui le suivaient, une terreur éveillait une autre terreur; dans le sien, au contraire, la partie supérieure de l'âme commandait à la partie la plus faible. Ils sortent donc en se couvrant la tête d'oreillers assujettis avec des mouchoirs, précaution indispensable contre les coups des projectiles qui tombaient du ciel. Ailleurs le jour commençait à reparaître; mais où ils se trouvaient la nuit continuait, la plus épaisse et la plus horrible des nuits, éclairée seulement de temps en temps par la lueur des flammes et des éclairs.

On jugea convenable de se rapprocher du rivage, et d'examiner de plus près ce que la mer permettrait de faire; mais la mer prenait déjà les allures de la tempête. Alors mon oncle, ayant demandé de l'eau et bu deux fois, fit jeter un coussin sur le sol et s'y coucha. En ce moment les flammes, qui s'étendaient de plus en plus, et l'odeur de soufre qui en annonçait l'approche, mirent tout le monde en fuite. Il se releva tout soucieux, appuyé sur le bras de deux esclaves, avec le projet de s'enfuir; mais au même instant il tomba mort. Je pense qu'une vapeur très épaisse le suffoqua, d'autant plus facilement qu'il avait la poitrine faible et de temps en temps la respiration asthmatique.

« Quand la lumière reparut, ce qui n'arriva que trois jours plus tard, on retrouva son corps à la même place, dans un état parfait de conservation, couvert du même habit qu'il portait au moment de sa mort, et plutôt dans l'attitude d'un homme endormi que d'un homme privé de la vie. Nous nous trouvions alors à Misène, ma mère et moi. Mais ceci n'a point de rapport avec ton livre; puisque tu ne veux être informé que de la mort de mon oncle. Je m'arrêterai donc ici en ajoutant un seul mot, c'est que je n'ai rien dit que je n'aie vu de mes propres yeux ou appris de témoins oculaires, dans ces moments où la vérité de faits si récents n'a pu encore être altérée ni défigurée. Il t'appartient maintenant de choisir parmi ces détails ce qui te semblera plus important, parce que grande est la différence entre écrire une simple lettre ou une histoire, entre écrire à un ami ou bien pour la postérité. Adieu. »

Dans une autre missive, Pline le Jeune revient sur le même sujet, et répond en ces termes à Tacite, qui lui avait demandé de nouvelles particularités sur ce grand événement.

« Ma lettre a éveillé en toi le désir de savoir quelles terreurs et quels périls j'éprouvai à Misène, où j'étais demeuré, jusqu'au point où je m'arrêtai dans ma dernière lettre. Je le ferai, quoique mon esprit repousse avec horreur tous ces souvenirs de deuil:

> Quanquam animus meminisse horret luctuque refugit,
> Incipiam.....

« Après le départ de mon oncle, je continuai le travail qui

m'avait empêché de le suivre. Je pris un bain et je soupai pour me coucher; mais je dormis peu et d'un sommeil fréquemment interrompu. Pendant plusieurs jours consécutifs, des secousses de tremblement de terre s'étaient fait sentir; cela ne nous avait pas autrement étonnés, parce que non seulement les bourgades, mais même les villes de la Campanie y sont assez sujettes. Toutefois, pendant cette nuit, le phénomène redoubla avec tant de violence, qu'on eût dit que tout était, non pas seulement agité, mais bouleversé sens dessus dessous. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, au moment même où je me levais pour l'éveiller, dans le cas qu'elle se serait endormie. Nous nous assîmes dans la cour qui sépare l'édifice de la mer par un étroit intervalle.

« Comme je n'avais encore que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler imprudence ou fermeté ce que je fis alors. Je demandai le volume de Tite-Live, et je me mis à le lire et à l'annoter, tout comme j'aurais fait au milieu du plus grand calme. En ce moment arriva à l'improviste un ami de mon oncle, récemment venu d'Espagne pour le voir. Ayant rencontré ma mère et moi, assis à terre un livre à la main, il lui reprocha à elle sa tranquillité, et à moi ma confiance; je ne relevai cependant pas les yeux du livre. Il était déjà la treizième heure du matin [1], et l'on ne voyait encore apparaître qu'une faible lueur comparable à celle du crépuscule. Alors les édifices furent ébranlés, et les secousses devinrent si violentes, qu'il n'y avait pas plus de sécurité à rester en un lieu ouvert qu'en un lieu fermé. Nous prîmes donc la résolution d'abandonner la ville. Le peuple épouvanté nous suivit en foule, parce que ce qui inspire la terreur tient lieu de prudence, et que chacun croit plus sûr ce qu'il voit faire aux autres.

« Une fois sortis de la ville, nous nous arrêtâmes. Là nouveaux prodiges et nouveaux épouvantements. Les chars que nous avions emmenés avec nous étaient de temps à autre tellement agités, que, bien qu'en pleine campagne, on ne pouvait les retenir sur place qu'en les assujettissant avec de grosses pierres. La mer semblait se retirer en roulant sur elle-

[1] On sait que les Romains divisaient la journée en vingt-quatre heures, à partir du coucher du soleil.

même, chassée qu'elle était du littoral par les secousses du sol, de sorte que le rivage, devenant plus large, se trouvait couvert de poissons restés à sec sur le sable. Du côté opposé, un nuage noir, épouvantable, sillonné par des feux qui s'en échappaient en jets tortueux, se déchira en vomissant des rayons de feu semblables à de longs éclairs étincelants.

« Alors l'ami dont je viens de parler se mit à insister plus vivement. « Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous « dit-il, il désire sans aucun doute que vous vous sauviez, et « s'il est mort, il a désiré que vous lui surviviez. Qu'attendez- « vous encore? Pourquoi ne cherchez-vous pas votre salut « dans la fuite? » Nous lui répondîmes que nous ne pouvions penser à notre propre sûreté tant que nous serions incertains du sort de Pline. A ces mots l'Espagnol s'éloigna de nous sans tarder davantage, et chercha son salut dans une fuite précipitée.

« Au même instant le nuage s'abattit sur la terre et couvrit toute la mer, dérobant à nos regards l'île de Capri, et nous cachant jusqu'à la vue du promontoire de Misène.

« Ma mère me presse, me conjure, me commande de me sauver de quelque manière que ce soit; elle me montre que cela est facile à mon âge; mais que pour elle, accablée par les ans et par une certaine corpulence, il n'y faut pas songer; elle ajoute qu'elle mourrait contente, pourvu qu'elle ne fût pas cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y a point de salut pour moi sans elle; je la prends par la main, et je la contrains de m'accompagner; elle cède avec beaucoup de peine à mes instances réitérées, en se reprochant de n'être qu'un embarras pour moi.

« Déjà la cendre commençait à tomber sur nous, mais en petite quantité. Je tourne la tête, et je vois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivait, en se répandant sur la terre comme un torrent. « Pendant que nous y voyons encore, dis-je « à ma mère, abandonnons la grande route pour ne pas être « foulés aux pieds et étouffés par la foule qui nous suit. » Nous venions à peine de quitter la voie consulaire : les ténèbres augmentèrent à tel point qu'on se serait cru, non dans une de ces nuits affreusement noires et sans lune, mais dans

une chambre close où toutes les lumières seraient éteintes. On n'entendait que lamentations des femmes, gémissements des enfants et clameurs des hommes. L'un appelait son père, l'autre son fils, un troisième sa femme; car on ne pouvait se reconnaître qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa propre infortune, celui-là le sort de ses parents; il y en avait d'autres à qui la crainte de la mort faisait appeler la mort elle-même. Beaucoup invoquaient le secours des dieux, beaucoup croyaient que les dieux n'existaient plus, et s'imaginaient que cette nuit était la dernière, l'éternelle nuit dans laquelle l'univers devait être enseveli pour toujours. Il ne manquait pas non plus de gens qui augmentaient une crainte déjà trop juste et trop raisonnable par des terreurs imaginaires et chimériques. On disait que Misène avait été englouti, que le feu s'était déclaré en d'autres points, et l'épouvante générale donnait crédit à toutes les fables.

« Bientôt apparut une lueur blafarde qui annonçait, non pas le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçait; cependant l'incendie s'arrêta loin de nous. Puis les ténèbres recommencèrent, ainsi que la pluie de cendres de plus en plus épaisse et plus forte. Nous en étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits : autrement nous en aurions été entièrement couverts. Et néanmoins je puis me vanter que, au milieu de si affreux périls, je ne me laissai aller ni à aucun acte de faiblesse, ni même à une seule plainte. J'étais soutenu par cette pensée consolante, peu généreuse, il est vrai, mais bien naturelle à l'homme, que tout l'univers périssait avec moi.

« Finalement cette noire et épaisse vapeur se dissipa peu à peu et s'évanouit entièrement. Bientôt après le jour reparut, et le soleil se montra, mais terne et jaunâtre, comme dans une éclipse. Tout semblait changé à nos yeux, et en réalité il n'y avait pas un objet qui ne fût caché sous des monceaux de cendres, comme sous la neige. Nous retournâmes à Misène, et l'on s'y accommoda comme on put. Nous y passâmes une autre nuit entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte avait la plus grande part, parce que le tremblement de terre continuait toujours.

« On ne rencontrait que des hommes épouvantés qui nourrissaient leurs propres terreurs et celles des autres par les plus sinistres prédictions. Quant à nous, il ne nous vint pas à l'idée de nous retirer avant d'avoir reçu des nouvelles de Pline, bien que nous fussions encore sous la menace et dans l'attente de l'épouvantable péril que nous avions vu de si près. Tu ne liras pas ce récit pour le transcrire, parce qu'il ne mérite pas d'être inséré dans ton histoire, et si tu n'y trouves rien qui soit même digne d'être lu, tu ne dois t'en prendre qu'à toi-même qui l'as voulu. Adieu. »

Chose étrange! dans ces deux lettres émouvantes écrites pour l'éminent historien latin, Pline ne mentionne ni Pompéi ni Herculanum, et garde le plus absolu silence sur la catastrophe qui engloutit ces deux villes sous les cendres volcaniques. Exclusivement préoccupé de la mort de son oncle et de ses propres périls, il donne une foule de détails circonstanciés sur un grand nombre de faits physiques; il décrit l'éruption, le tremblement de terre, ainsi que la pluie de cendres, et il se tait sur ce qui nous semble la partie capitale de l'événement. Cette omission, vraiment inexplicable, se trouve dans Tacite, l'ami et le correspondant de Pline : l'historien se contente de faire allusion, en termes généraux, aux convulsions souterraines qui donnèrent lieu à cette catastrophe, et il ajoute simplement, sans aucune parole d'émotion, que « des villes furent consumées et englouties ». Quoique parlant incidemment de l'éruption, Suétone garde le même silence à l'égard des malheureuses villes. Martial, dans une épigramme, les indique comme ayant été enfouies dans des scories. Le premier historien qui en fasse véritablement mention, en les désignant par leur nom, est Dion Cassius, qui florissait un siècle et demi environ après Pline le Jeune; mais son récit, véridique dans ses particularités les plus essentielles, est mêlé de beaucoup de fables. Il paraît avoir puisé ses renseignements dans les traditions des habitants, et avoir cité indistinctement tous les faits et tous les contes qu'il put recueillir. Ainsi il dit que, pendant l'éruption, une multitude d'hommes, ressemblant à des géants par leur taille extraordinaire, apparaissaient tantôt sur la montagne, et tantôt dans les environs; que le soleil se



Le Vésuve après l'an 79.

cachait, et que, tandis que les sons de la trompette se faisaient entendre, les géants semblaient grandir encore, etc. etc.; enfin il rapporte que deux villes entières, Herculanum et Pompéi, furent englouties sous des pluies de cendres, pendant que le peuple prenait place au théâtre. On voit, par quelques-uns de ces détails, comment la légende s'empare promptement de l'histoire pour la dénaturer et y ajouter des circonstances merveilleuses.

D'après les récits des historiens anciens comparés à l'état actuel des lieux, nous pouvons nous former aujourd'hui une idée assez nette de la catastrophe de l'an 79. Le vieux cratère du Vésuve, obstrué depuis un temps immémorial, s'ouvrit de nouveau aux feux souterrains. Les blocs de rochers qui fermaient la cheminée volcanique, brisés et projetés en l'air par les forces intérieures, retombèrent dans le cratère ou sur ses pentes extérieures. Au milieu de ces convulsions effroyables, une partie importante du pourtour du cratère s'écroula du côté de la mer, ensevelissant les plus riches campagnes sous ses débris calcinés. Ainsi se trouvait justifiée l'expression *ruina montis,* employée par Pline le Jeune. En même temps une multitude de projectiles incandescents furent lancés au loin avec violence, et semèrent l'incendie dans leur chute : une portion de ces fragments, retombant sur elle-même dans le cratère, s'accumula en cône et forma ce qu'on nomme aujourd'hui le Vésuve proprement dit. Les projectiles les plus ténus emplirent le ciel comme un nuage de cendres, et couvrirent d'une couche épaisse les villes voisines. D'immenses colonnes de vapeur accompagnèrent l'émission de ces produits solides, et il en résulta une pluie abondante qui aggloméra les cendres et en fit une pâte semi-liquide. A cette date, le volcan ne vomit pas de laves, comme on le croit communément : ce n'est que beaucoup plus tard qu'on vit apparaître cette matière dans les déjections du Vésuve.

Telle est, dans sa substance essentielle, l'histoire du grand et mémorable phénomène qui marqua, au premier siècle de notre être, le réveil du volcan. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, la montagne n'a pas cessé de donner des signes manifestes de son activité; mais ces convulsions ont eu de fréquentes intermit-

tences de repos. Nous allons les enregistrer ici brièvement, en signalant les principaux incidents qui les ont marquées.

En 203, les grondements et les tonnerres souterrains furent si terribles, qu'ils se firent entendre jusqu'à Capoue, à plus de cinquante kilomètres de distance. Nous tenons ce fait de Dion Cassius, dans sa Vie de Septime Sévère. Pendant les années 204, 243, 305 et 321, il y eut d'autres commotions dans la montagne; mais les détails à ce sujet nous font entièrement défaut.

472. Pendant deux années la montagne donna des signes d'agitations continuelles. Procope raconte que dans cette éruption les cendres volcaniques furent disséminées dans une partie de l'Europe, et atteignirent même Constantinople. Ce phénomène extraordinaire, qu'on serait tout d'abord tenté de révoquer en doute, n'a cependant rien que de très vraisemblable. Les cendres émises par les volcans, formées de poussières ponceuses, sont d'une telle légèreté, que le vent les transporte fréquemment à des distances considérables. Un certain nombre de faits plus récents, dont l'authenticité est incontestable, sont venus donner crédit au témoignage de Procope. C'est ainsi qu'en 1794 les cendres du même volcan furent poussées jusqu'à Naples et jusqu'au fond de la Calabre. En 1812, celles du volcan de Saint-Vincent, dans les Antilles, furent entraînées à l'est jusqu'à la Barbade, et y répandirent au milieu du jour l'obscurité de la nuit. En 1815, pendant l'éruption du volcan de l'île de Sumbawa, la pluie de cendres fut si considérable, qu'elle rendit inhabitables plusieurs maisons à soixante kilomètres de distance; du côté de Java, ce nuage fut emporté jusqu'à cinq cents kilomètres, et l'obscurité fut si grande, que celle qui règne pendant les nuits les plus sombres ne pouvait lui être comparée. Une partie des molécules les plus ténues fut même poussée jusqu'aux îles d'Amboine et de Banda, quoique cette dernière soit à plus de douze cents kilomètres à l'est du volcan, et quoique la mousson sud-est y régnât alors. De tels faits, parfaitement établis, ne donnent-ils pas raison à l'historien Procope?

474. Selon le même Procope, les désastres causés par les feux du Vésuve furent universels dans toute la région circonvoisine.

512. Les cendres de cette éruption se répandirent dans plusieurs provinces de l'Italie méridionale. Comme dans les cas précédents, le phénomène fut annoncé par de violents mugissements souterrains. Une circonstance digne de remarque, c'est que, d'après Procope et Cassiodore, cette éruption fut accompagnée de laves. C'est donc à tort que plusieurs historiens du Vésuve ont affirmé que le volcan n'avait commencé à vomir des laves qu'au XIe siècle.

557, au mois de mars. Cet incendie de la montagne dura un grand nombre de jours avec de fortes explosions et une émission abondante de sables et de *lapilli*. Des événements du même genre, mais sans incidents notables, se renouvelèrent dans les années 879, 883, 897, 980 et 983.

En 993, autre éruption, mentionnée par Raoul Glaber, écrivain français. Le bon moine, qui, de son monastère de Cluny, n'était guère en mesure d'apprécier les distances, raconte que les feux arrivèrent jusqu'à Rome, c'est-à-dire à deux cent soixante kilomètres de Naples : exagération ridicule qui se réfute suffisamment d'elle-même.

En 1036, le 27 février (c'était la septième éruption depuis le réveil du volcan), des torrents de lave incandescente s'échappèrent, non seulement de bouches latérales ouvertes sur les flancs de la montagne, mais encore par le sommet même du cratère, et croulèrent jusqu'à la mer. Les torrents de feu se renouvelèrent en 1037, au témoignage de saint Pierre Damien, et en 1049, d'après Léon Marsicano, évêque d'Ostie.

En 1138, l'incendie se déclara le 29 mai et dura quarante jours. Il fut précédé d'une immense fumée qui, selon l'image empruntée par Pline à un arbre caractéristique des paysages d'Italie, avait la figure d'un pin, la colonne de vapeurs s'élevant d'abord verticalement du cratère comme un tronc, puis s'étendant latéralement de toutes parts. La fumée fut suivie d'explosions et de projections de matières incandescentes. Des sables furent vomis en telle abondance qu'ils obscurcirent l'atmosphère à une grande distance, et allèrent tomber dans les deux Principautés et jusque dans les Calabres. L'année suivante, l'éruption se répéta et dura trente-trois jours.

Nous trouvons ensuite un intervalle de repos, qui ne dura

pas moins de cent soixante-huit ans. Pendant cette longue trêve il ne se produisit, dans le district volcanique dont le Vésuve est le foyer principal d'activité, que deux éruptions en deux points assez distants l'un de l'autre : l'une à la solfatare de Pouzzoles, en 1198; l'autre dans l'île d'Ischia, en 1302. Il semble que les forces volcaniques se soient un moment détournées de leur centre habituel d'action, et que les fluides élastiques emprisonnés dans le sein de la terre se soient échappés par une autre issue : le feu central n'a pas qu'une seule soupape de sûreté.

Le Vésuve sortit de cette longue inaction en 1306. Entre cette date et 1631, il n'y eut que deux éruptions, l'une en 1500, l'autre en 1568, toutes deux peu importantes. On a remarqué que, pendant tout le cours de cette période, l'Etna fut dans un état d'activité extraordinaire : preuve nouvelle que ce grand volcan peut servir quelquefois de canal de décharge, malgré son éloignement, aux fluides élastiques et à la lave qui, sans lui, s'élèveraient jusqu'aux bouches de la Campanie. C'est aussi dans le même intervalle, en 1538, que se souleva le Monte-Nuovo, à l'ouest de Naples, dans les champs Phlégréens, entre le lac Averne et le Monte-Barbaro.

Les voisins du Vésuve s'étaient tellement habitués à son calme, que la montagne, au commencement du XVIIe siècle, était cultivée jusqu'au sommet. Le cratère se trouvait alors exactement dans l'état où est aujourd'hui le volcan éteint d'Astroni, près de Naples. Bracini, qui visita le Vésuve peu de temps avant l'explosion de 1631, donne de l'intérieur du volcan une intéressante description. « Le cratère, dit-il, avait cinq milles de circonférence, et environ mille pas de profondeur ; ses flancs étaient couverts de broussailles, et au fond se trouvait une plaine dans laquelle paissait le bétail. Les parties boisées servaient souvent de refuge aux sangliers, et dans une certaine partie de la plaine, couverte de cendres, on observait trois petits étangs, dont un était rempli d'eau chaude et amère; un autre, d'eau plus salée que celle de la mer; et le troisième enfin, d'eau chaude, mais sans saveur. » L'approche de l'éruption fut signalée par la disparition de l'eau dans les puits (phénomène assez ordinaire en ces circonstances) et par de fré-

quents tremblements de terre. Le feu éclata le 16 décembre et dura vingt jours. De la cime et de plusieurs bouches latérales le volcan rejeta des laves, des blocs de rochers incandescents et des sables. Sept courants de laves sortirent à la fois du cratère en divers sens, et inondèrent de leurs flots brûlants plusieurs villages situés sur les flancs et au pied de la montagne. La bourgade de Resina, en partie construite sur l'ancien emplacement d'Herculanum, fut consumée par le torrent de feu. Les inondations de boue ne furent pas moins destructives que celles de la lave elle-même, comme cela arrive fréquemment dans le cours de ces catastrophes ; car telle est l'abondance des pluies dues à la masse de vapeurs aqueuses lancées dans l'atmosphère, qu'il se précipite le long des flancs du cône de véritables torrents qui, entraînant avec eux des sables et des cendres incohérentes, acquièrent assez de consistance pour mériter le nom de laves aqueuses, *lava d'acqua,* qu'on leur donne ordinairement par opposition aux laves de feu, *lava di fuoco.* San-Giorgio-a-Cremano, San-Giovanni-a-Teduccio, Portici, Torre-del-Greco, Massa, San-Sebastiano, la Madonna dell' Arco, furent les lieux les plus maltraités. Naples même eut à souffrir, et on rapporte que les cendres y atteignirent la hauteur d'un palme[1]. Les écrivains contemporains portent jusqu'à dix mille le nombre des victimes, et évaluent à vingt millions de ducats (le ducat napolitain valait environ quatre francs) le chiffre des dégâts matériels. Quand bien même ces évaluations seraient empreintes de quelque exagération, il n'en demeure pas moins certain que l'éruption de 1631 fut la plus désastreuse de toutes, après celle de l'an 79.

Les convulsions volcaniques se renouvelèrent en 1660, 1682 et 1694, avec la série des mêmes phénomènes que nous avons déjà signalés plusieurs fois. En 1694, il semble que la montagne ait repris une nouvelle phase d'activité presque continuelle, et soit devenue l'unique cheminée par laquelle s'échappent les produits gazeux enfermés dans les couches profondes du globe.

Depuis cette époque, en effet, jusqu'à nos jours, il s'est

[1] Le palme napolitain, dont nous nous servirons quelquefois dans le cours de cet ouvrage, mesure vingt-six centimètres de longueur.

rarement écoulé douze ou quinze ans sans que des éruptions plus ou moins considérables se soient manifestées. Nous mentionnerons particulièrement les années 1701, 1704-1708, 1712-1714, 1715, 1716, 1717-1719. Un courant de lave de cette dernière éruption causa à lui seul deux cent quarante mille écus de désastres. Les crises recommencèrent en 1730 et durèrent quatre ans consécutifs, pour se reproduire avec une violence singulière en 1737, et vomir alors une telle masse de matériaux, qu'on en a évalué le volume à six cents millions de palmes cubes. En 1751, le 25 octobre, la montagne se fissura du côté de l'Atrio del Cavallo, et le torrent de feu se répandit sur les lieux voisins, envahissant deux cents arpents de vignes et cinq cents arpents de bois du prince d'Ottajano, estimés quatre-vingt mille ducats. Les années 1754, 1756, 1759 et 1760 furent continuellement agitées. Un monticule de quatre-vingt-dix palmes de hauteur et de six mille sept cents palmes de tour à la base, qui s'était formé dans l'intérieur du cratère, disparut dans les gouffres de la montagne, avec un bruit et une secousse épouvantables. La lave, marchant avec une vitesse inaccoutumée, parcourut quatre milles en cinq heures, et envahit la grande route de Torre dell' Annunziata, sur une largeur de front de trois mille six cents palmes. De nouveaux désastres se produisirent en 1766, 1767, 1779 et 1790.

La fin du XVIII[e] siècle fut marquée par une forte éruption qui dura trois semaines, du 15 juin au 8 juillet 1794. Les laves s'échappèrent des flancs de la montagne par cinq bouches latérales, et leur émission était accompagnée de bruits formidables, comparables à des décharges d'artillerie. A Caserte, c'est-à-dire à quarante kilomètres du volcan, les ténèbres furent si épaisses, qu'il fallut allumer des torches pour cheminer au milieu du jour. Les cendres arrivèrent jusqu'à Tarente et jusqu'au fond des Calabres. Le torrent de feu prit dans le principe la direction de Resina; puis, changeant subitement son cours, et marchant sur un front de deux mille palmes de largeur, il se dirigea vers Torre-del-Greco. De cette belle ville, qui comptait alors quinze mille habitants, les quatre cinquièmes furent complètement détruits, et quatre cents personnes y perdirent la vie. La lave enveloppa les maisons d'une masse solide

de douze à quarante pieds d'épaisseur; l'église fut à moitié ensevelie; mais sa partie supérieure a depuis servi de fondement à un nouvel édifice. Le courant alla s'éteindre en mugissant dans la mer, où il pénétra à une distance de sept cents palmes. On évalue à six cents millions de palmes cubes la quantité de laves vomies par le Vésuve dans cette éruption. Les traces de cette catastrophe sont encore parfaitement visibles : la rue principale de Torre-del-Greco est transformée aujourd'hui en une importante carrière de laves, d'où l'on a extrait depuis quatre-vingts ans tous les matériaux nécessaires à la reconstruction de la malheureuse ville : le torrent de feu est devenu un gisement d'excellentes pierres à bâtir.

L'éruption de 1794 présenta, quant à la projection des blocs incandescents, des phénomènes semblables à ceux de l'année 1779, si bien étudiés et décrits par sir William Hamilton. Selon cet observateur, des jets de lave liquide, mêlée de pierres et de scories, furent lancés à plus de trois mille mètres de hauteur, offrant l'aspect d'une colonne de feu. Quelques-uns de ces jets furent emportés par les vents dans la direction d'Ottajano; d'autres, encore rouges et liquides, couvrirent, en retombant presque perpendiculairement sur le Vésuve, la totalité de son cône, une partie de la Somma, et la vallée située entre ces deux montagnes. La matière qui retombait sur le sol étant presque aussi vivement embrasée que celle qui sortait sans cesse du cratère, formait avec celle-ci une masse de feu dont la largeur était au moins de quatre kilomètres, et qui, s'élevant à la hauteur prodigieuse que nous venons d'indiquer, répandait de la chaleur à près de dix kilomètres de distance. De même en 1793, selon le docteur Clarke, des millions de pierres échauffées jusqu'au rouge étaient lancées dans l'atmosphère à une hauteur au moins égale à la moitié du cône lui-même, autour duquel elles retombaient ensuite, en décrivant une parabole : à mesure que tombaient ces blocs incandescents, ils recouvraient de feu près de la moitié du volcan.

Le XIXe siècle ne fut guère moins agité que le siècle précédent. Pendant les éruptions des années 1804, 1810, 1813, 1816, 1817 et 1820, le grand cratère du Vésuve s'était graduellement comblé par la lave qui s'échappait en bouillonnant de bas en

haut, et par les pierres qui retombaient sur la montagne. Ainsi, au lieu d'une cavité régulière, on y voyait une plaine inégale et rocheuse, couverte de blocs de lave et de scories, et coupée de nombreuses fissures d'où s'échappaient des nuages de vapeur; mais cet état de choses fut entièrement changé par l'éruption d'octobre 1822. Pendant plus de vingt jours eurent lieu de violentes explosions, qui, lançant au dehors cette masse de matières accumulées, donnèrent naissance à un gouffre immense, de forme irrégulière, mais un peu elliptique, et dont la circonférence, mesurée sur la pente irrégulière et très sinueuse de sa limite, était d'environ cinq kilomètres; son plus grand diamètre, qui se dirigeait du nord-est au sud-ouest, était d'un peu plus de cinq cents mètres. Quant à la profondeur de cet effroyable abîme, elle a été diversement évaluée, ayant constamment diminué depuis le moment de sa formation, par suite de la dégradation de ses parois. Selon quelques auteurs, elle était originairement de plus de six cents mètres à partir du sommet; mais lorsque, peu de temps après l'éruption, l'Anglais Scrope eut occasion d'observer cette cavité, il en estima la profondeur à moins de trois cents mètres. Diverses explosions enlevèrent au cône plus de deux cent quarante mètres au sommet, de sorte que la hauteur de la montagne fut réduite à mille quarante mètres, au lieu de douze cent quatre-vingts qu'elle avait d'abord. On comprend par ces chiffres quelle effroyable masse de débris fut précipitée sur les flancs du Vésuve. Le 21 octobre, la pluie de sable fut tellement épaisse, qu'on donna à ce jour le nom de *jour obscur*. Un de ces blocs, pesant plusieurs milliers de kilogrammes, fut projeté jusque dans le jardin du prince d'Ottajano, à une distance de cinq kilomètres.

Nouveaux phénomènes volcaniques continuels de 1827 à 1830. Pendant cette dernière année, on vit surgir sur le plateau du cratère un petit cône de trente-cinq mètres d'élévation. En 1832, 1833, 1834, 1837, 1846 et 1850, la montagne ne cessa pas de donner des signes d'activité. L'éruption de 1855, qui jeta les plus vives inquiétudes dans tous les villages voisins, et qui menaça d'occasionner les plus grands désastres, fut étudiée et suivie dans tous ses détails par le savant Palmieri, directeur

de l'Observatoire vésuvien. Elle s'annonça, comme il arrive le plus souvent, par le tarissement des puits et par des secousses de tremblement de terre. Le grand plateau de lave qui fermait l'orifice supérieur du cratère s'écroula dans les profondeurs de l'abîme, ouvrant un gouffre qui ne mesurait pas moins de cent mètres de diamètre. Les crevasses émirent d'abondantes fumées, et la montagne fit entendre de sourds mugissements dans ses hautes régions. L'aiguille de déclinaison de l'Observatoire météorologique montra des perturbations extraordinaires. A la suite de tous ces symptômes menaçants, le premier jour de mai, la montagne s'ouvrit par quatre bouches sur le flanc septentrional du cône; bientôt il y eut sept bouches d'éruption, puis onze, s'ouvrant en droite ligne de la base au sommet. Le torrent de feu inonda la partie la plus méridionale de l'Atrio del Cavallo, se précipita dans la Vetrana, puis dans le fossé de Pharaon, et s'étendit jusqu'aux premières maisons de Massa et de San-Sebastiano, en enveloppant le pont qui unissait ces deux communes. Divers rameaux secondaires se détachèrent du courant principal, et, suivant les ravins creusés par les eaux pluviales, allèrent porter leurs ravages sur le territoire de San-Giorno-a-Cremano. Le torrent parcourut ainsi dix milles, sur une épaisseur de dix pieds. On évalua toute la masse vomie à dix-sept cents millions de palmes cubes, représentant un poids de trente-quatre millions de tonnes.

Les années suivantes ne furent pas épargnées, et 1856, 1858, 1861, 1866, 1867-1868, virent se renouveler les pluies de sables brûlants, de blocs incandescents, et les courants de laves sur les pentes de la montagne. On peut dire sans aucune exagération que le Vésuve est dans un état permanent d'activité, et que depuis bientôt deux siècles il n'est pas entré dans une véritable période de calme et de repos. Il feint de sommeiller; mais ses fumerolles incessantes, ses émissions de vapeurs, ses émanations sulfureuses, disent assez que le feu couve à une médiocre profondeur. Nous apprenons par les journaux, au moment même où nous écrivons ces lignes (février 1879), qu'une nouvelle recrudescence vient de se manifester dans le volcan, si pacifique en apparence quelques jours auparavant.

II

L'ÉRUPTION DE 1858

Le seigneur Gennaro. — Récit de l'éruption de 1858. — L'Observatoire vésuvien. — Marche des courants de lave. — Dévotion populaire. — L'orphelin de Resina. — Chaleur et fluidité des laves. — Laves de feu. — La tempête sur le Vésuve. — Alluvions et laves d'eau. — Les voleurs du Vésuve.

Je venais de lire en me couchant la relation des éruptions du Vésuve, écrite par une société de savants napolitains pour le congrès scientifique qui se tint à Naples en 1845. J'avais trouvé dans cette relation, dont j'ai présenté dans les pages précédentes une courte analyse, une excellente préparation à l'ascension du Vésuve que je méditais pour le lendemain. Mon sommeil se ressentit de mes préoccupations. Toute la nuit je rêvais que j'avais été surpris dans le cratère au moment d'une éruption. Environné de flammes, suffoqué par les vapeurs sulfureuses, blessé par une pluie de projectiles brûlants, je courais au hasard, cherchant une issue, lorsqu'un courant de lave me coupa la retraite. J'allais être atteint par le torrent de feu; mais une explosion me lança à deux kilomètres en l'air sans me faire aucun mal. O merveille! j'avais des ailes, et, devenu un être tout aérien, je jetais sans danger mes regards dans le gouffre béant, plongé dans le ravissement par la grandeur incomparable du spectacle que j'avais sous les yeux. Je projetais d'étudier à fond le phénomène, comme personne n'a pu le

faire jusqu'ici, et je me flattais d'étonner le monde savant par la nouveauté et l'importance de mes découvertes, lorsque le garçon d'hôtel, en m'éveillant, me ramena brusquement sur la terre.

Il était deux heures du matin. C'était le moment que nous avions fixé pour notre départ, afin de profiter, autant que possible, de la fraîcheur de la matinée. Je ne saurais trop engager les touristes à suivre mon exemple, et à éviter de faire l'ascension de la montagne sous les rayons du soleil, même au milieu de l'hiver. Le cône terminal est si raide, et l'escalade en est si laborieuse, qu'il est impossible de mener cet exercice jusqu'au bout sans provoquer, par le seul jeu des mouvements musculaires, un développement considérable de la chaleur corporelle, et, par suite, une abondante transpiration : effet redoutable dans toutes les saisons, par les vents froids qui règnent sur le plateau du cratère.

Notre guide Gennaro nous attendait en bas. Gennaro est un véritable Napolitain, presque un Grec : léger, insouciant, grand bavard, vaniteux, poète à ses heures, superstitieux, crédule, artiste, ardent et timide à la fois, il nous offrait un type curieux de cette race mêlée, où le sang grec s'est uni au sang pélasgique. Enfant de Resina, il avait été bercé par les secousses des tremblements de terre, et son baptême avait été carillonné, à l'en croire, par les explosions volcaniques de 1822, qui avaient envoyé sur son berceau, en guise de dragées, plusieurs milliers de bombes de lave. Il avait employé ses premières années à courir sur toutes les pentes du Vésuve, occupé à ramasser des minéraux pour les vendre aux étrangers. Un père capucin, qui faisait sa quête chaque semaine dans le village, lui avait appris à lire en passant. Il n'en avait pas fallu davantage pour faire de Gennaro un lettré. Son mérite naissant l'avait appelé comme garçon de salle à l'Observatoire vésuvien, et Gennaro avait apporté à ces modestes fonctions le soin pieux que peut y mettre un futur docteur de la royale université. Mais un beau jour, par l'excès d'un zèle indiscret, et pour faire des expériences nouvelles, le garçon de salle avait dérangé les principaux appareils, et opéré, sans s'en douter le moins du monde, une véritable révolution météorologique.

Le sismographe, affolé de vaines terreurs, avait annoncé une épouvantable perturbation de la montagne, et présagé la secousse la plus formidable que le sol napolitain eût jamais ressentie. Devant ces menaces sinistres, le directeur de l'Observatoire sonna partout l'alarme et fit jouer le télégraphe dans tous les sens. Hélas! le Vésuve ne bougea pas et *fuma sa pipe* aussi tranquillement qu'à l'ordinaire, au grand désespoir des touristes et des météorologistes. Qui avait pu apporter un tel scandale dans l'olympe vésuvien? Quand la fraude fut découverte, Gennaro fut congédié honteusement, et ce fut la seule convulsion éprouvée par la montagne.

Malgré cet échec humiliant, notre guide avait conservé de ses premières fonctions une véritable importance, et il parlait familièrement du Vésuve comme d'un intime ami à lui, un peu tapageur, il est vrai, assez mauvais caractère, sujet à des quintes et à des frasques, mais au fond bon enfant. « Je le connais, me disait-il, je le connais bien. J'ai parcouru tous ses abîmes, j'ai sondé tous ses précipices, j'ai écouté de près la respiration de ses fournaises. Eh bien, *per Bacco!* il n'est pas méchant. La Madone et mon bienheureux patron saint Janvier l'ont dompté. Si nous ne péchions pas, il demeurerait inoffensif: s'il s'agite, par la permission de Dieu, c'est pour nous punir de nos péchés. Pauvre volcan! on l'a bien calomnié. Aujourd'hui il ne tire plus guère que des feux d'artifice. »

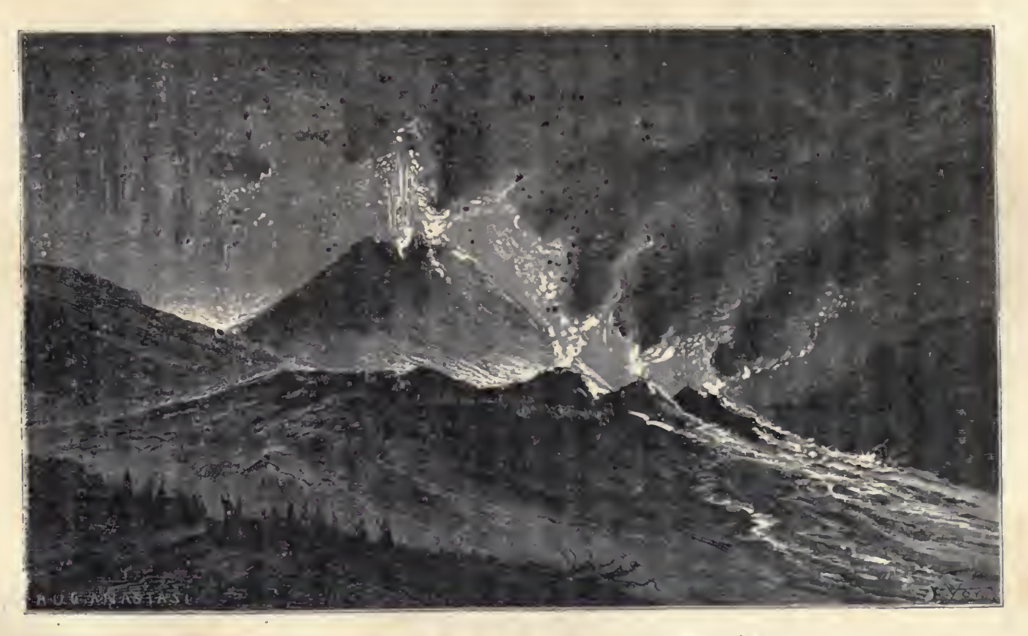
Gennaro discourut longtemps sur le même thème avec un véritable enthousiasme, vantant les charmes et les services de son volcan. « Vous autres étrangers, me disait-il avec chaleur, vous ne voyez en lui qu'un ravageur, et vous avez tort. Il a, j'en conviens, ses jours de colère ou plutôt de punition; mais ses châtiments eux-mêmes sont salutaires pour nous. Il ravage, il est vrai, quelques arpents de terre; mais ses sables et ses cendres sont le plus précieux des engrais et constituent les plus fertiles de tous nos terrains. Vingt villes florissantes sont disséminées sur tout le pourtour de la montagne, et en exploitent les pentes à leur grand profit. Tenez, voici à gauche la route qui enveloppe le volcan du côté du nord et va rejoindre Pompéi. Suivez-la, et vous verrez avec étonnement, dans ce

pays que vous croyez ravagé et désert, se succéder les riches bourgades de San-Giorgio-a-Cremano, San-Sebastiano, Massa, Pollena, Trocchia, Santa-Anastasia, Somma, Ottajano, Torsigno et San-Pietro. Devant nous, sur le versant méridional, voici Portici, Resina, Torre-del-Greco, les Camaldules, Torre dell' Annunziata, Cirillo, Bosco-Tre-Case et Bosco-Reale. Partout est l'aisance, la joie, la sécurité. Quatre-vingt mille personnes vivent du Vésuve et sur le Vésuve. Que demandez-vous de plus pour vous convaincre de l'innocence de la montagne? D'ailleurs le gouvernement n'a-t-il pas établi la poudrière de Naples à l'Annunziata, sous les feux mêmes du cratère, et à la merci de la première bombe volcanique? N'est-ce pas là, comme vous le dites, un brevet de moralité? »

En ce moment nous sortions du pont de la Maddalena, qui franchit le Sebeto près de son embouchure. Notre guide, ôtant son chapeau calabrais, fit un signe de croix et récita une dévote oraison. « Tenez, me dit-il, voici notre véritable protecteur contre les accès de mauvaise humeur du volcan. Cette statue de saint Janvier que vous voyez a été modelée, au siècle dernier, par notre fameux sculpteur Francesco Celebrano, à la demande du P. Rocco, célèbre prédicateur dominicain, et placée ici en 1777. De la main droite le bienheureux évêque commande au volcan, et lui trace la limite que ses fureurs ne doivent point franchir. Et, en effet, depuis que la statue est ici, le Vésuve n'a pas osé lancer une seule de ses bombes sur la ville de Naples.

— Seigneur Gennaro, lui dis-je, puisque vous étiez à l'Observatoire de 1858, racontez-nous donc quelques-uns des incidents de cette mémorable éruption.

— Personne mieux que moi, répliqua-t-il avec emphase, ne saurait vous renseigner sur un sujet si intéressant. Depuis l'incendie de 1855, la montagne n'avait jamais eu un instant de repos : tantôt elle jetait des flammes au sommet à de courts intervalles, tantôt elle mugissait profondément dans ses abîmes. Nous étions donc certains qu'elle n'était pas retournée à son état habituel de tranquillité, quand, le 24 mai, le sismographe de l'Observatoire, indicateur des mouvements intérieurs du sol, enregistra d'abord une légère secousse de bas en haut,



Éruption du Vésuve en 1859. — Vue prise de l'Observatoire.

puis des ondulations horizontales. Cet instrument est d'une sensibilité extraordinaire; car les gens de Resina et des Novelle n'avaient absolument rien senti. Pour moi, j'avais remarqué d'autres signes que nos savants dédaignent, mais qui, malgré leurs railleries, n'en sont pas moins certains. Une multitude de ces petits insectes que nous nommons *coccinelles* s'étaient abattus sur toutes les pentes du Vésuve, et nos *contadins* y avaient vu un avertissement du Ciel et le présage d'une prochaine éruption. En effet, le 27, après une nouvelle secousse qui ne fut saisie que par les instruments de l'Observatoire, le cône se fendit sans grand bruit vers son milieu, dans la direction de la *bouche du Français* ou *bouche de Coutrel*, ainsi appelée du nom de ce malheureux Français qui s'y précipita le 20 janvier 1820; quelques moments plus tard, le cône se brisa vers le côté septentrional, près des crevasses de 1855.

« De la première fente il sortit un feu de courte durée, dont les torrents liquides allèrent se consolider dans l'Atrio del Cavallo : aucun cône ne s'éleva sur cette fente, et après le courant de lave elle répandit, en vapeurs aqueuses, une grande quantité de sel ordinaire, dont les cristaux faisaient sur la montagne l'effet d'une couche de neige. De l'autre bouche sortirent, du 27 au 29, quatre petits cônes, d'où il descendit un courant de lave qui remplissait tous les fonds et nivelait toutes les irrégularités du terrain. Une troisième bouche s'ouvrit un peu plus bas, et bientôt donna seule une issue aux matières fondues, pendant que les autres fentes faisaient entendre de sourds mugissements.

« Le 30 mai, on aperçut de l'Observatoire, sur le flanc embrasé du cône, près de sa base, quatre nouvelles ouvertures qui vomirent des torrents de lave. J'y courus aussitôt avec le professeur Palmieri, pour étudier de plus près ces courants, très singuliers dans leurs allures, à cause de la fluidité de leur pâte et de la manière tranquille dont ils sortaient du sol : on eût dit une calme fontaine. Nous y étions à peine arrivés, que les choses changèrent brusquement d'aspect. Les bouches lancèrent en l'air des masses incandescentes, et il s'y forma, en moins de vingt minutes, quatre petits cônes qui tonnèrent et

jetèrent du feu jusqu'au soir : le sommet de la montagne répondait d'en haut à leur salve d'artillerie par des mugissements plus sourds. Les matières embrasées, après avoir couvert les terrains morts, c'est-à-dire ceux qui sont occupés par les courants pétrifiés des éruptions précédentes, envahirent les terres vives, livrées à de riches cultures, et se précipitèrent dans le Fosso-Grande. C'est un épouvantable ravin qui descend des hauteurs de la montagne en contournant un de ses promontoires : quoiqu'il eût servi de lit aux torrents de feu des éruptions de 1631, 1696, 1767, 1839, et de plusieurs autres, il offrait encore une profondeur à donner le vertige. En peu de jours on ne le vit pas sans étonnement rempli en grande partie. Je le connaissais bien ce ravin ; car j'y ai passé les meilleures années de ma jeunesse, occupé à y rechercher, au milieu des laves, ces pierres calcaires magnésifères que nos artistes travaillent en camées pour orner les colliers et les bracelets; j'y recherchais aussi, et quelquefois avec profit, les grenats et les autres gemmes du Vésuve. Aujourd'hui cette mine précieuse est comblée.

« De l'autre côté de la colline du Salvatore, la marche des courants n'était pas moins menaçante. Cette colline est un promontoire élevé de dix à douze mètres au-dessus de la plaine voisine, et qui court du pied même du cône dans la direction de Naples. Vous pouvez facilement la reconnaître d'ici aux premières lueurs du jour; car c'est sur cette éminence naturelle, mise par son élévation à l'abri des courants, qu'on a bâti l'Observatoire et l'ermitage de San-Salvatore. Au nord de la colline s'ouvre un ravin qui communique directement avec l'Atrio del Cavallo. Là le torrent, qui débouchait de l'Atrio, s'engouffra dans le ravin de Pharaon, à la grande épouvante des populations de Massa et San-Sebastiano, sur lesquelles il se dirigeait.

« Ainsi, de ces divers centres ignivomes, les menaces du volcan prenaient la direction de San-Sebastiano, de San-Jorio, de Portici et surtout de Resina. Dans tous ces points, la terreur fut bientôt à son comble, surtout chez les propriétaires du plateau de San-Vito, où vient aboutir le Fosso-Grande, et chez les cultivateurs de la sommité des Tironi. Tous ensemble

coururent à l'église mère de Santa-Maria-de-Pugliano, pour qu'on portât processionnellement les saints protecteurs sur le lieu du péril. Ce pieux désir fut aussitôt exaucé. Du haut de l'Observatoire, nous voyions la procession, composée d'une foule innombrable distribuée sur deux rangs, monter par la voie neuve de San-Vito et se déployer lentement sur les lacets de la route. On portait une petite statuette de la Vierge des Grâces, connue très anciennement sous le nom de la Madonna de Pugliano, et le buste en bois de saint Janvier, de grandeur naturelle, ces deux puissants protecteurs ayant toujours été invoqués dans les grands désastres du pays. La psalmodie monotone des prêtres et le chant des litanies exerçaient une merveilleuse influence sur l'esprit de cette foule suppliante : tous, passant de l'épouvante à une consolation qui n'était pas entièrement exempte de crainte, rendaient grâces, suppliaient, se lamentaient, avec des paroles émues dont l'accent reflétait ces divers sentiments. La ferveur d'une foi sans bornes, et les démonstrations religieuses qui en sont la conséquence naturelle, se manifestaient sur le plateau de San-Vito par des cris, des larmes, des sanglots; puis la foule se remit à se lamenter, à prier, à rendre grâces de nouveau. Un profond silence succéda à ces manifestations, au moment où l'on fit les adjurations solennelles au démon de la montagne. Le peuple ne se contenta pas de toutes ces pieuses cérémonies, et, animé d'un zèle religieux que la parole ne peut décrire, il voulait retenir sur le lieu du danger la Madone et saint Janvier, en demandant à grands cris la cessation du fléau. Au milieu de ces émotions populaires il est nécessaire d'agir avec beaucoup de prudence : le clergé consentit donc à laisser dans la chapelle de San-Vito le buste de saint Janvier, et reporta la statuette de la Madone dans l'église de la paroisse.

« Le lendemain, premier jour de juin, les torrents de feu s'avancèrent sur toutes les lignes, menaçant de plus en plus tous les territoires du voisinage : on disait même que de nouvelles bouches s'étaient ouvertes du côté d'Ottajano, et que le cratère principal s'était approfondi de cent pieds. Ici les courants des jours précédents, durcis à la surface en guise de fourreau et vidés à l'intérieur par l'écoulement des laves, se

remplissaient de matières ardentes et reprenaient une redoutable activité; là les flots incandescents recouvraient les débris pétrifiés des flots de la veille; ailleurs le feu se frayait de nouveaux sentiers. La bataille s'engageait donc sur vingt points à la fois, et le fléau envahissait les champs, les vignes, les moissons, et coupait la route neuve de l'Observatoire en plusieurs endroits. Quand le torrent de feu enveloppait un arbre, on ne tardait pas à voir l'écorce craquer, éclater, et laisser échapper quelques filets de vapeur; puis les feuilles se fanaient et bientôt se desséchaient. Au bout de quelques minutes, l'arbre le plus verdoyant était devenu un tronc mort et flétri, à demi consumé par les ardeurs de la lave. Le spectacle était surtout merveilleux pendant la nuit. Du haut de notre colline du Salvatore nous voyions les lignes de feu se dessiner dans l'ombre avec des teintes ardentes, jetant sur tous les objets voisins des reflets rougeâtres comme ceux qui s'échappent d'une fournaise; de temps à autre le grand cratère vomissait une colonne de flammes et de projectiles brûlants, et une lueur sinistre illuminait pour un moment tout le pays. En quelques points, la lave se précipitant d'une certaine hauteur, il semblait qu'une cascade de feu tombât lentement en masses pâteuses. Ajoutez-y les clameurs, les malédictions, les prières, les sanglots des propriétaires qui voyaient leurs champs dévastés, et vous aurez une idée de ce spectacle grandiose et terrible.

« Un incident singulièrement émouvant signala cette même nuit. Je veux vous le raconter, pour vous montrer par un trait l'ardeur et le dévouement de la charité napolitaine; car vous autres Français vous croyez trop facilement avoir le monopole de cette sublime vertu. Un orphelin, comme il y en a tant à Resina, avait suivi la foule la veille au soir, moins pour voir le feu que pour tirer quelques *grani* des étrangers, comme nous appelons sur le Vésuve tous ceux qui viennent de Naples pour contempler de plus près les merveilles de la montagne. Il n'avait guère que neuf ans, et il s'appelait Giovanni Olivieri. Il courut çà et là jusqu'à deux heures après minuit; à la fin, fatigué du chemin et accablé par le sommeil, il s'endormit assez loin du torrent de lave qui encombrait la vigne de Cozzolino, derrière San-Vito. Personne ne fit plus attention à lui.

Mais bientôt on entendit des cris d'épouvante partir d'un point qu'enveloppait une langue de feu, dont les replis ardents se resserraient de plus en plus autour d'un étroit espace demeuré intact jusque-là. C'étaient les cris du petit orphelin, qui, réveillé par la chaleur, ne trouvait aucun passage pour sortir de cet immense bûcher, ici ardent et lumineux, là noirci à la surface, mais brûlant sous sa croûte. Dans la multitude accourue de toutes parts, on faisait de loin des vœux bruyants pour le salut de l'enfant; mais personne ne fut plus touché du péril imminent qu'il courait qu'un brave citoyen, un cousin à moi, nommé Pasquale Pacifico, commis juré de la commune de Resina, et chef des gardes urbaines du pays. En le voyant se mettre en mesure de sauver l'enfant, beaucoup de spectateurs criaient qu'il courait à une mort inévitable; d'autres le taxaient de stupide audace; d'autres le traitaient d'insensé, qui ne connaissait pas la nature du feu. Le vaillant homme ne se laissa point effrayer par ces vaines clameurs : plus soucieux de la vie de l'orphelin que de son propre salut, il s'avance avec un courage invincible sur les scories brûlantes, dont la chaleur calcine ses chaussures. Un grand silence s'était fait dans la foule anxieuse, et l'on entendait pétiller les sarments gagnés par le feu, pendant que le petit Giovanni, de plus en plus resserré sur son îlot par le cordon incendiaire, s'était jeté à genoux et baisait ardemment la médaille suspendue à son cou. Cependant Pasquale s'avançait avec lenteur sur la croûte du torrent, arrêté à chaque pas par la fluidité et la haute température des laves. On se demandait avec horreur s'il n'allait pas enfoncer à mi-corps dans le courant de feu, épais en cet endroit de plusieurs pieds, et brûler sous les yeux de la foule comme une torche vivante. Il arrive enfin sur l'îlot, saisit dans ses bras et serre contre sa poitrine l'enfant muet et presque évanoui, et reprend le même chemin. Hélas! avec ce précieux fardeau, le retour était encore plus difficile et plus périlleux, et Pacifico, en sentant mollir la lave sous ses pieds meurtris et sanglants, était inondé d'une sueur froide. O bonheur! ils sont sauvés! *Evviva Maria santissima!* La foule éclate en transports, en applaudissements frénétiques, et veut porter le sauveur en triomphe. Mais rien ne fut plus doux au cœur de

Pasquale que les embrassements de celui qu'il venait de sauver : une larme ardente, tombée sur sa main au milieu des baisers, le payait amplement du sacrifice de sa vie qu'il venait de faire avec tant de noblesse et de simplicité. Depuis ce jour-là, l'orphelin a un père.

— Comment se fait-il, messer Gennaro, dis-je à notre guide, que votre héros ait ainsi pu marcher sur la lave récente ? Avec la chaleur énorme nécessaire pour fondre ces roches, cela me semble de toute impossibilité.

— Votre Seigneurie le comprendra facilement, répliqua Gennaro, quand elle saura que la lave, malgré la haute chaleur qu'elle est forcée d'absorber pour se liquéfier, est un très mauvais conducteur du calorique, comme dit le professeur Palmieri. La surface se refroidit promptement au contact de l'air, et cesse de faire corps avec la lave fluide qu'elle abrite et qu'elle enferme. Il en résulte donc une sorte de croûte à demi solide, assez dure pour supporter sans beaucoup fléchir le poids d'un homme. Pendant ce temps, la lave liquide de l'intérieur, protégée contre le refroidissement par son enveloppe pierreuse, continue à marcher d'une manière invisible tant que la source volcanique fournit de la matière, et finit par s'écouler peu à peu, en laissant son fourreau entièrement vide. Vous comprenez dès lors que Pasquale a pu, non sans péril toutefois, affronter ce chemin redoutable.

« Nos laves sont extrêmement variables dans leur fluidité. Les unes, presque aussi liquides que de l'eau bourbeuse, coulent avec une grande vitesse; d'autres, au contraire, sont lourdes, épaisses, excessivement pâteuses, à peine fondues, pour ainsi dire, et sont poussées plutôt qu'elles ne marchent. J'ai eu maintes fois occasion de faire des observations à ce sujet. Des corps légers, dont le poids n'excède pas douze à quinze livres, n'occasionnent souvent à la surface de la lave qu'une empreinte très faible ou même n'en produisent pas du tout. J'ai vu des corps de soixante, soixante-dix et même quatre-vingts livres, former une sorte de couche à la surface de la lave et flotter avec elle. Dans cette même éruption de 1858, je remarquai une pierre de trois cents livres pesant qui avait été rejetée par le cratère, et qui était tombée près de la

source d'un des courants. Je la soulevai par une de ses extrémités, puis la laissai tomber sur la lave liquide, où elle s'enfonça graduellement, jusqu'à ce qu'elle finît par disparaître entièrement. Si je voulais décrire la manière dont cela se passa, je ne saurais mieux comparer ma pierre qu'à un morceau de pain qui, jeté dans un vase plein d'un miel très épais, s'enfoncerait peu à peu dans ce pesant liquide, et finirait par arriver lentement jusqu'au fond.

« L'éruption du Vésuve continua ainsi pendant tout le mois de juin, diminuant chaque jour d'intensité : la Madone et saint Janvier nous protégèrent contre de plus grands désastres. Vers le milieu du mois, le volcan vomit en abondance des sables et des cendres, présages ordinaires de la fin des éruptions. Ces cendres brûlantes, étant tombées pendant la nuit dans un rayon assez étendu autour de la montagne, surprirent une multitude de limaces qui s'en allaient à la maraude en rampant, suivant leur usage, et, après les avoir cuites et desséchées, les convertirent en autant de petites momies. Nos contadins, qui ne reconnurent pas sous cette nouvelle forme les ennemis habituels de leurs jardins, les prirent pour des *fruits de mer*, comme nous disons ici, et le bruit se répandit au loin que le Vésuve avait vomi une multitude de poissons tout frits. Quelques-uns de ces imbéciles essayèrent d'en manger, et, pour gagner quelques convives et quelques dupes de plus, ils prétendirent que la friture était tout assaisonnée. Je le crois sans peine, d'autant mieux que les cendres volcaniques, au moment de leur chute, sont toujours imprégnées de sel et d'acide chlorhydrique. Ah! mes seigneurs, l'ignorance de nos paysans est bien grande!

« Aux épouvantes qui venaient du volcan s'ajoutèrent bientôt des épouvantes d'une nature bien diverse, et la consternation se répandit non seulement à Resina, mais même à Portici. Le 22 juin, à la douzième heure d'Italie, c'est-à-dire vers le lever du soleil, le ciel se couvrit de nuages noirs, épais et lourds, qui venaient du septentrion; le tonnerre retentit avec un horrible fracas, et les couches inférieures de l'atmosphère furent déchirées par des éclairs incessants. L'orage se concentra particulièrement sur le sommet du Vésuve, et, lançant de

toutes parts ses flèches de feu, ne tarda pas à se convertir en un véritable déluge. Il pleuvait à torrents depuis une demi-heure, quand un insensé, saisi d'une terreur panique, se mit à courir dans les rues de Resina en criant d'une voix stridente : « Fuyez! fuyez! l'eau et le feu! » Ce cri sinistre glaça tous ceux qui l'entendirent; et bientôt l'affreuse nouvelle s'étant propagée avec la rapidité de la foudre, tous les habitants sortirent de leurs maisons pour savoir de quel côté le danger les menaçait.

« On prête une oreille attentive au milieu des bruits croissants de la tempête... Non, ce n'est point une hallucination; on ne saurait douter de la triste réalité. On entend d'abord confusément, puis d'une manière parfaitement distincte, comme le fracas lointain d'un torrent qui bondit et se précipite du haut de la montagne, entraînant dans sa course impétueuse des rochers et tout ce qui s'oppose à son passage. La peur s'accroît en un moment : les uns vont se serrer autour des autels et demander à Dieu sa protection contre un danger imminent; les autres courent à leurs maisons pour sauver ce qu'ils ont de plus précieux; d'autres fuient à travers la campagne. Les femmes, les enfants, les vieillards, poussant des cris de terreur, appellent à leur secours... Aux sons lugubres du tocsin, on accourt des points les plus éloignés, et, sous les torrents de pluie, on demande la nouvelle. En apprenant que la montagne s'effondre et descend dans la plaine, les gens de Resina et de Portici partagent l'épouvante générale. On va, on vient, on court çà et là; le désordre, la confusion sont à leur comble. De quel côté chercher le salut contre un péril imminent, inconnu, terrible? Les questions les plus confuses se pressent de toutes parts, et ne reçoivent que des réponses plus confuses encore.

« Ce fut bien pis quand on vit arriver des hauteurs des torrents d'eau qui roulaient d'énormes rochers, des scories, des arbres entiers, comme il arrive ordinairement après un déluge au pied des montagnes. Les pentes du Vésuve, tant de fois couvertes par des courants de lave, ne peuvent offrir aux eaux un écoulement régulier dans les canaux préparés à l'avance. Repoussées et déviées par mille obtacles nouveaux,

les eaux se creusent à chaque instant mille nouveaux ravins et s'y précipitent avec fureur. En cette circonstance elles atteignirent une hauteur considérable dans les rues de Resina, et y débouchèrent en vingt torrents furieux qu'il était impossible de traverser à gué sans courir le risque d'être emporté et même d'être cuit, car les eaux étaient bouillantes.

« Ajoutez qu'il n'arrive jamais un malheur à un homme, sans qu'un autre homme songe à en tirer un profit personnel. On vit plus d'un inconnu à figure sinistre courir deçà et delà dans le pays, au milieu de l'ouragan, des éclairs et de la pluie, et, comme si l'inondation et les rochers roulés par les torrents ne les atteignaient point, se préoccuper exclusivement du salut des autres. « Sortez, criaient-ils dans toutes les maisons, fuyez, sauvez-vous, la montagne va nous engloutir. » Et, tout en donnant ces avis charitables, ils jetaient un coup d'œil à droite et à gauche pour juger du butin qu'il y avait à faire. Mais les gens de Resina savent par expérience que c'est là un des fléaux ordinaires des éruptions du Vésuve, et les vieillards rappelaient qu'en 1794 quelques habiles étaient devenus tout à coup fort riches au milieu du feu qui dévasta Torre-del-Greco; c'était pendant la nuit, et les habitants de Torre, fuyant avec leurs femmes et leurs enfants, furent complètement dévalisés, non seulement dans leurs maisons, mais même sur la grande route. On racontait aussi les tristes faits de 1822, dans le *jour obscur,* comme on l'appelle, quand le volcan vomit une si grande quantité de cendres, qu'il y en avait un demi-pied sur le pavé de Naples, et plus d'un pied dans les rues de Resina. L'obscurité fut telle à la vingtième heure de la journée (c'est-à-dire à deux heures après midi, selon votre mode de France), qu'on se crut à l'*Ave Maria* du soir, et qu'il fallut partout allumer les lampes. Ce fut un beau jour pour les larrons; mais j'ai quelque honte, Messieurs, à vous raconter ces choses, et vous allez prendre une mauvaise idée des Napolitains.

— Non, non, Gennaro. Ne craignez rien; ces faits ne changeront rien à la réputation de votre pays. Continuez votre récit.

— Ces traditions, éveillées par le passage de ces faces pati-

bulaires, jetaient un nouveau trouble dans les esprits. Les pauvres gens sont ainsi faits, et je pense qu'ils sont dans votre pays comme dans le nôtre : ils sont plus affectés par le péril de leurs meubles et de leur petite fortune, que par leurs propres dangers. Attachés du fond des entrailles à leurs *quattrini,* ils aiment mieux s'exposer à une mort presque certaine que d'abandonner l'armoire ou le coffre où leur idole est enfermée.

« Le bruit de ces tumultes et de ces terreurs arriva jusqu'à la ville de Naples, et le Vésuve devint aussitôt le point de mire de tous les regards. On crut d'abord que l'incendie s'était rallumé, et que les courants de lave, reprenant une nouvelle activité par l'émission abondante de matières fondues, s'avançaient sur tous les points à la fois, et menaçaient le quart tout entier de la circonférence de la montagne. Ce qui confirmait cette opinion, c'est qu'on voyait d'épaisses fumées s'élever de toutes parts sur la ligne des torrents de feu.

« Rien de plus facile à expliquer que ce phénomène. Souvent, dans les grandes éruptions, nous avons ici des pluies abondantes. Nos professeurs prétendent que les vapeurs d'eau vomies par le volcan, se refroidissant en montant dans l'atmosphère, se résolvent en pluie. En 1858, il y eut autre chose. Au moment du solstice d'été et de l'équinoxe d'automne, nous avons ici d'épouvantables tempêtes : les premières s'appellent chez nous des ouragans, et les secondes *ruptures du temps.* Elles viennent ordinairement de l'occident et se condensent de préférence autour de la montagne, comme si le sommet les attirait. Quand un ouragan éclate, le ciel devient obscur, l'atmosphère se refroidit, le nuage orageux gronde sans relâche, les éclairs multipliés ne donnent pas un seul moment de répit aux yeux éblouis, et vingt coups de foudre frappent les clochers et les arbres.

« Or c'est une de ces tempêtes de saison qui éclata le matin du 22 juin. Les torrents d'une pluie diluvienne, roulant avec impétuosité sur les pentes de la montagne et suivant naturellement les déclivités du sol, rencontrèrent les torrents de feu qui avaient suivi précisément le même chemin. Vous devinez ce qui se passa. L'eau, pénétrant à travers les scories jusqu'au

feu vif, se convertit en vapeurs épaisses qui prirent l'apparence d'une fumée et s'élevèrent en hautes colonnes. En même temps les vapeurs renfermées accidentellement sous la croûte des laves les brisèrent avec explosion, et mirent à nu une plus grande surface de matières incandescentes. La pluie, passant sur ces foyers embrasés, les refroidissait en s'échauffant elle-même, et nous arrivait en torrent d'eau bouillante, roulant toute sorte de débris volcaniques, cendres, lapilli, scories, arrachés aux hauteurs. On eût dit qu'un nouveau gouffre s'était ouvert, vomissant à la fois des torrents de feu et des torrents d'eau, mélange affreux, sorte de boue brûlante qui causa mille désastres locaux.

« Nos paysans ne partagent pas cette opinion, et attribuent aux gouffres du Vésuve l'origine de ces *alluvions* terribles qui entraînent tout sur leur passage et ensevelissent sous leurs débris les champs, les maisons, les villages. Vous ne leur ôteriez jamais de l'esprit que le volcan rejette de ses abîmes des fleuves d'eau bouillante, et ils vous citeront à ce sujet mille faits lamentables. Il est très vrai que, dans la fameuse éruption de 1631, des torrents de ce genre renversèrent un grand nombre de maisons et firent périr trois mille personnes dans la plaine. Dans toutes les autres éruptions plus récentes, de semblables désastres ont eu lieu. Notre Vésuve n'est donc pas seulement redoutable par ses feux, il l'est encore par les pluies qui accompagnent invariablement ses incendies, et quand on a échappé aux torrents de lave, il faut encore se défier des torrents de boue.

« J'ai pu suivre sans danger, du haut de l'Observatoire, les phases principales de l'incident que je viens de raconter à Vos Seigneuries, et je partage l'opinion de nos professeurs au sujet de l'origine des alluvions, parce que j'ai vu l'alluvion se former, pour ainsi dire, sous mes yeux. A l'Observatoire, nous étions enveloppés de tous côtés par des lignes de feu, et nous ne pouvions gagner la plaine que par des sentiers escarpés attachés aux flancs de la montagne. Aussi pendant plusieurs heures fûmes-nous plongés dans un brouillard intense provoqué par la vaporisation des eaux en contact avec les laves. Nous entendions autour de nous des bruissements et des sif-

flements singuliers, comme ceux d'un fer rouge qu'on éteint. Je voulus voir de plus près ; mais une horrible explosion de croûtes de laves, provoquée par la vapeur d'eau, me chassa bien loin. Du côté du nord, le phénomène revêtit une grande magnificence, parce qu'un courant de lave, qui provenait de l'Atrio del Cavallo, promenait ses flots embrasés dans le ravin de la Vetrana au milieu des flots d'un véritable déluge. Vous dire l'épouvantable combat que se livrèrent les deux éléments serait vraiment impossible. Je conserverai toute ma vie de ce spectacle un souvenir d'horreur.

« Mais nous voici à Resina, et j'aperçois à sa porte Giacomo avec les chevaux qui doivent vous conduire à l'ermitage. — Holà! Giacomo! *Iddio sia benedetto! — Evviva Maria santissima !* » répliqua Giacomo.

III

ASCENSION DU VÉSUVE

Forme et aspect de la montagne. — État des courants de lave. — Fertilité des courants volcaniques. — L'ermitage du Salvatore. — Les gardes champêtres du volcan. — Ces galants hommes de brigands. — Ascension du cône. — Le *lacryma-christi*. — Le cratère en 1867. — Idée d'une éruption. — Produits de l'éruption. — Appréciation de l'énergie volcanique. — Panorama du Vésuve. — Théories diverses sur les volcans. — Nouvelle ascension du Vésuve en 1877.

A M. Georges de Villiers, à Paris.

Mon cher Georges,

En vous quittant l'autre jour à Paris pour entreprendre un voyage en Italie, je vous fis la promesse, imprudente peut-être, de vous raconter en détail mon ascension sur le Vésuve. Je descends à l'instant de la montagne, et, quoique je sois horriblement fatigué de cette course, je ne veux pas laisser figer mes émotions et mes souvenirs, et je vous les sers tout chauds. Excusez cette comparaison vulgaire, que le volcan m'a naturellement inspirée.

J'avais formé le projet de l'ascension avec une douzaine de compagnons, connaissances de hasard rencontrées à l'hôtel et sur le paquebot. Nous étions partis de Naples de grand matin,

et nous étions à quatre heures à Resina, petite ville de dix mille habitants, bâtie sur l'emplacement de *Retina,* l'ancien port d'Herculanum. Une belle route conduisait naguère de Resina à l'Observatoire, au pied du grand cône ; mais les dernières éruptions l'ont interceptée en bien des points par des courants de lave. Il ne fallait donc pas songer à monter en voiture. Ceux d'entre nous qui n'osaient pas affronter les épreuves d'une longue marche à pied prirent des chevaux. Moi, que les courses de montagne ont familiarisé avec les fatigues de la vie du touriste, je me mis résolument dans l'infanterie. J'y trouvais doublement mon compte; car je pouvais étudier de près tous les incidents de la route, m'arrêter aux points les plus curieux, et profiter en même temps du bavardage intéressant de notre guide Gennaro, un véritable enfant du Vésuve.

Vous saurez, mon cher Georges, que le Vésuve n'est point une montagne comme celles que vous avez vues dans les Alpes et dans les Pyrénées. C'est une masse complètement isolée, qui ne se lie à aucune chaîne, qui ne se rattache à aucun mouvement de terrain. Elle sort du sol comme une énorme ampoule, comme une boursouflure. Quand on la voit de la mer, elle se détache sur l'horizon avec une grande vigueur ; son sommet noirci et brûlé, ses flancs rayés de longues traînées de laves qui serpentent au milieu de la plus riche végétation, lui donnent le plus singulier aspect. On distingue parfaitement, à leurs teintes diverses, les courants qui s'en sont échappés depuis un siècle : les uns sont blanchâtres; d'autres tournent au rouge, comme s'ils sortaient récemment de la fournaise; la plupart sont noirâtres. Voici à droite, plus loin que Pompéi, la coulée de 1818, qui menaça Torre del Mauro ; devant nous, le double torrent de 1806, qui se dirigea sur les Camaldules et sur Torre del Greco ; à gauche, du côté de l'ermitage, les laves de 1767 et de 1794, et les coulées multiples qui sont issues du pied du cône depuis trente ans.

En sortant de Resina, nous rencontrons la plus récente de toutes, celle de 1866. Gennaro nous la montre dans le jardin du presbytère, au milieu de débris de muraille, à vingt mètres seulement de l'église. C'est là qu'elle est venue s'éteindre et

mourir, après un parcours de plus de trois kilomètres. Vous pouvez juger de l'épouvante du pays : si la source embrasée eût continué de couler, le torrent de feu, prenant la ville en écharpe, y eût fait une trouée de soixante mètres de large. Aussi les habitants, ne pouvant rien par eux-mêmes contre l'invincible fléau, eurent recours à la prière, une prière ardente et pleine de foi, capable de transporter les montagnes. Un autel fut dressé sur le chemin de la lave, à quelques pas du torrent, et le saint Sacrement, *il Santissimo,* comme on dit ici, fut exposé au milieu des sanglots à la piété populaire. On semblait ainsi tracer la limite au courant. Le Ciel récompensa une confiance si vive et si profonde, et la menace expira au pied de l'autel.

J'examinai avec beaucoup de curiosité l'extrémité du courant. Il ne se termine pas en s'amincissant, comme vous pourriez le croire, à la manière d'une matière visqueuse. Tout au contraire, il finit par une sorte de poche ou de culot plus volumineux que les parties supérieures. A mesure que la lave s'éloigne de sa source, elle se refroidit, elle se fige, et dans cet abaissement progressif de sa température, les matières les plus fluides coulent jusqu'à la base et s'y accumulent dans le sac terminal.

A mesure que nous montons, tantôt par la grande route, tantôt par des sentiers plus courts, nous trouvons vingt courants d'âges divers qui se croisent dans tous les sens, se recouvrent, et se précipitent en vagues pétrifiées dans les ravins de la montagne. Rien de plus curieux que la surface de ces torrents. Ici la lave s'est étalée et aplanie comme les eaux d'un lac; là, plus visqueuse sans doute, elle s'est tordue, étirée, cordelée, accumulée en bourrelets; plus loin la croûte extérieure, brisée par le dégagement des gaz emprisonnés dans la matière fluide, s'est disloquée de mille manières bizarres, et présente au pied un sentier hérissé de scories. Dans un autre point, le sac ou tuyau formé par le refroidissement des couches superficielles s'est vidé par l'écoulement de la lave, et résonne sous le pied comme une caverne. *Guarditi!* s'écrie Gennaro. Et au même moment voilà un de nos compagnons qui disparaît, comme par une trappe, dans une cavité ouverte

subitement sous ses pieds. Le nouvel Empédocle ne tarda pas à sortir sain et sauf de son tombeau, en riant le premier de sa mésaventure.

Les pentes que nous escaladons sont admirablement cultivées, en dehors, bien entendu, des lignes de lave qui les traversent. Quelques-uns de ces courants, attaqués par les agents atmosphériques, commencent déjà à se décomposer, à se convertir en une sorte d'argile, et à préparer à l'avenir des terrains d'une richesse exceptionnelle, à cause de la grande quantité de potasse qu'ils renferment. Aussi les propriétaires des champs envahis conservent-ils précieusement leurs droits, et attendent patiemment du temps la résurrection de leur sol pétrifié. En dehors des courants, dans les sables et les cendres volcaniques, il y avait naguère de riches vignobles. Le terrible oïdium s'y est mis et a détruit les récoltes. En vain le volcan, docile aux leçons de nos docteurs de France, les imprégnait quotidiennement de ses émanations sulfureuses; en vain les vignerons soufraient à leur manière : l'oïdium tint bon, et avec tant de persistance qu'il fallut arracher les vignes, et planter partout des mûriers, des figuiers et des abricotiers, dont le produit est beaucoup plus sûr. Gennaro nous fit remarquer sur les feuilles des arbres et sur les fruits des taches d'un jaune rougeâtre. On attribue ces taches aux gouttes de pluie qui traversent *le pin de fumée* exhalé par la montagne : l'eau dissout une partie de l'acide chlorhydrique dont la colonne de vapeur est toujours chargée, et là où elle tombe elle fait l'effet d'un caustique et brûle les feuilles et les fruits.

Le chemin côtoie un ravin profond où cent courants de lave sont venus tour à tour se précipiter et se briser. Bientôt nous atteignons une sorte de plateau qui présente l'image la plus affreuse du chaos. Nous sommes au pied du grand cône, aux sources mêmes des laves, sur les bouches, aujourd'hui oblitérées, qui leur ont donné issue. Figurez-vous des torrents déchaînés, précipités les uns contre les autres avec une indicible violence, et subitement saisis par la gelée dans les mouvements désordonnés de leurs flots en furie. On ne marche que sur des tables de laves brisées par les explosions, hérissées, accumulées les unes sur les autres dans les situations les plus

étranges. Çà et là, quelques minces filets de fumée acide s'échappent en sifflant de quelques fentes, et nous annoncent une communication directe avec les foyers souterrains. Gardez-vous de vous arrêter trop longtemps sur ces points qui sollicitent naturellement votre attention : les vapeurs acides attaquent les vêtements et les teignent en rouge, et les chaussures, racornies par la chaleur, brûlent les pieds du touriste trop curieux.

Il faut deux heures d'une marche pénible à travers les blocs de lave et les scories pour arriver à l'ermitage, dont la chapelle et le campanile appellent de loin le voyageur. Nous voici enfin sur la colline du Salvatore, et la caravane débouche sur une petite place plantée d'arbres, en face de la chapelle. Un homme gros, bouffi, ventru, au teint rouge, se présente à nous le chapeau à la main, et d'un ton obséquieux nous invite à entrer. « Quoi! me direz-vous, ce portrait est-il celui d'un ermite? » Non, mon cher Georges, la *civilisation,* comme vous dites à Paris, a chassé les ermites et les moines de toutes les stations dangereuses où ils rendaient tant de services, en Suisse et en Italie. Elle les a remplacés partout par l'aubergiste, qui est bien le produit le plus clair d'une certaine civilisation. Nous avions devant nous un des meilleurs types du genre, et je vous assure que ce gros homme rubicond faisait une singulière figure à l'ombre de cette chapelle dont il est devenu le gardien indifférent.

Jusque-là, malgré les aspérités de la route, nous n'avions guère connu que les douceurs de l'ascension : la partie la plus laborieuse de notre entreprise restait à accomplir, je veux dire l'escalade du cône. On s'y rend directement de l'ermitage de San-Salvatore, en suivant sur la crête la colline du même nom, que les courants de lave ont toujours épargnée, à cause de son élévation relative. Nous venions de passer devant l'Observatoire vésuvien, quand nous fîmes la rencontre de deux personnages barbus, à figure sinistre, armés d'un sabre et d'un fusil. A leur aspect, je ne pus retenir un mouvement d'effroi qui trahit ma pensée. Gennaro se mit à rire. « Ne craignez rien, me dit-il, ce sont les deux gardes champêtres du Vésuve, Michele et Angiolino, deux galants hommes, je vous

jure. » Celui qui s'appelait du doux nom d'Angiolino, doué au plus haut degré du physique de l'emploi, avait bien la physionomie la plus horrible et la plus sauvage qu'on pût voir, comme il convient, du reste, à un garde champêtre volcanique, et je comparais instinctivement cette face de brigand à la figure débonnaire et placide de nos gardes ruraux, si peu terribles d'ordinaire, même pour les maraudeurs. J'en fis tout bas la remarque à mon guide. « Oui, me répliqua-t-il, cela est vrai. Angiolino a fait pendant quelque temps, comme nous avons tous fait, qui plus, qui moins, *la guerre de montagne*. Mais il s'est amendé, il a fait sa soumission au gouvernement, et le voilà maintenant chargé de protéger les voyageurs qu'il détroussait autrefois. »

A ces mots, je fis un soubresaut, comme si j'avais marché sur un aspic. « Hé quoi! dis-je à Gennaro avec une amertume mal contenue, ce matin même vous me parliez avec un profond mépris des voleurs qui pillent les maisons pendant les éruptions du Vésuve, et vous faites sans façon l'éloge des brigands! — Oh! Monsieur, quelle différence! répliqua vivement mon interlocuteur. Les brigands sont de galants hommes qui font la guerre à leurs risques et périls. N'ont-ils pas le même droit que vos princes, que vous admirez si fort quand ils ont tué dix mille hommes en une seule bataille? Tout cela n'est-il pas du brigandage au même titre? Je t'attaque, défends-toi : voilà la loi d'une guerre loyale, comme nous savons la faire dans nos montagnes. C'est d'ailleurs un rude métier, plein d'audace et de péril, où l'on joue souvent sa vie pour peu de chose, et c'est là ce qui en fait la noblesse. Mais ne me parlez pas de ces vils coquins qui demandent à la ruse et à la fourberie ce qu'ils n'osent pas demander à la force ouverte. Ces gens-là sont l'opprobre de la société. »

Devant cette exposition naïve et convaincue d'une théorie antisociale, je vis que je ne gagnerais rien à discuter avec Gennaro, et je gardai le silence. Nous étions au pied du grand cône, et je n'avais pas trop de toute mon attention, de toute ma vigilance, pour faire cette escalade. Le cône, en effet, se dresse avec une inclinaison de quarante-cinq degrés à une hauteur de plus de quatre cents mètres. Ce n'est pas seule-

ment la raideur de la pente qui en rend l'ascension laborieuse, c'est aussi l'état de la surface sur laquelle on est appelé à gravir. Les parois sont entièrement recouvertes de blocs de lave arrondis, rejetés par le volcan dans ses explosions, mal assis les uns sur les autres, branlant au plus léger choc, essentiellement mobiles dans leur assiette, et roulant avec rapidité sur la pente au moindre trouble de leur équilibre. C'est sur ce terrain mouvant qu'il nous fallait gravir ou plutôt ramper péniblement. Chacun se met résolument à l'œuvre, se penche en avant, affermit le pied sur un bloc chancelant, se hisse avec effort, éprouve la solidité des pierres sur lesquelles il croit pouvoir trouver un appui, et recommence mille fois les mêmes tâtonnements et les mêmes manœuvres. Un bloc se détache sous la poussée du pied, menaçant dans les bonds de sa chute les compagnons qui vous suivent : *Guarditi!* c'est le mot d'ordre sur toute la ligne. Point de sentier frayé, point de paliers de repos sur cette rampe ardue. Il faut monter, monter toujours, sans pouvoir s'arrêter sur ce sol mouvant. On gémit, on souffle, on regarde la cime avec découragement, on essuie la sueur qui vous inonde, on est rendu. Marche! marche!

Pendant que nous escaladions ainsi sans dire un seul mot les premières pentes du cône, je ne voyais pas sans inquiétude une douzaine de figures patibulaires nous suivre pas à pas et épier avec un intérêt marqué tous nos mouvements. J'en étais à regretter la figure d'Angiolino, même avec son sabre et son fusil. « Qui sont ces messieurs? dis-je à Gennaro. — Ce sont de braves gens de mes amis, Carlo, Roberto, Luca, Barbaro, tous *galantuomini*. Ils viennent prêter leurs services à Vos Seigneuries, si elles en sentent le besoin. — Merci, dis-je avec humeur, merci! » Et je continuai mon escalade avec une ardeur nouvelle, bien décidé à me passer des services des seigneurs de la montagne. En vain Barbaro se mit à ma disposition, me présenta son bras, me tendit sa bretelle ou sa ceinture : je repoussai ses offres avec énergie, presque avec horreur. Marche! marche! Hélas! j'étais à bout de forces, je faiblissais, je cherchais du regard le premier roc où je pourrais m'asseoir, mais sans rien trahir de mon découragement.

Le rusé coquin, qui me suivait toujours avec acharnement, me jugeant sans doute accessible à la vanité, essaya de me séduire par ses flatteries. « *Per Bacco!* me dit-il, Votre Seigneurie a des jarrets d'acier; elle est infatigable. Quel bon brigand elle ferait! »

O mystères insondables du cœur humain! vous l'avouerai-je, mon cher Georges? ce fut ce mot qui me décida. Au risque de détruire la bonne opinion que Barbaro avait conçue de moi, je saisis sa ceinture par derrière, et je me laissai hisser sans vergogne. *Hisser* est bien l'expression convenable en pareil cas. Le touriste, transformé tout à coup en un fardeau inerte et soulevé pas à pas par son guide, est ainsi porté peu glorieusement jusqu'au sommet du cône. Tous mes compagnons, depuis longtemps démoralisés, avaient adopté le même moyen de transport : moyen peu économique, car chaque colis dut payer trois à quatre francs à l'arrivée. L'ascension avait duré cinquante minutes. Quand tous les paquets eurent été détachés de leurs bretelles ou de leurs ceintures sur le plateau du cône, ils se regardèrent d'abord assez piteusement; mais bientôt un éclat de rire universel chassa la fausse honte qui commençait à nous envahir. Quels pauvres brigands nous ferions! pensai-je à part moi.

A cette hauteur, il faisait froid, et, malgré les douceurs un peu étranges de la fin de l'escalade, nous étions en nage. Nos guides improvisés y avaient pensé, et l'un d'eux avait apporté dans un panier sur sa tête du vin muscat, du pain et des œufs. Quel vin délicieux, mon cher ami, que ce *lacryma-christi* récolté sur les pentes du Vésuve dans les cendres volcaniques! Je n'ai jamais rien bu de comparable, de plus suave, de plus moelleux, de plus chaud, de plus fortifiant. Il est vrai que l'hospitalité est chère sur le cône et que le service laisse un peu à désirer; mais le menu est digne de la bouche des rois.

Quand ce petit repas nous eut restaurés, notre attention se porta tout entière sur le cratère. Quel spectacle étonnant! quelle scène grandiose! Le cône qui, de loin et de sa base, paraît se terminer en pointe, offre, au contraire, à son sommet une large surface de douze à quinze hectares de superficie, terminée de toutes parts par des précipices. La partie plane de

cette surface est un dôme de lave peu tourmenté, formé par un épanchement des matières fondues, quand elles sortirent, en 1866, par la brèche ouverte dans les parois du cratère. C'est bien un dôme, une voûte ; car elle résonne bruyamment sous le pied qui la frappe, et l'on sent qu'il y a sous cette croûte assez mince des abîmes insondables. Des gerçures qui la traversent en différents sens laissent échapper quelques vapeurs. De petits cônes, hauts d'un à deux mètres, la hérissent çà et là, et émettent sans cesse des fumées sulfureuses ; nous remarquons surtout une petite bouche tout incrustée de brillantes cristallisations de soufre, et tout auprès une multitude de cadavres de coccinelles.

Mais ce n'est pas là l'objet le plus digne de notre attention, et le cratère nous appelle. Il s'ouvre en ce moment à l'extrémité méridionale du plateau terminal, et ses bords escarpés ne permettraient point d'y pénétrer, si les laves dont il était rempli au moment de la dernière éruption, pesant de tout leur poids sur les parois de la coupe, n'y avaient ouvert une large brèche du côté du nord. Nous pénétrons dans la forteresse par cette brèche, et nous voilà dans la fournaise elle-même, ou, si vous l'aimez mieux, dans la cheminée. Des vapeurs d'acide sulfureux nous saisissent fortement à l'odorat et provoquent une toux assez vive; des bouffées d'un air brûlant viennent de temps à autre caresser nos visages, et de toute la surface, crevassée en mille sens, nos yeux voient s'échapper mille filets de gaz qui montent en ondulant dans les rayons du soleil. Ne restez pas trop longtemps au même point; car bientôt une chaleur intolérable vous avertit que vos chaussures commencent à brûler. Ici, dans une fissure, on aperçoit distinctement la lueur rougeâtre de la lave embrasée ; un bâton qu'on y plonge s'allume aussitôt, et vous apporte un petit fragment de matière incandescente sur laquelle vous pourrez imprimer une médaille. Là le volcan, prenant des allures plus modestes, se borne à n'être qu'un simple fourneau de cuisine, et nos guides y font cuire des œufs destinés à notre déjeuner. O humiliation! être un volcan, et se trouver réduit à cuire des œufs à la coque !

Le cratère actuel peut avoir environ trois cents mètres de diamètre, ce qui lui donne sept hectares de superficie. Vers le

nord de la coupe s'élèvent deux petits cônes jumeaux, l'un de vingt-cinq mètres, l'autre de trente mètres de hauteur, ouverts au sommet, et ayant chacun un cratère spécial de quatre à cinq mètres de diamètre. Ces deux bouches ne rejettent plus ni laves ni projectiles; mais elles sont demeurées en communication directe avec les entrailles du volcan, et elles émettent sans cesse des vapeurs suffocantes. Nous y montons par un petit sentier que les guides ont pratiqué sur les flancs. Un gros bloc que nous y projetons tombe dans le gouffre en rebondissant sur les parois, et descendu à des profondeurs où l'oreille ne peut plus en saisir la marche, y éveille bientôt des grondements sourds et prolongés. Est-ce une menace du volcan, insulté jusque dans ses abîmes? ou bien n'est-ce qu'un ronflement du géant endormi?

Au sud du plus grand des deux petits cônes, le cratère principal s'approfondit, et ses parois se colorent de nuances extrêmement riches, passant, par mille tons, du jaune le plus vif au rouge le plus ardent et au vert le plus intense, grâce aux sulfures et aux chlorures qui s'exhalent des fissures de la lave et s'y déposent en cristaux brillants. Cette partie du cratère est complètement inaccessible, et le touriste, qui serait si désireux d'emporter quelques beaux échantillons recueillis par lui-même dans l'intérieur du gouffre, est obligé de se tenir à distance respectueuse de ces cristaux tentants. S'il faisait quelques pas de plus vers cette carrière de minéraux, il serait bientôt plongé dans une atmosphère de gaz mortels, et, le sol ferme manquant sous ses pieds, il entrerait tout entier dans des boues brûlantes, résidu de la décomposition des roches par les gaz à haute température qui les traversent. Un jour un malheureux guide, étourdi par les libations du lacryma-christi, roula dans cet abîme du haut de l'escarpement. Il ne s'était point tué dans sa chute. On le vit se débattre faiblement au milieu des étreintes de l'asphyxie, et s'enfoncer à demi dans son ardent tombeau. Ses ossements ne sont plus là : le volcan a dévoré toute sa proie.

Pour se former une idée complète du cratère et surtout de sa région inaccessible, il est indispensable d'en faire le tour en suivant la corniche qui le couronne. C'est un sentier assez pé-

rilleux, très étroit, tracé sur la pointe extrême des parois du gouffre, entre deux précipices : d'une part l'abîme aux émanations mortelles, d'autre part les pentes extérieures tombant brusquement à quatre ou cinq cents mètres. Il faut avoir la tête solide pour s'aventurer sur cette petite bande de terrain, large à peine d'un mètre, et comparable, par sa situation, au bord d'un vase; mais qu'on est bien payé de sa peine et de son émotion ! De ce point élevé on domine tout l'ensemble du cratère, et, si l'on a un peu d'imagination, on peut facilement, avec les éléments qu'on a sous les yeux, avec les machines de la scène, pour ainsi dire, se donner par la pensée le spectacle d'une éruption.

Permettez-moi, mon cher Georges, de le tenter, et laissez-moi crayonner ici un croquis bien imparfait de cet incomparable tableau.

Le volcan est dans sa période d'activité. De sourds mugissements sortent de ses abîmes, et la montagne tout entière est ébranlée sous l'effort des forces intérieures. Une vie nouvelle se manifeste sur le plateau de laves qui ferme l'orifice du grand cratère. Les matières, jusque-là solidifiées, ne tardent pas à se fondre et à entrer en ébullition. Nous avons sous les yeux, dans cette vaste fournaise, un liquide épais, visqueux, noirâtre, luisant comme du métal fondu, comme le fer sortant du haut fourneau. Cette nappe liquide oscille en montant et en descendant régulièrement par intervalles rythmiques, poussée par la tension des vapeurs élastiques renfermées dans son intérieur. Le jeu de cette colonne, dont le niveau s'élève et s'abaisse par intervalles, est singulièrement curieux à observer. On entend un bruit particulier, semblable aux sifflements de l'air chassé par un soufflet dans un fourneau de mine, et, dans ces moments de crise, la surface du liquide métallique devient plus rougeâtre et plus ardente. Un ballon de vapeurs blanches sort à chaque sifflement, en soulevant la nappe de lave qui retombe lourdement après sa sortie. Ces bouffées de vapeur arrachent à la surface du liquide des scories incandescentes, qu'elles ballottent en des sens divers, comme par des mains invisibles, dans le jeu des différents jets.

Mais ce ne sont là que les préliminaires de l'éruption. De

temps en temps cette marche si régulière est interrompue par des mouvements plus tumultueux. La masse des vapeurs tourbillonnantes fait alors un mouvement saccadé de retour, comme si elle était aspirée par le cratère, au fond duquel la lave monte à sa rencontre. Le sol tremble, les parois du cratère tressaillent en s'inclinant sous nos pieds, et la bouche fait entendre un mugissement terrible et prolongé. Puis un ballon immense de vapeurs crève à la surface de la lave, soulevée avec un bruit de tonnerre, et lance en l'air des esquilles incandescentes. Une gerbe enflammée passe devant nos visages, entraînant dans son tourbillon de feu des cendres, des lapilli, des blocs énormes, et retombe en pluie ardente sur les environs. Quelques bombes s'élèvent à deux ou trois kilomètres de hauteur, et décrivent, en passant par-dessus nos têtes, des paraboles lumineuses. Après cette éjection, la lave rentre sans bruit dans la cheminée volcanique, qui s'ouvre noire et béante à nos yeux; mais bientôt nous voyons remonter jusqu'aux bords de la coupe le flot luisant qui recommence les jeux tumultueux de ses mouvements alternatifs d'ascension et de dépression, en jetant à nos visages des bouffées d'un air ardent. Le cratère est plein : le flot metallique, exerçant une pression énorme sur les parois ébranlées de la coupe qui le contient, les brise, les emporte et s'écoule comme un torrent de feu, torrent terrible, implacable, irrésistible, qui va porter sur les pentes de la montagne le ravage et la désolation. Soulagé par cette évacuation, le monstre devient plus calme, et le flot de lave s'abaisse avec lenteur dans les profondeurs de l'abîme. Son activité persiste seulement en deux ou trois points, orifices par lesquels s'échappe la matière embrasée qui s'accumule en forme de cône autour de la bouche d'émission. C'est l'effort expirant d'une fureur qui s'éteint.

Voilà, mon cher Georges, ce qu'il me semble voir s'accomplir sous mes yeux : tant le spectacle, tout mort qu'il paraît, est encore vivant dans les principaux traits de son activité ! La lave est là, noire, luisante, crevassée, sans cesse traversée par des courants de vapeur qui nous fouettent le visage de leurs effluves ardentes ; on reconnaît, aux fragments qu'elle a laissés sur les parois intérieures du cratère, les points où elle est

montée dans le jeu alternatif de ses mouvements. Le sol que nous foulons est tout couvert de produits de l'éruption. Ici ce sont d'énormes blocs, du volume de près d'un mètre cube, vomis par le volcan dans le paroxysme de sa fureur; là ce sont des scories anguleuses arrachées aux abîmes, et rejetées, comme une mitraille redoutable, sur tout le pourtour du cône; ailleurs ce sont de menus fragments, comparables à des amandes et à des dragées, désignées par les Italiens sous le nom de lapilli, qui sont tombés comme une pluie de feu; plus loin ce sont des débris tout à fait pulvérulents, des cendres grises ou noirâtres, qui s'étalent en couches profondes sur les parois du cône. Quelques-uns de ces produits affectent une forme singulière qui appelle notre attention, et ressemblent à des bombes ou à des larmes. Les premiers sont des fragments de matière pâteuse, qui se sont arrondis en roulant dans l'atmosphère pendant l'éruption, et qui, s'étant refroidis par leur passage dans les couches de l'air, sont retombés sous forme de boulets; dans les seconds, la matière pâteuse ayant différents degrés de consistance, les parties les plus fluides sont restées un peu en arrière de la partie la plus lourde, et y ont formé une queue qui donne au bloc l'apparence d'une larme. Plusieurs de ces blocs, placés sur des fissures en communication avec les fournaises intérieures, sont encore brûlants, comme s'ils venaient d'être vomis par le volcan. Tout cela est grand, solennel, terrible, et nous n'avons pas besoin de voir passer devant nos visages le tourbillon de feu et de pierres incandescentes pour concevoir une image saisisante de la convulsion volcanique.

Quand la curiosité a épuisé tous les objets d'étude qui se pressent sous les yeux, et que le premier enthousiasme s'est un peu refroidi, on se prend instinctivement à trembler à la pensée du péril étrange, horrible, avec lequel on joue si familièrement. Nous sommes, me disais-je avec un secret effroi, nous sommes dans la gueule d'un monstre endormi, et rien ne nous prouve que son réveil n'est pas imminent. Nous sommes dans la fournaise, à peine séparés des feux par un dôme de lave si mince, que nos pieds n'en peuvent tolérer la chaleur. Un seul souffle sorti de ces abîmes suffirait à nous

envoyer à trois kilomètres en l'air. Horreur! et nous sommes là, calmes, insouciants, savourant avec délices le lacryma-christi!...

Et alors je calculais la force prodigieuse qui gît dans les gouffres volcaniques. Quoique la hauteur du Vésuve au-dessus de la mer soit essentiellement mobile, à cause des modifications que chaque éruption entraîne avec elle à la pointe du cône, soit en accumulant de nouvelles matières au-dessus des orifices d'émission, soit en engloutissant une portion du sommet, et que depuis 1778 jusqu'à nos jours les savants napolitains l'aient vu varier de 1189 mètres à 1204, on peut admettre que l'altitude du cratère est de 1200 mètres en nombre rond. Or vous savez, comme tout le monde, que s'il s'agissait de faire monter une colonne d'eau à 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer, il faudrait déployer une puissance égale à 120 atmosphères, la pression d'une atmosphère ne pouvant déterminer l'ascension d'une colonne liquide qu'à dix mètres environ. La lave atteint souvent dans le Vésuve le bord du cratère (j'en touche la preuve de la main); et, comme elle pèse à peu près deux fois et demie plus que l'eau sous le même volume, elle ne peut être soutenue à cette hauteur que par une force égale à 300 atmosphères. Il est impossible de se former une idée exacte de cette puissance; car nous n'avons dans l'industrie humaine aucune force qui approche, même de bien loin, de ces formidables leviers de la nature, puisque nos plus puissantes machines à vapeur ne dépassent jamais dix atmosphères de pression.

Jusque-là, absorbés par la grandeur et la nouveauté du spectacle qui se déployait à nos yeux, nous n'avions point songé à jeter nos regards plus loin que le cratère. Ce moment vint enfin, et un cri unanime d'admiration s'échappa de nos lèvres! Comment vous décrire ce magique horizon? Tout autour de nous, sous nos pieds en quelque sorte, un abîme affreux, hérissé de rochers noirâtres et de blocs calcinés, et tout sillonné de courants de lave: l'image la plus exacte de l'horreur et de la désolation. Aucune verdure n'égaye cette région de la mort; aucun oiseau n'y fait entendre ces chants joyeux; c'est le domaine incontesté du volcan, et personne n'est assez hardi

pour lui en disputer l'empire. Au nord se dresse en demi-cercle une haute colline, la Somma, débris du vaste cirque qui formait le cratère primitif, au temps de Strabon, avant la naissance du cône actuel du Vésuve. Ce cirque, brisé par la convulsion de l'année 79, s'est écroulé sur deux points : à l'est, vers Pompéi; à l'ouest, vers Herculanum et Naples. C'est là le côté terrible et grandiose du tableau, le *repoussoir* du paysage. Au delà de la montagne se déploie la nature la plus riche, la plus riante, la plus gracieuse qu'on puisse rêver. A l'occident, la ville de Naples s'étage en amphithéâtre sur ses collines, baignée dans les flots d'une lumière splendide, tout illuminée des rayons du soleil matinal. On en aperçoit très distinctement (car nous n'en sommes guère qu'à dix kilomètres en droite ligne) les monuments, les palais, les églises, et l'on comprend sans peine qu'à cette faible distance le Vésuve est pour elle une menace et un danger permanents. Devant nous, au midi, le golfe arrondit amoureusement ses contours, et caresse de ses eaux admirables les îles d'Ischia et de Capri. Au levant, c'est le promontoire de Sorrente avec ses montagnes; c'est Castellamare, paresseusement couchée au bord de la mer; c'est surtout Pompéi, dont on aperçoit, à huit kilomètres, la masse inerte et sombre. Nos yeux ne peuvent se détacher de ce point obscur, où pas un mouvement ne se trahit.

Mais il est temps de songer à descendre; car déjà le soleil, quoiqu'il soit à peine neuf heures du matin, nous dévore de ses rayons brûlants. Nous nous arrachons avec peine à cette horreur sublime; et, jetant un dernier regard sur le cratère, sur Naples, sur le golfe, sur le cadavre de Pompéi, nous prenons la route de l'ermitage. On ne descend point par où l'on a monté : la descente, sur ces blocs roulants, serait extrêmement périlleuse; mais au nord, en face de la Somma, une pente de cendres offre au touriste la voie la plus facile et la plus rapide; les pieds pénètrent sans effort dans cette couche pulvérulente; on glisse plutôt qu'on ne marche, et en sept à huit minutes on est au pied de ce même cône, pour l'escalade duquel il avait fallu près d'une heure. Nous arrivons ainsi, par une course folle et désordonnée, pleine de rires

joyeux et d'incidents comiques, dans l'Atrio del Cavallo, où nous retrouvons nos chevaux.

En faisant l'ascension du grand cône, nous avions pu croire, à son aspect extérieur, qu'il n'était qu'une masse de matériaux incohérents, un amas de débris entassés pêle-mêle. La structure en est beaucoup plus régulière qu'il ne semble au premier abord, et nous pûmes nous en convaincre en examinant une large fissure ouverte à la base du cône, du côté de la Somma, A en juger par ce point, on dirait que le cône entier se compose d'un certain nombre de couches concentriques de laves, de scories et de sables alternants. L'un de nos compagnons soutenait cette thèse, que chaque pluie de projectiles tombée de la partie supérieure a pris la forme de la surface extérieure de la colline, de sorte qu'une suite d'enveloppes coniques se sont superposées les unes aux autres, depuis la création du noyau primitif jusqu'à ce que l'agrégation de la montagne entière fût complète. J'avoue que je ne partage pas cette opinion, quoiqu'elle ait été soutenue avec talent par l'éminent géologue Lyell, et j'aime mieux croire avec de Buch que le noyau primitif du Vésuve a été formé par voie de soulèvement du sol, et non par l'accumulation des matériaux en forme de cône autour de la bouche centrale d'éruption.

Vous pensez bien qu'en revenant à l'ermitage le Vésuve fut l'unique objet de notre conversation. Pour la plupart, nous voyons dans les orifices volcaniques des évents, des soupapes de sûreté, destinés à donner issue aux matières embrasées et aux fluides élastiques produits par le feu central, et à prévenir ainsi la rupture et l'explosion de la frêle enveloppe de notre globe. A ce sujet, un de nos amis nous expliquait l'ingénieuse théorie de Cordier. Selon cet habile géologue, nous disait-il, il n'y a là qu'un résultat simple et naturel du refroidissement intérieur du globe. Ce refroidissement entraîne un double effet: d'une part, l'écorce solide se contracte de plus en plus par la diminution graduelle de la chaleur; et, de l'autre, le rayon terrestre se trouvant raccourci, l'enveloppe terrestre, par suite de l'accélération insensible du mouvement de rotation, perd chaque année de sa capacité intérieure. Il en résulte que la masse fluide interne est soumise à une pression croissante,

occasionnée par ces deux forces, dont la puissance est immense, quoique les effets en soient très peu sensibles en eux-mêmes. Cette pression fait jaillir les laves au dehors par les soupapes de sûreté, je veux dire par les bouches volcaniques. En prenant, disait Cordier, un kilomètre cube comme le produit maximum d'une éruption, et en supposant à l'écorce du globe une épaisseur moyenne de cent kilomètres, il suffirait d'une contraction capable de raccourcir le rayon moyen de la masse centrale de $\frac{1}{494}$ de millimètre pour produire la masse d'une éruption. En partant de ces données, et en supposant cinq éruptions considérables par an, le résultat raccourcira le rayon terrestre d'à peine UN millimètre par siècle! « Comme vous le voyez, concluait notre interlocuteur, il suffit d'une action infiniment petite, mais constante, pour produire des phénomènes gigantesques à nos yeux.

— Pour moi, disait un autre, je ne saurais admettre votre fausse hypothèse du feu central. En vain vous me citez l'accroissement de température à mesure qu'on pénètre dans les couches profondes du globe, la chaleur des eaux des puits artésiens, les sources thermales, etc.; je vous répondrai que ce sont là des phénomènes tout extérieurs, et qui ne peuvent rien faire préjuger de ce qui se passe plus bas! Quoi! vous êtes à peine descendus à un kilomètre, vous n'avez fait que gratter la surface, et vous avez la prétention de savoir ce qu'il y a au centre! Votre feu central n'est que la plus gratuite de toutes les hypothèses. Pour moi, je ne vois dans les volcans que des effets locaux, dus à des causes toutes locales. Vous connaissez sans doute la curieuse expérience faite par Lemery. Mêlez une grande quantité de limaille de fer avec une proportion encore plus grande de soufre, et avec assez d'eau pour amener le mélange à l'état de pâte ferme; puis enterrez votre préparation dans le sol, et pressez fortement. En peu d'heures le mélange s'échauffe et se gonfle au point de soulever le sol; des vapeurs sulfureuses, et même quelquefois des flammes, se font jour à travers les crevasses. Si le feu est actif, il y aura explosion; et si les substances qui composent le mélange incendiaire sont en quantités considérables, la chaleur et le feu se maintiendront pendant fort longtemps. N'est-ce pas là l'i-

mage en raccourci, mais parfaite, de ce que nous venons de voir là-haut? Augmentez les proportions jusqu'à la taille d'une montagne, et, au lieu d'avoir une expérience de laboratoire, vous aurez un véritable volcan.

— Votre idée n'est pas mauvaise, disait un troisième, et elle se rapproche beaucoup de la théorie émise par Davy. Selon le grand chimiste anglais, il y aurait à une médiocre profondeur, au-dessous de la croûte oxydée de notre planète, des amas énormes de ces métaux à l'état simple, potassium, sodium, calcium, dont on connaît la violente affinité pour l'oxygène. Faites arriver un courant d'eau sur ces métaux, et aussitôt l'eau sera décomposée avec violence. De cette décomposition chimique résultera une chaleur assez considérable pour fondre les roches environnantes, et la pression des fluides élastiques suffira pour élever les matières fondues jusque dans le cratère. Gay-Lussac, s'emparant à son tour de cette théorie chimique, attribua les éruptions et la production des gaz à l'action de l'eau sur les chlorures métalliques, et fit remarquer que presque tous les volcans sont à proximité de la mer, et que vraisemblablement la mer pénètre jusqu'au foyer par de larges fissures. Ce qui confirme cette dernière hypothèse, c'est que la vapeur et les gaz qui se dégagent des volcans, vapeurs aqueuses, gaz hydrogène sulfuré, sel marin, sel ammoniac, etc., sont tout à fait analogues à ceux qui résulteraient de la décomposition de l'eau salée. Vous m'objecterez peut-être que certains volcans sont fort éloignés de la mer. Cela est vrai, je le reconnais; mais je vous ferai remarquer que ces foyers d'éruption sont placés sur une longue pente annoncée par une chaîne de montagnes, qu'ils se lient à toute une série de bouches volcaniques alignées dans le même sens, et que rien ne répugne, vu le peu d'épaisseur relative de l'écorce terrestre, à admettre l'existence d'une longue fissure extérieure communiquant avec l'Océan. En voulez-vous une preuve palpable? Remarquez les efflorescences cristallines qui brillent à la surface de ce courant de lave. Eh bien, c'est du sel marin.

— Bravo! interrompit le loustic de la bande. Décidément le Vésuve est un parfait cuisinier. Il a fait cuire nos œufs, il fournit le sel. Messieurs, déjeunons. »

Cette saillie opportune interrompit une discussion qui menaçait de prendre un caractère volcanique. Nous arrivions à l'ermitage, et l'ermite, je veux dire le cabaretier, nous attendait avec l'impatience d'un cordon-bleu qui craint de manquer une sauce. Nous nous étendîmes sur le *plan* du Salvatore, à l'ombre des arbres, et là, en vue d'une incomparable nature, en vue de Naples et de son golfe, nous fîmes un excellent déjeuner avec des provisions apportées de la ville. Vous l'avouerai-je? ce lacryma-christi qui, sur le plateau du cratère, m'avait semblé si délicieux, me parut alors fade, doucereux, médiocre. C'était l'escalade laborieuse du cône qui lui avait donné toutes ses qualités. Pourtant, mon cher Georges, je vous en enverrai quelques bouteilles de choix. Adieu. (Juillet 1867.)

A M. l'abbé Quinçarlet, à Tours.

Mon cher ami,

Je viens de faire une seconde visite au Vésuve, dix ans après la première. Ne criez pas à l'imprudence. En 1867, j'avais pu agir en vrai touriste et exécuter à pied l'ascension complète de la montagne, depuis Resina jusqu'au sommet du cône, et revenir ensuite au point de départ; cette fois-ci (les ans en sont la cause) je me suis un peu dorloté. Une bonne voiture m'a conduit d'abord à l'ermitage, par une excellente route, à deux kilomètres du cône, et ensuite une chaise à quatre porteurs m'a doucement mené au sommet de la montagne et ramené en bas, sans fatigue et sans effort de ma part.

Le Vésuve a bien changé d'aspect par suite de l'éruption qui a marqué la fin de l'année 1867 et les premiers mois de 1868. Les convulsions de la montagne ont secoué le manteau de blocs arrondis qui rendaient autrefois l'escalade si difficile et si pénible, et aujourd'hui on monte par un sentier de rochers et de cendres durcies, beaucoup plus praticable. Le vaste dôme de lave figée qui occupait autrefois une partie du sommet a disparu complètement, et maintenant il n'y a plus qu'un

abîme béant. En outre, le volcan est en activité continue, mais une activité qui n'est qu'un spectacle sans menace et sans péril. Du sommet du cône, on plongeait le regard dans le cratère encombré de vapeurs, et l'on distinguait de moment en moment de longues flammes qui déchiraient ce rideau avec des détonations sourdes. Désireux de mieux voir, nous sommes descendus dans le cratère même, de rocher en rocher, à une profondeur d'environ quarante mètres, jusqu'à une petite esplanade que l'honnête volcan semble avoir ménagée tout exprès pour la plus grande commodité des curieux. En effet, au sommet du cône, les vapeurs se condensent en pénétrant dans un air plus froid et forment un épais nuage qui intercepte la vue. Mais plus bas, comme elles sont encore brûlantes, elles demeurent transparentes.

Là nous avons eu un magnifique et horrible spectacle. A vingt mètres de nous, au fond du gouffre, une large bouche était ouverte, vomissant avec bruit de longues flammes et d'immenses jets de vapeurs embrasées. Un mouvement singulier s'opérait dans cette fournaise, où la lave bouillonnait avec des bruits sourds que percevait notre oreille. Lorsque cette lave, en s'accumulant sous l'effort qui la poussait en dehors, venait à fermer l'orifice, un léger calme d'un moment se faisait; puis les gaz emprisonnés, brisant violemment la frêle enveloppe qui les contenait, s'échappaient avec le tonnerre d'un coup de canon et projetaient en gerbe, à quarante ou cinquante mètres en l'air, une pluie de débris de lave incandescente. Ces débris, lancés verticalement, ne s'écartaient guère de cette ligne, et retombaient en traits de feu sur les bords du petit cône de la bouche ignivome; ils tombaient avec une molle lenteur, comme des papiers enflammés (à cause de leur légèreté et de leur porosité), et nous donnaient ainsi le magnifique spectacle d'un feu d'artifice infernal. Parfois la détonation était plus forte, et les blocs, chassés plus irrégulièrement, venaient pleuvoir jusque dans nos rangs, où, le premier moment de panique passé, nous nous empressions de les recueillir et d'y encastrer quelque pièce de monnaie pendant qu'ils étaient encore pâteux. C'est un trophée qu'on aime à emporter du Vésuve.

Par une chance heureuse, nous avons vu une nouvelle bouche s'ouvrir, avec une explosion formidable, à la base du petit cône dont je viens de parler, et nous saluer de son artillerie inoffensive. Je dois ajouter cependant que ce phénomène nous effraya un peu, parce qu'il nous surprit par son éclat et sa soudaineté, et qu'il nous envoya beaucoup de projectiles brûlants sur lesquels nous ne comptions point. Alors le spectacle devint double, les deux bouches semblant se répondre et alterner dans leur jeu.

Une troisième bouche s'ouvrit un peu plus tard au pied de la paroi que nous occupions; mais comme il était imprudent de se pencher sur ces bords escarpés et peut-être minés, et d'ailleurs ébranlés à tout instant par les détonations, nous ne pûmes pas la voir de nos yeux. Ajoutez à cela, mon cher ami, qu'autour de nous, sous nos pieds, mille fissures laissaient échapper en sifflant de chaudes vapeurs d'acide sulfureux et d'acide carbonique, et vous aurez une idée de la grandeur imposante du spectacle auquel il nous était donné d'assister de si près. Nous restâmes là une heure entière, muets d'admiration en face de cette pyrotechnie infernale, et c'est avec peine que nous nous décidâmes à quitter ce gouffre effroyable et sublime à la fois. Voilà ce qui s'appelle faire visite à un volcan, chez lui, parlant à sa personne.

A notre retour, nous apprîmes des Napolitains que cette descente dans le cratère se faisait très rarement et seulement par des audacieux, et l'on admirait beaucoup les trois ou quatre dames qui s'étaient aventurées avec nous dans l'abîme brûlant. Mon guide m'assura qu'il n'était pas près de recommencer, même pour mille francs. Je crois, en effet, que, pour tenter cette excursion, il faut réunir tout un ensemble de circonstances favorables. Si le vent, au lieu de chasser au dehors les vapeurs suffocantes de la fournaise, les eût poussées vers nous, sur cette esplanade où nous nous croyions en sûreté, nous aurions pu être asphyxiés en quelques instants. Il est donc nécessaire d'étudier toutes les circonstances du phénomène avant de se lancer dans un gouffre où l'on peut rencontrer des émanations mortelles.

J'ai fait aussi la course de Pouzzoles. Mais, hélas! j'ai

trouvé la solfatare presque muette et réduite au quart de son volume de 1867. Ce n'est, à vrai dire, qu'une soupape du Vésuve, et quand le Vésuve marche la soupape se tait. Il en est de même de la grotte du Chien, où les exhalaisons d'acide carbonique sont beaucoup moins abondantes qu'autrefois. Ce n'est là qu'un accident passager, et, si les bouches du volcan se referment, tous ces phénomènes secondaires reprendront sans aucun doute une activité nouvelle.

Que n'êtes-vous ici avec ceux de nos amis qui, comme vous, savent si bien se passionner pour la nature et pour les arts ! Au milieu de tant de sublimités, vous me manquez. Adieu. (Octobre 1877.)

IV

CATASTROPHE ET RÉSURRECTION DE POMPÉI

Histoire de Pompéi. — Querelles des Pompéiens et des Nucériens. — Tremblement de terre de l'an 63. — Éruption de l'an 79. — Ruine de Pompéi. — Incidents de la catastrophe. — Fouilles antiques de Pompéi. — Dégagement d'acide carbonique. — Résurrection de Pompéi. — Maison de Julia Felix. — État actuel des fouilles. — Murailles antiques. — Population de la ville. — Rues de Pompéi. — Aspect saisissant des ruines.

Pompéi était une des villes les plus anciennes de la Campanie. D'après les écrivains de l'antiquité, elle fut fondée vers l'an 1250 avant notre ère, soit par les Osques, soit par les Ausoniens. Plus tard les Étrusques, qui occupaient la partie de l'Italie située entre le Tibre et les Alpes, subjuguèrent les Osques et s'emparèrent des champs Phlégréens aux environs de Cumes et de Nola. Dans ces temps reculés, les villes de la Campanie, parmi lesquelles on distingue Nola, Acerra, Naples, Herculanum et Pompéi, étaient liées par une confédération dont Capoue était le centre, et se gouvernaient comme autant de républiques. En étudiant les ruines de ces antiques cités, leurs murs, leurs amphithéâtres, leurs temples, on y reconnaît, mieux que par les rares passages des écrivains latins, la grandeur et la prospérité de ces petits gouvernements; on y retrouve les œuvres d'une première civilisation dont ces peuples déchurent peu à peu, à mesure qu'ils se laissèrent

énerver par le luxe et par les plaisirs. Aussi les Samnites, montagnards intrépides que tentaient ces riches contrées, n'eurent-ils pas de peine à les soumettre, et ils les gardèrent pendant cinq siècles. Leur domination devint si lourde, que les vaincus appelèrent les Romains à leur secours, moins comme des alliés que comme de nouveaux maîtres. Les Romains, tout aussi avides que les Samnites, accoururent avec empressement et s'emparèrent de la Campanie. Pompéi fut soumise l'an 441 de la fondation de Rome.

Cependant le joug des libérateurs n'était pas moins dur que celui des premiers conquérants. Un moment la Campanie espéra se racheter en embrassant le parti d'Annibal, mais pour retomber bientôt sous une domination plus étroite et plus rigoureuse qu'auparavant. Isolées les unes des autres, ne pouvant contracter d'alliance entre elles, épuisées d'hommes et d'argent par leurs maîtres, les cités de l'Italie méridionale se virent bientôt enlever des portions importantes de leur territoire, où les Romains établissaient çà et là des colonies, véritables places fortifiées avec des armées permanentes et des camps d'observation. N'espérant plus sortir de leurs fers par la révolte, les peuplades italiques se bornèrent à demander le droit de cité. Le refus du sénat entraîna la guerre sociale, guerre terrible, où la république romaine ne fut sauvée que par le génie de ses meilleurs capitaines. Pompéi, quoique témoin du triste sort des villes voisines, résolut cependant de se défendre jusqu'au bout. Cluvius, général plein de courage, arrêta deux fois les efforts de Sylla; mais il succomba dans une troisième rencontre et fut tué près de Nola. Avec lui tomba la liberté de sa ville natale.

Néanmoins, quand la lutte fut terminée, le sénat comprit que, dans l'intérêt même de la paix et de la grandeur future de la république, il devait accorder le droit de cité aux peuples d'Italie, ce qu'il fit, à l'exception des Samnites. Le dictateur Sylla ordonna que Pompéi fût gouvernée comme une colonie militaire, et il en confia l'administration à son neveu Publius Sylla. La ville prit le nom de *Colonia Veneria Cornelia Physica,* du nom de sa principale divinité, *Venus Physica*, et de celui de la famille de son patron. Ce ne fut que sous le règne

d'Auguste que Pompéi et Herculanum devinrent des municipes fonciers (*municipia fundana*), où la propriété du sol conférait les droits municipaux, par opposition aux municipes-colonies, où ces droits étaient tout personnels. L'empereur y expédia une colonie de vétérans, et y fonda un bourg sous le nom de *Pagus Augustus Felix Suburbanus,* dont Marcus Arius Diomède fut élu plus tard le patron.

Auguste vint à Pompéi pour attirer Cicéron à son parti contre Antoine. Cicéron y avait une maison. Quand ses amis essayaient de le consoler de la mort de sa fille Tullia par la pensée des vicissitudes humaines, et lui rappelaient les ruines des cités qu'il avait vues à son retour d'Asie, le grand orateur romain ne pensait pas qu'une désolation plus grande encore devait bientôt anéantir la ville et la maison qui faisaient ses délices : *Tusculum et Pompeianum valde me delectant.*

Sous le règne de Néron, Pompéi fut élevée à la dignité de colonie romaine, et alors elle eut des patrons, des custodes et des défenseurs, comme nous le lisons dans plusieurs inscriptions. C'est à cette époque qu'eut lieu la querelle sanglante des Pompéiens et des Nucériens, à l'occasion du droit qu'avaient ces derniers d'assister aux spectacles et aux combats de gladiateurs dans l'amphithéâtre de Pompéi, aux frais de Livineius Regulus. Des injures on en vint aux pierres, et enfin aux armes. Les Pompéiens eurent le dessus; beaucoup de Nucériens furent blessés ou tués. Le sénat évoqua l'affaire, suspendit pour dix ans tous spectacles à Pompéi, prononça la dissolution des collèges de gladiateurs, et exila Livineius, promoteur des désordres. Nous connaissons ce fait par Tacite. Chose curieuse! on en trouve la confirmation à Pompéi même dans un dessein grotesque, grossièrement exécuté à la pointe sur un des murs extérieurs de la rue de Mercure; un soldat armé tient une palme dans sa main droite, pendant qu'un orateur plaide devant un tribunal, sur lequel se lève un personnage vêtu de la toge pour prononcer la sentence; sous le soldat on lit ces deux lignes ironiques : *Campani, victoria una cum Nucerinis periistis :* « Campaniens (c'est-à-dire Pompéiens), malgré votre victoire vous avez succombé avec les Nucériens. » N'est-ce pas là une singulière rencontre?

A l'époque de sa catastrophe, Pompéi était une des villes les plus populeuses et les plus florissantes de la Campanie. Elle était assise dans une situation délicieuse, au milieu d'un territoire fertile, sur une petite colline formée par les éruptions du Vésuve, preuve évidente que le volcan a été en activité dès les temps les plus reculés. Tout près de là, le Sarno, alors navigable, se jetait dans le golfe et transportait les riches produits des villes voisines; aujourd'hui le fleuve a été rejeté à huit cents mètres des anciennes murailles par l'accumulation des déjections volcaniques. Pompéi était sur la mer, dont elle est maintenant éloignée de deux kilomètres, et elle avait un port vaste et commode, capable, selon Tite-Live et Florus,



Caricature.

de recevoir une flotte entière; la mer s'est retirée, non par le soulèvement du rivage, car il paraît que les degrés inférieurs de l'échelle du port sont encore exactement de niveau avec la mer, comme en l'an 79, mais par l'invasion des pierres et des sables volcaniques sur les eaux.

Pompéi jouissait en paix de sa prospérité, quand un premier avertissement de sa future destinée lui fut donné l'an 63. Un affreux tremblement de terre ravagea la plupart des villes de la Campanie et se fit sentir jusqu'à Naples. A ce moment même Néron était sur le théâtre de Naples, et, en virtuose intrépide qu'il était, il se garda bien de se déranger pour si peu et continua de chanter son grand air; on ne put l'arracher de la scène qu'en l'avertissant du péril qu'il courait. A Herculanum, les murs, les portes et le temple de Cybèle souffrirent de graves dégradations. A Pompéi, le temple d'Isis et plusieurs édifices publics, comme la basilique et le Forum, furent renversés. Les habitants, épouvantés, quittèrent leurs maisons et leurs cités ruinées. Le désastre fut si grand, que le sénat

de Rome mit en délibération s'il fallait abandonner Herculanum et Pompéi, ou bien encourager la restauration de ces villes croulantes.

Cependant les habitants, revenant à leurs demeures, se mirent avec ardeur à relever leurs ruines et à rétablir leurs édifices privés et publics. Ils étaient bien loin de soupçonner que le tremblement de terre était le prélude de la catastrophe la plus horrible et la plus mémorable qui devait les faire disparaître en quelques heures de la surface de la terre. Les travaux de restauration n'étaient point encore terminés en l'an 79 : on a trouvé en plusieurs points, notamment près de l'amphithéâtre et dans la rue des Tombeaux, des matériaux de différentes natures, pierres, marbres, pouzzolane, chaux, tuiles, amassés avec l'intention évidente de faire des réparations. Un grand nsmbre de maisons présentent aussi des lézardes, témoignage manifeste du tremblement de terre.

L'incendie, comme disent les Napolitains, arriva subitement le 23 du mois de novembre de l'an 79, à la dix-septième heure du jour, c'est-à-dire vers onze heures du matin. Aucun signe précurseur, à ce qu'il paraît, m'avait annoncé que le volcan, depuis si longtemps assoupi, allait éclater avec une violence inouïe. Plein de sécurité, le peuple était au théâtre, tout entier aux combats de gladiateurs. Il se passionnait sans doute pour les *rouges* ou pour les *verts*, quand tout à coup une explosion formidable imposa silence aux clameurs de la multitude. Au milieu de la terreur générale, tous les yeux se portèrent vers le Vésuve, dont le sommet, éloigné de six milles et demi, était le siège de phénomènes extraordinaires. Une épaisse colonne de fumée, s'épanouissant en forme de pin, sortait du gouffre, traversé par d'immenses jets de flammes. Bientôt les vapeurs, s'étendant autour de la montagne, interceptèrent la lumière du jour et amenèrent une nuit noire et horrible, illuminée de temps à autre par les lueurs blafardes du volcan. En même temps il tomba une pluie de cendres brûlantes, accompagnée de pierres incandescentes qui traçaient un sillon de feu dans les ténèbres.

Devant ce péril étrange, inconnu, qui semblait annoncer la dissolution et l'embrasement de tout l'univers, le peuple se



Le Vésuve, vu de Pompéi.

mit à fuir de toutes parts. Mais de quel côté chercher le salut? Dans ces ténèbres affreuses, où porter ses pas? Les uns couraient vers le rivage et gagnaient le port; mais dans cette convulsion de la nature la mer elle-même semblait agitée d'un courroux terrible, et se déchaînait avec violence contre le nouveau rivage qui envahissait son empire. Les autres, dans leur épouvante, abandonnaient femmes, enfants, trésors, se jetaient dans la campagne ou erraient dans les rues sans pouvoir trouver une issue. D'autres, voulant sauver leur famille ou peut-être leur fortune, revenaient à leur maison, mais sans pouvoir la trouver au milieu de ces ténèbres horribles. On entendait dans la nuit des voix qui appelaient, des cris de terreur, des invocations aux dieux, des blasphèmes, des imprécations. Dans tous les sens la foule courait, se heurtait, revenait sur ses pas. Au milieu de ce désordre général, les cendres brûlantes ne cessaient de tomber, couvrant d'une couche épaisse le pavé des rues et les toits des maisons; elles pénétraient dans les habits et causaient de cuisantes douleurs aux infortunées victimes du volcan; elles entraient dans la bouche avec la respiration et suffoquaient les malheureux Pompéiens. Enfin presque tous purent gagner la campagne et aller au loin chercher un refuge contre ce supplice nouveau. Les lueurs sinistres du cratère leur montrèrent leur misérable ville ensevelie sous un épais linceul. La catastrophe avait duré trois jours.

On s'explique ainsi comment, dans les fouilles de Pompéi, on a trouvé un si petit nombre de cadavres, cent cinquante tout au plus. L'éruption ayant eu lieu au milieu de la journée, pendant que le peuple était au théâtre, la plupart s'enfuirent et échappèrent au désastre. Il n'y eut que ceux qui furent surpris à la maison ou qui s'obstinèrent à y retourner pour chercher leurs trésors, qui succombèrent au milieu des cendres et y trouvèrent leur tombeau.

Quelques-uns de ces faits méritent d'être signalés ici; car ils jettent une certaine lumière sur les circonstauces de cet événement à jamais lamentable, dont les péripéties nous sont ainsi révélées. On trouva dans l'école des gladiateurs plusieurs squelettes dont les pieds étaient retenus dans des ceps : les

malheureux prisonniers, qui sans doute avaient été oubliés au milieu du désordre général, furent suffoqués sans pouvoir faire un seul mouvement pour échapper à un danger auquel ils ne durent rien comprendre. Dans une des chambres attenantes au temple d'Isis, un prêtre avait été enfermé par la pluie des ponces et des lapilli qui obstruaient la porte; il avait saisi une hache pour rompre la muraille, sans se douter que par l'ouverture qu'il pratiquait, ce n'était pas le salut, c'était la mort qui allait lui arriver. Quand on déterra son cadavre, sa main était encore armée de la hache, et près de lui on trouva les restes de son repas interrompu, des coquilles d'œufs et des os de poulet. Les souterrains de la maison de Diomède ont aussi offert une vingtaine de squelettes. C'étaient sans aucun doute les habitants de cette opulente demeure, et il y avait des femmes, une jeune fille, des esclaves. Chassés des étages supérieurs par la pluie de cendres, ils étaient tous descendus dans les caves, confiants dans la solidité de la voûte et des portes. Vain espoir! une fine poussière s'insinue par les moindres fissures, épaissit l'atmosphère et la rend irrespirable. En vain les infortunés s'enveloppent la tête de leurs vêtements : la cendre pénètre à travers les plis les plus épais et les étoffes. Un de ces squelettes avait les mains pleines de monnaies d'or et d'argent qu'il voulait emporter dans sa fuite. La pluie qui survint au milieu de l'éruption ayant donné une certaine consistance aux cendres, les corps furent moulés comme dans une pâte : on en détacha un morceau où l'on aperçoit l'impression de la gorge, des épaules et des bras d'une jeune fille vêtue d'une étoffe de la plus grande finesse, et la tête d'une autre femme, avec des cheveux encore adhérents. La guérite placée près de la porte d'Herculanum, à l'entrée de la rue des Tombeaux, présenta un spectacle non moins émouvant. Le soldat qui était de garde ne voulut pas abandonner le poste qu'on lui avait confié : esclave de la discipline jusqu'au bout, il vit la cendre monter peu à peu, et il assista ainsi à son propre ensevelissement, attendant, en vrai Romain, qu'on vînt le relever de sa faction. Ce fut la mort qui s'en chargea. On conserve au musée de Naples le casque avec le crâne de cet intrépide soldat.

Les empreintes de corps ne sont pas rares à Pompéi, tous les cadavres ayant été enveloppés dans une sorte de boue qui en a modelé exactement les contours. Mais il n'est pas facile de retrouver ces empreintes intactes; car la pioche travaille nécessairement au hasard. Depuis quelques années, cependant, on surveille les moindres indices, et quand on peut



Corps humains moulés.

soupçonner la présence d'un corps, on marche avec la plus grande précaution. On est ainsi parvenu à obtenir quatre moulages singulièrement intéressants. Une petite cavité s'étant présentée devant la pioche et quelques ossements humains y ayant été reconnus, le directeur des fouilles, M. Fiorelli, fit injecter du plâtre liquide dans cette cavité pour en avoir le moulage, persuadé que c'était l'empreinte d'un cadavre. Il ne s'était pas trompé : le plâtre reproduisit exactement la figure de deux femmes, la mère et la fille sans doute, qui, par le jeu de leur physionomie, la contraction des membres et la posture du corps, révélaient la plus affreuse agonie. Deux autres empreintes furent relevées dans le voisinage : l'une appartenait vraisemblablement à une femme de naissance distin-

guée, si l'on en juge par la délicatesse de ses membres ; l'autre, à un homme d'une condition inférieure. Ces quatre statues, prises sur nature, racontent éloquemment le plus douloureux des drames, et il est impossible de les voir sans être saisi d'une pitié profonde : il semble qu'on assiste à leur agonie et qu'on recueille leur dernier soupir.

La destruction de Pompéi et d'Herculanum excita une vive



Corps humains moulés.

émotion dans le monde romain. L'empereur Titus, en apprenant les effroyables désastres de ces florissantes contrées, vint lui-même en Campanie secourir ces malheureuses villes, et s'occupa du sort des citoyens avec une généreuse et paternelle sollicitude. Il députa deux hommes consulaires, sous le titre de *correcteurs,* pour prendre soin des infortunés Campaniens; il assigna les biens des familles éteintes pour la restauration des édifices, suspendit le payement des impôts et prodigua tous les soulagements qu'exigeait une si terrible calamité. En même temps il invita les habitants d'Herculanum et de Pompéi qui avaient pu échapper à s'établir à Naples. Beaucoup d'entre eux néanmoins, invinciblement attirés par le sol natal, retournèrent sur les ruines bâtir de nouvelles maisons près de leurs

anciennes demeures : tant l'amour de la patrie est puissant sur le cœur de l'homme!

On pense bien que la ville ensevelie ne fut pas complètement abandonnée, et que les survivants cherchèrent à retrouver dans les cendres les objets précieux qu'ils avaient laissés. Des fouilles furent donc entreprises dès l'origine, et c'est ainsi qu'on s'explique la disparition d'un certain nombre de statues, de leurs piédestaux et de leurs niches, l'enlèvement de colonnes de marbre ou de meubles rares, la fracture de plusieurs coffres-forts, etc. On a retrouvé les puits par lesquels ces fouilles avaient été entreprises, et les ouvertures qu'il avait fallu pratiquer dans les murs pour passer d'un appartement à un autre. Ces travaux sont dirigés avec tant de précision et avec une connaissance si évidente des lieux, qu'on ne peut les attribuer qu'aux anciens propriétaires. On a même rencontré le squelette de plusieurs individus qui avaient péri dans ces excavations en recherchant leurs trésors.

Quel obstacle a pu arrêter les chercheurs et empêcher, dès les temps anciens, le déblayement de la cité, où l'on était sûr de trouver tant de richesses? On n'en saurait douter, c'est à l'acide carbonique qu'est due la conservation presque parfaite de la plus grande curiosité de l'Italie. En remuant les lapilli et les ponces qui forment la base de la couche volcanique, les premiers fouilleurs déterminèrent des émanations de ce gaz irrespirable, et ils y succombèrent. Il ne faudrait pas s'étonner de ce fait, quelque étonnant qu'il paraisse au premier abord. Les volcans, en effet, même quand ils semblent complètement éteints, conservent encore un reste d'activité qui se manifeste par un dégagement plus ou moins abondant d'acide carbonique, et laissent échapper ce gaz par les fissures du sol. Les déjections volcaniques retiennent aussi, emprisonnées et condensées dans les cellules innombrables des ponces, des lapilli et des laves, des masses considérables du même gaz. En Auvergne, par exemple, quoique les volcans de cette région soient éteints au moins depuis la période historique, il suffit de remuer les tas de lapilli qui se trouvent en abondance aux environs de Clermont, pour déterminer des dégagements prodigieux de ce gaz. On en a eu un exemple bien remarquable

lorsqu'on a rouvert les mines de plomb argentifère de Pontgibaud, déjà exploitées par les Romains, et peut-être abandonnées par eux à cause de ces émanations mortelles : l'ingénieur eut souvent à lutter contre des éructations d'acide carbonique qui se produisaient parfois avec une abondance extraordinaire et une puissance explosive. Il en a été de même à Pompéi dans plusieurs excavations modernes : lorsqu'on fouilla, par exemple, les caves de la maison de Diomède, les travaux furent souvent interrompus par le dégagement de la *mofette* (air irrespirable). Si les ouvriers n'avaient pas pris la précaution de sortir du souterrain, ils eussent sans doute été asphyxiés par l'acide carbonique, comme l'ont été leurs devanciers du premier siècle.

Ce fait, presque contemporain, nous explique pourquoi les premières fouilles furent abandonnées par les survivants de Pompéi, la mofette étant alors beaucoup plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les malheureux habitants virent dans ces prodiges un nouveau signe de la colère des dieux, et, abandonnant sans retour des ruines qui semblaient vouées à une irrémédiable destruction, ils allèrent chercher assez loin de ces lieux maudits une patrie plus fortunée. Hélas! le village qu'ils fondèrent fut poursuivi lui-même par la colère divine, et moins de quatre siècles après, l'an 472 de notre ère, il subit exactement le même sort que Pompéi, et fut à son tour victime des fureurs du volcan.

Le nom même de Pompéi disparut pendant tout le moyen âge, et ce n'est guère qu'à la Renaissance que le souvenir de la catastrophe de l'an 79 fut réveillé par les érudits. Sannazar prétend que de son temps, c'est-à-dire vers l'an 1500, on voyait distinctement les tours, les maisons et les théâtres presque entiers de Pompéi. Il y a sans doute un peu d'exagération dans ces paroles ; mais il ne répugne pas de croire qu'on pouvait alors apercevoir le sommet des tours et de quelques édifices publics. La ville, en effet, sous son linceul de cendres, forme une masse tellement arrêtée, tellement détachée du paysage environnant et si singulière dans sa forme, qu'il est étonnant qu'on n'ait pas songé plus tôt à la fouiller. Mais au xve siècle on était persuadé que la destruction de Pompéi

avait été un châtiment du Ciel, pour punir les désordres abominables du paganisme, châtiment comparable à celui de Sodome et de Gomorrhe, et l'on eût regardé comme une impiété d'arracher de son tombeau une cité maudite.

Il faut bénir ce préjugé; car c'est lui qui a sauvé Pompéi d'une seconde ruine, non moins terrible que la première, et a laissé ensevelis sous les cendres et les matières volcaniques les trésors de la civilisation antique pour les rendre de nos jours seulement à une autre civilisation capable de les comprendre. C'est à ce préjugé que nous devons la conservation d'une multitude incroyable d'œuvres artistiques, la plupart d'une rare beauté. Grâce à lui, nous avons été initiés au secret de la vie domestique des Romains, et nous avons enfin compris les passages les plus obscurs des écrivains classiques relatifs à la vie publique des anciens et à l'architecture de leurs édifices.

Les premières fouilles de Pompéi furent faites accidentellement à la fin du XVIe siècle. Vers l'année 1592, comme il fallait construire un aqueduc pour porter les eaux du Sarno à Torre dell' Annunziata, l'architecte Domenico Fontana fit pratiquer des fossés qui laissèrent plusieurs monuments à découvert. Ces indices, malgré leur importance, furent négligés et oubliés pendant un siècle et demi. Les fouilles d'Herculanum avaient été commencées dès l'année 1711 à Resina, et les trouvailles, toutes remarquables qu'elles étaient, n'avaient point rappelé l'attention publique sur sa sœur d'infortune. Ce n'est qu'en 1748 que des paysans, creusant par aventure des fossés dans une vigne, mirent au jour quelques objets antiques et une inscription qui faisait mention de Pompéi. Les ruines ainsi découvertes n'étaient rien moins que l'amphithéâtre.

A cette révélation, le roi Charles III n'hésita plus; il fit l'acquisition de tout le terrain qui couvrait la ville, dont l'enceinte était nettement déterminée, et ordonna de poursuivre régulièrement les fouilles. Les travaux marchèrent mollement, quoique aucun obstacle ne vînt du sol lui-même, entièrement occupé par des vignes et des champs, sans aucune maison; mais les fonds alloués pour les excavations étaient insuffisants, et l'on n'employait que huit personnes, savoir : un

maître maçon, un mineur, deux ouvriers et quatre enfants. Sur d'autres points les recherches étaient poussées avec beaucoup plus de vigueur; car on occupait à Herculanum cinquante-trois personnes, y compris les galériens, et dix-neuf à Stabia.

On marchait ainsi lentement, sans faire de découvertes bien importantes, lorsqu'en 1755 on mit au jour l'opulente maison de Julia Felix, aujourd'hui recouverte. Elle dut son nom à une inscription marquée au pinceau sur le mur d'un édifice contigu, près de l'amphithéâtre, et qui fut aussi enterré de nouveau après avoir été fouillé. Cette inscription, qu'on peut voir au musée de Naples, et qui est une des plus singulières de la collection épigraphique, nous donne une haute idée de l'opulence incroyable de certains citoyens de Pompéi, et de l'importance prodigieuse du commerce de cette antique cité. Elle est trop curieuse pour ne pas trouver sa place ici :

IN. PRAEDIIS. IVLIAE. SP. F. FELICIS. LOCANTVR
BALNEVM. VENERIUM. ET. NONGENTVM
TABERNAE. PERGVLAE [1]
CENACVLA. EX. IDIBVS. AVG. PRIMIS
IN. IDVS. AVG. SEXTAS. ANNOS. CONTINVOS
QVINQVE
S. Q. D. L. E. N. C.

c'est-à-dire : *A louer, dans les domaines de Julia Felix, fille de Spurius, du premier au six des ides d'août, un bain, un salon et neuf cents boutiques, échoppes et appartements, pour cinq années consécutives.* L'affiche se termine par la formule ordinaire, usitée pour toutes les locations : S. Q. D. L. E. N. C. Ces signes ont beaucoup divisé les savants quant à leur interprétation. Quelques-uns ont voulu y voir une réserve expresse en faveur des mœurs; mais cette leçon n'est plus admise aujourd'hui, et on trouve dans ces sept lettres les initiales

[1] Les *tabernæ* étaient les boutiques proprement dites; *pergulæ*, les loges ou étaux où les marchands exposaient leurs denrées; et *cenacula*, les chambres au premier étage pour servir d'habitation.

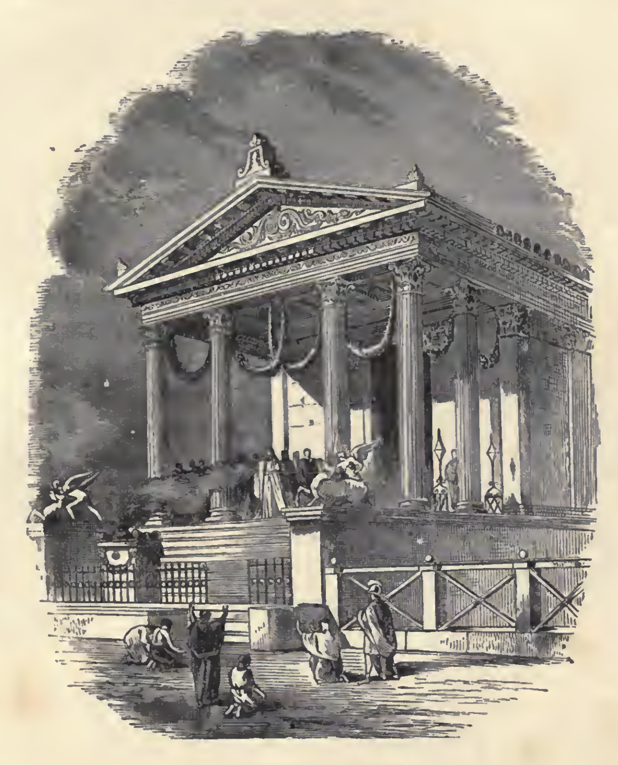
des sept mots : SI QVINQVENNIVM DECVRRERIT LOCATIO ERIT NVDO CONSENSV. *Après le terme de cinq ans la location continuera par simple consentement.* C'est la forme de bail par tacite reconduction. Tel est du moins l'interprétation proposée par M. Fiorelli.

La maison de Julia Felix fut la première qu'on découvrit entièrement. Sa forme était carrée, et le vestibule avait un bel ordre de pilastres revêtus de stuc semblable à du marbre, avec des chapiteaux de l'ordre corinthien. Des figures grotesques[1] en décoraient l'entrée, où l'on voyait dans des niches latérales des statues de marbre et de terre cuite. Les chambres qui s'ouvraient au fond du vestibule avaient été affectées à l'usage de bains chauds et froids. Elles étaient à côté d'un laraire, petit temple domestique dédié à Isis, comme l'indiquent les images peintes de cette déesse, d'Anubis, d'Osiris et d'Harpocrate qu'on en a retirées. Au milieu de cet oratoire on trouva le fameux trépied de bronze soutenu par trois faunes, qu'on voit maintenant au musée de Naples. C'est un travail dont on admirerait mieux l'étonnante perfection s'il n'était pas d'une obscénité révoltante. Une table de marbre blanc présentait, entre autres amulettes, un Harpocrate avec un croissant d'argent; une boucle d'or, d'où pendait un fil d'or qui soutenait une petite lame du même métal, fermée par une autre petite agrafe; une statuette en bronze, avec l'index sur la bouche, d'un travail exquis; et enfin beaucoup d'autres statuettes votives d'argile et d'ivoire.

Cette belle maison est aujourd'hui recouverte de terre et de débris. Dans les premiers temps on n'avait pas l'idée de rendre Pompéi à la lumière; et, quand on avait déblayé une maison pour en extraire les marbres, les peintures, les statues, les meubles et tous les objets de quelque valeur, on se hâtait de la recouvrir avec les déblais des édifices voisins. Cette méthode déplorable fut promptement abandonnée, et l'on comprit bientôt qu'il fallait restituer au grand jour toute la ville an-

[1] Ce nom de grotesque fut appliqué pour la première fois aux fresques déterrées par Raphael dans les *grottes* ou corridors souterrains des thermes de Titus à Rome.

tique, en y laissant tous les objets dont la disparition ou la détérioration n'étaient pas à craindre. N'était-ce pas le seul moyen de conserver à cette inappréciable relique sa physionomie saisissante, son caractère unique? Il faut, autant que possible, que Pompéi devienne son propre musée. Ce système



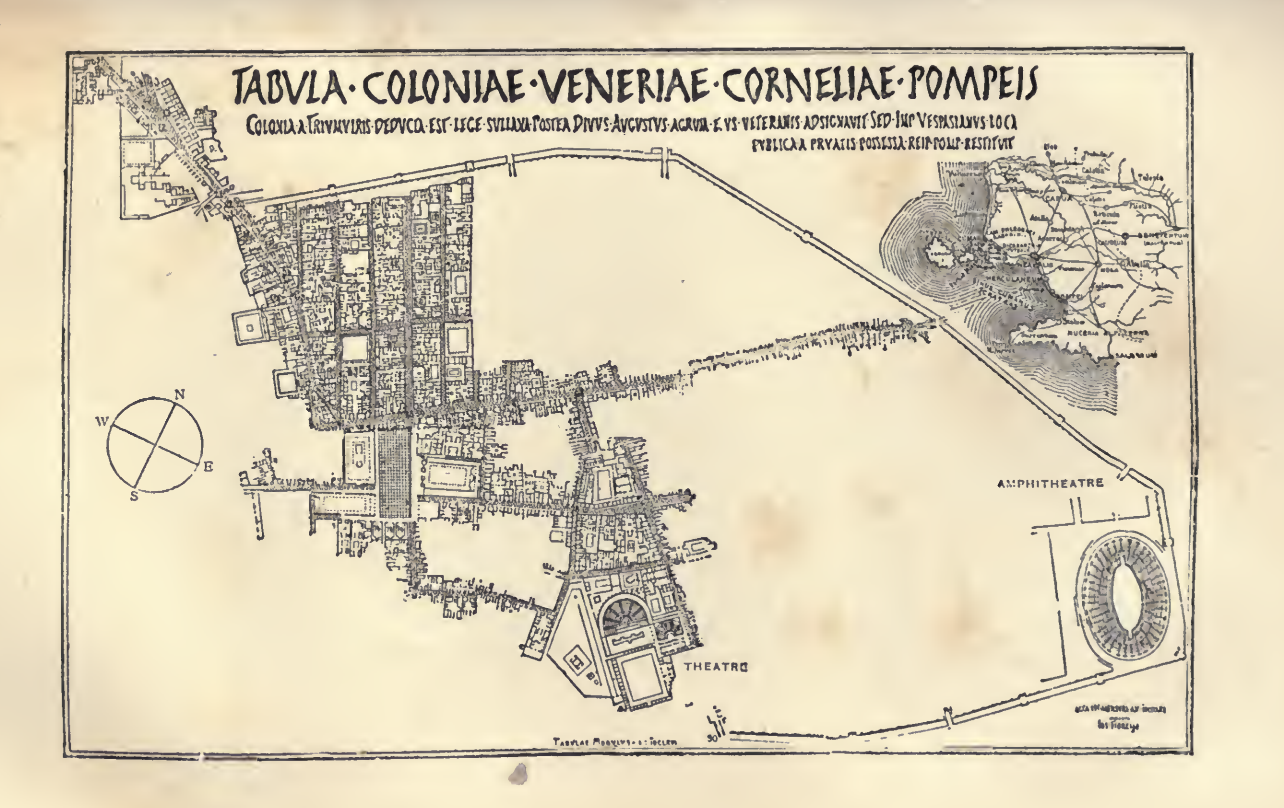
Temple de la Fortune.

est appliqué aujourd'hui avec beaucoup de sagacité sous la direction de M. Fiorelli. Les fouilles sont conduites d'une manière méthodique, et tous les déblais, après avoir été minutieusement examinés, triés, et même passés au crible, sont portés à la mer par un petit chemin de fer de service; les édifices trop ébranlés par le poids des terres sont consolidés sans perdre leur cachet particulier; quelques maisons ont été entièrement restaurées pour recevoir les débris qui ne pouvaient

demeurer en place; enfin rien n'est négligé pour faire revivre Pompéi, et le présenter à la curiosité des savants tel qu'il était au milieu du premier siècle de notre ère.

La découverte de la maison de Julia Felix et des choses précieuses qui y étaient enfermées, en excitant l'enthousiasme universel, communiqua un vif essor aux travaux. De 1763 à 1796, on déterra successivement l'amphithéâtre, la porte dite d'Herculanum et toutes les habitations de la rue qui y aboutit, jusqu'à la première fontaine; les deux théâtres et leurs alentours, le quartier des soldats au marché, avec la rue qui passe devant le temple d'Isis, la maison de Diomède dans le faubourg, et le temple d'Isis. Les fouilles furent ensuite interrompues jusqu'en 1811. De 1811 à 1830, on mit au jour les maisons de Pansa et de Salluste, le forum civil, l'école de Verna, les temples de Mercure, de Vénus, de Jupiter, et le Panthéon, la Fullonica, les maisons du poète tragique et du Navire, les rues des Marchands, de Mercure et de la Fortune. Plusieurs de ces fouilles furent exécutées en présence des têtes couronnée qui vinrent visiter Pompéi: le grand-duc de Russie, les rois de Suède et de Hollande, l'archiduchesse de Parme, le roi et la famille royale de Naples, etc. Nous voyons ensuite paraître à la lumière, de 1830 à 1847, un grand nombre d'autres habitations et de monuments, en présence de la reine d'Angleterre, du roi de Bavière, du comte de Chambord, des princes Charles et Albert de Prusse, de l'empereur de Russie, et des savants réunis au septième congrès scientifique d'Italie, tenu à Naples en 1845. Après une interruption de trois ans, motivée par les inquiétudes qu'excita en Europe la révolution de février 1848, les déblais reprirent en 1851. On ouvrit alors la porte de Stabia, où l'on trouva une inscription en langue osque, fort précieuse pour la philologie, et l'on fouilla les nouveaux thermes de la rue de Stabia. Depuis quelques années les travaux ont été poussés avec une activité nouvelle, et il ne se passe guère de mois où l'on ne fasse quelque découverte importante. Grâce à cette activité, un bon tiers de la ville est aujourd'hui déblayé et rendu à l'étude.

Au moment de sa catastrophe, Pompéi était entourée de ses vieilles murailles, excepté cependant du côté de la mer, où


TABVLA · COLONIAE · VENERIAE · CORNELIAE · POMPEIS
COLONIA · A · TRIVMVIRIS · DEDVCTA · EST · LEGE · SVLLANA · POSTEA · DIVVS · AVGVSTVS · AGRVM · E · VS · VETERANIS · ADSIGNAVIT · SED · IMP · VESPASIANVS · LOCA
PVBLICA · A · PRIVATIS · POSSESSA · REIP · POMP · RESTITVIT
AMPHITHEATRE
THEATRE
N
W
E
S
30

l'on présume que l'enceinte était interrompue à cause de son inutilité. Je dois dire pourtant qu'on a trouvé en 1863, précisément de ce côté, la porte de la Marine, porte mise sous la protection de Minerve, dont la statue en terre cuite se voit dans une niche à droite en entrant. Ce fait semblerait indiquer que



Rue de Salluste.

l'enceinte était continue dans l'origine ; mais les fortifications ayant beaucoup perdu de leur importance sous Auguste, cette portion des murs fut démolie ou occupée par des habitations particulières. La ligne de circonvallation, qui mesure quatre milles de développement, a la forme d'un polygone irrégulier. En allant du rivage occidental au rivage oriental par le nord, on y comptait sept portes, savoir : d'Herculanum, du Vésuve, de Capoue, de Nola, du Sarno, de Nocera, de Stabia, et celle de la Marine sur le port qui formait la huitième. Au couchant,



Porte d'Herculanum. Voie des Tombeaux.

les murs sont parfaitement conservés avec leurs créneaux ; la construction de cette partie remonte à l'époque des Osques, ainsi que le prouvent le genre même de la maçonnerie et les caractères antiques qu'on y voit tracés en langue osque. Douze tours carrées flanquent les murs et y ajoutent un nouvel élément de défense. La porte d'Herculanum, la mieux conservée de toutes, a trois arcades, celle du milieu pour les chars et les deux latérales pour les piétons. On voit dans l'arcade du milieu les coulisses de la herse qui fermait la porte en tombant d'en haut. Les Italiens ayant oublié que la herse a été employée par leurs pères, appellent cet appareil *saracinesca*, comme s'ils le tenaient des Sarrasins. La porte de Stabia, au contraire, était en bois et à deux battants, et se fermait en roulant sur des gonds. En dehors des portes était une guérite pour le factionnaire.

Dans l'état actuel, les fouilles de Pompéi n'ont guère mis à jour que la région de l'ancien port, des portes d'Herculanum et du Vésuve, d'une part, à la porte de Stabia, d'autre part, avec une portion du faubourg Augustus Felix. Une grande rue, la rue des Thermes, nommée plus loin rue de la Fortune, coupe la ville en deux parties inégales, depuis le port antique jusqu'à la porte de Nola au nord-est. Six rues transversales, partant de celles-ci et se dirigeant à l'ouest, sont coupées par une rue parallèle à celle des Thermes, et divisent cet espace en douze îlots de maisons (*insulæ*). A l'est, le terrain compris entre la porte de la Marine, la porte de Stabia, la rue Stabienne et la rue de la Fortune, a une distribution beaucoup plus irrégulière : on y compte dix-huit îlots.

Quelle pouvait être la population de Pompéi ? Il serait bien difficile de le dire aujourd'hui, à cause de la différence des mœurs et des civilisations. Toutes les chambres à coucher sont fort étroites et ne comprennent guère que la place du lit. Puis les esclaves, qui jouaient un si grand rôle dans la vie romaine, étaient entassés, quelquefois par centaines, dans de misérables réduits. Avec des éléments aussi incertains d'appréciation, on ne saurait évaluer la population à moins de quinze mille habitants. L'amphithéâtre, il est vrai, pouvait contenir vingt mille spectateurs; mais il ne faut pas oublier que les villes voisines avaient droit d'y prendre place.

Les rues sont très étroites, et ne permettaient que le passage d'un seul char. Comme toutes les voies antiques, elles étaient contruites de manière à réunir à beaucoup de commodité tous les éléments possibles de durée. Au milieu est une chaussée, *agger,* pavée de gros blocs polygonaux de lave basal-



Rue de Pompéi.

tique, assujettis sur un lit formé de trois couches différentes, étendues l'une au-dessus de l'autre : l'inférieure, composée de petites pierres ou gravier; la moyenne, de blocailles ou de pierres cassées empâtées dans de la chaux; la supérieure, épaisse d'un demi-pied, formée de fragments de briques et de poteries, mêlés de ciment. On remarque encore, dans les blocs de lave, les ornières qu'y ont creusées les roues des voitures. De chaque côté de la chaussée est un trottoir élevé destiné aux piétons, flanqué dans toute sa longueur de pierres

de bordure qui, dans quelques cas, sont reliées de place en place par de gros blocs uniformes pour serrer et consolider la masse. De distance en distance, des blocs saillants sont fixés sur l'*agger* en dehors des espaces ordinaires pour les roues des chars, et permettaient de passer d'un trottoir à l'autre, en échappant à la pluie et à la boue des rues. Çà et là, de modestes fontaines, assez semblables à nos bornes-fontaines, jetaient de l'eau sur la voie par la bouche d'un mascaron.

Quand on parcourt les rues de Pompéi, on ne saurait se défendre d'une tristesse profonde. Ce squelette de ville, avec ses voies désertes, ses places silencieuses, ses maisons ouvertes et croulantes, ses colonnes renversées et brisées, porte une telle empreinte de désolation, que l'imagination en est vivement saisie. Une ruine a toujours quelque chose de mélancolique; mais quand cette ruine est une ville entière avec des centaines de maisons, l'impression grandit outre mesure. Quand on a dominé ce premier sentiment, on parcourt avec le plus vif intérêt ces maisons, ces temples, ces théâtres, ces bains, ces édifices publics, où la vie antique se manifeste à nous jusque dans ses plus petits détails. On se trouve alors reporté de dix-huit siècles en arrière; on cesse d'être un homme moderne pour être un homme de l'antiquité, et l'illusion devient bientôt si forte, qu'en visitant l'habitation de Diomède ou celle de Pansa, on craint à chaque instant de voir rentrer le maître du logis suivi de ses esclaves, et d'être jeté à la porte comme un indiscret. A chaque détour de rue, on s'imagine volontiers qu'on va voir apparaître quelque décemvir de la cité porté dans sa litière, et on se range à l'avance pour laisser passer ce personnage important. Cette illusion dure jusqu'au bout, malgré le silence sépulcral de la ville; mais quand on sort par la porte d'Herculanum, et qu'on suit dans toute sa longueur la rue des Tombeaux, quand surtout on aperçoit le Vésuve avec son aigrette de vapeurs, on revient à soi, comme à la fin d'un rêve, et l'on se dit que Pompéi n'est qu'un immense tombeau où dort l'antiquité.

Je voudrais faire faire à mon lecteur ce voyage dans l'antiquité, que je viens d'exécuter moi-même avec un intérêt si

puissant et si soutenu. Qu'il me permette donc de le prendre par la main et de l'introduire dans les habitations pompéiennes. Quand nous aurons vu les Romains chez eux, dans la vie privée, nous les suivrons au dehors dans les divers actes de la vie publique, et nous serons initiés ainsi à tout un côté de la vieille civilisation.

V

LES POMPÉIENS CHEZ EUX

Description d'une maison romaine. — La maison de Pansa. — Atrium, tablinum, péristyle, chambres, triclinium, jardin. — Dispositions ornementales des habitations. — Maçonneries, stucs, peintures, mosaïques, plafonds, colonnades, jardins. — La maison de Diomède. — La ferme de Diomède. — La maison de Sallustius. — La maison du Faune. — Mobilier des maisons antiques. — Les boutiques. — Vente des denrées du propriétaire. — Boulangeries. — La Fullonica. — Peintres.

Les monuments publics des Romains semblent construits pour attester à la postérité la plus reculée la grandeur du peuple-roi et l'importance des affaires d'État qu'il y traitait. Les édifices privés, au contraire, montraient la modération et la simplicité des citoyens, qui étaient peu de chose par eux-mêmes et devaient toute leur gloire à leur patrie. Bâties de matériaux moins solides, ces maisons particulières avaient presque entièrement disparu du sol, et tout au plus en voyait-on çà et là quelques débris informes, souvent incompréhensibles, objet des conjectures les plus opposées. La découverte de Pompéi a pu seule nous révéler les secrets de la vie domestique des anciens et nous permettre de les suivre, pour ainsi dire, pas à pas dans l'intérieur de leurs maisons. Nous les connaissons ainsi intimement, non seulement dans la vie rude et

modeste des premiers temps, mais aussi dans les habitudes molles et luxueuses de l'ère impériale; car, par une bonne fortune inappréciable pour nous, Pompéi a été enfoui au moment où la corruption de l'empire commençait à modifier profondément les mœurs des anciens Romains.

A Rome, les maisons étaient très petites au temps de la république, et on ne saurait les comparer même aux plus simples de Pompéi. Plus tard, elles s'agrandirent au point de pouvoir loger quatre cents esclaves, et il n'était point rare d'en trouver de cette dimension. Dans la ville, où le terrain, par suite de l'augmentation de la population, avait acquis une immense valeur, on vit les maisons s'élever jusqu'à onze étages. Auguste, dans sa vieillesse, fut obligé, par des motifs de sécurité et de santé publiques, d'en fixer la hauteur par décret à soixante-dix pieds, et Trajan la réduisit plus tard à soixante.

Il ne faut pas s'attendre à trouver à Pompéi des édifices particuliers aussi considérables; car cette ville était loin de la cour, et n'était point habitée par les grands de l'empire. Sa population se composait en grande partie de marins, d'artisans, de négociants, d'affranchis, avec des degrés de fortune très variés. Il y avait aussi quelques familles opulentes, des magistrats, de riches marchands, de grands propriétaires. Nous avons là, pour ainsi dire, un résumé de la société romaine, et, avec ces éléments, on peut se faire une idée assez exacte de la civilisation matérielle et même morale des anciens, tout comme on pourrait juger la nôtre en étudiant les habitations de nos chefs-lieux de préfecture.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le plan d'une habitation romaine, et pour cela nous choisissons l'habitation bourgeoise d'un magistrat, celle de l'édile Caïus Cuspius Pansa, une des plus considérables et des plus somptueuses de Pompéi. Avec les quinze boutiques qui l'entouraient, elle formait à elle seule un îlot, c'est-à-dire un ensemble isolé par des rues, comme une île dans l'eau; car elle communiquait avec quatre rues : la rue des Thermes par la porte principale, celles de la Fullonica et de Fortunata à l'est et à l'ouest, et celle de Mercure au nord. Elle mesure quatre-vingt-dix-huit mètres de longueur dans un sens, et trente-huit mètres dans l'autre.

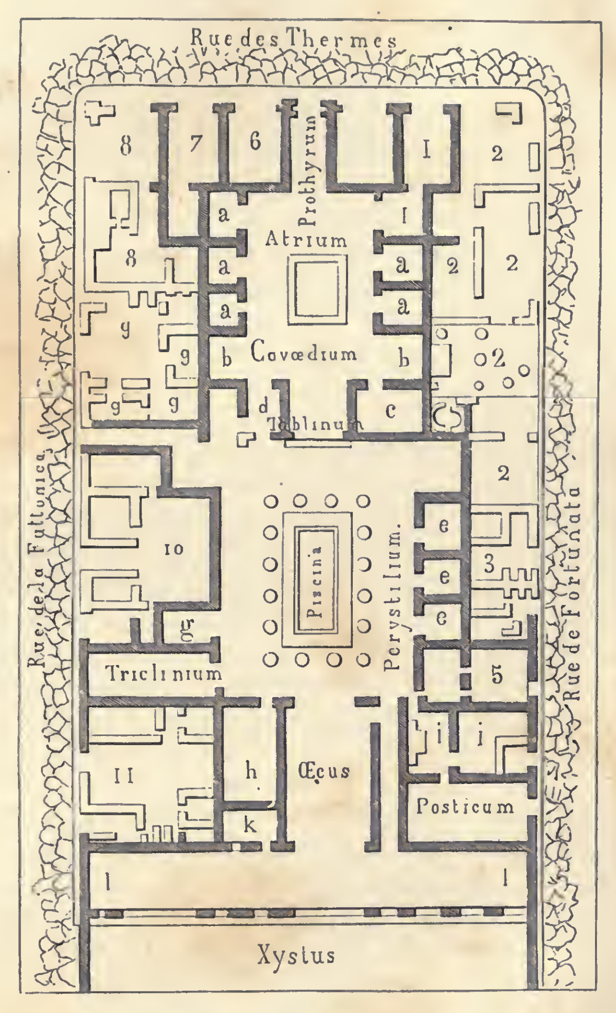
Elle doit son nom à l'inscription suivante, peinte en caractères rouges, qu'on lisait sur le mur à côté de l'entrée principale :

PANSAM AED. PARATVS ROGAT.

c'est-à-dire : *Paratus sollicite la protection de l'édile Pansa,* formule adulatrice très fréquente à Pompéi ; ou bien : *Paratus vote pour que Pansa soit nommé édile,* interprétation qui paraît moins vraisemblable.

Voici quelle était la distribution des appartements (voyez la figure ci-jointe). Sur la rue des Thermes est la porte extérieure, *janua,* avec le *prothyrum,* passage d'entrée placé entre la porte de la rue et l'*atrium,* que fermait une autre porte intérieure, *ostium.* La première était probablement toujours ouverte pendant le jour, comme cela se pratique encore en Italie; mais la seconde était close et empêchait les regards indiscrets de pénétrer dans la maison.

Puis vient l'*atrium,* ou vestibule. C'est une assez grande pièce, la première des deux parties principales d'une maison romaine. Dès l'origine elle servait à la famille de lieu de réunion ou de pièce publique où les femmes travaillaient à leurs métiers, où les statues de la famille et les images des ancêtres étaient exposées; elle contenait les dieux domestiques et leur autel aussi bien que le foyer de la cuisine. Quant à sa structure intérieure, c'était un appartement rectangulaire, recouvert d'un toit qui, le plus souvent, avait une ouverture carrée au centre, *compluvium;* un bassin, *impluvium,* y correspondait dans le plancher, et était destiné à recevoir la pluie qui tombait par l'ouverture. Le toit lui-même était souvent supporté par des colonnes qui formaient ainsi tout autour une colonnade ou une galerie. L'atrium de la maison de Pansa était du genre toscan, le plus simple et probablement le plus ancien de tous, emprunté par les Romains aux Étrusques. On ne pouvait l'employer que dans un appartement de petite dimension; car le caractère de cet atrium est de n'avoir point de colonnes pour supporter la toiture; le toit courait autour des parois, soutenu sur quatre poutres entre-croisées qui laissaient entre elles une ouverture carrée pour le passage de la



Pompéi. — Plan de la maison de Pansa.

lumière. Au centre de l'atrium est l'impluvium, pour recevoir l'eau amenée par les toits; on y trouva un seau attaché à une corde. Tout auprès de ce bassin est un piédestal ou petit autel pour les dieux domestiques, dont la place habituelle était près de l'impluvium. Les statuettes des lares étaient quelquefois placées dans une niche à l'entrée, comme pour mettre la maison sous leur protection. Au lieu de statues, ce n'étaient parfois que de simples images, par exemple celle de deux serpents affrontés, peintes sur les murs ou exécutées en mosaïque sur le seuil.

Les pièces C sont les *alæ* ou ailes de l'atrium, une de chaque côté; elles étaient munies de sièges et fermées par des rideaux. Si nous nous en rapportons aux ressemblances avec les maisons de la Turquie moderne, qui ont précisément dans leurs galeries deux pièces semblables, closes de tentures et pourvues de divans, les alæ étaient destinées à recevoir la visite des clients ou des gens d'affaires, avec lesquels on n'était pas tenu à beaucoup d'étiquette. C'était le petit salon, ou, si l'on veut, le bureau, le cabinet. Les ailes ont exactement les deux septièmes de la longueur de l'atrium, et l'atrium lui-même est une fois et demie aussi long qu'il est large, suivant les prescriptions de Vitruve. Cinq petites chambres (*cubicula*), marquées *aaaaa* sur le plan, servaient à la réception des hôtes ou peut-être au logement des esclaves. Tous ces appartements n'ont point de fenêtres extérieures et ne recevaient qu'un jour douteux sur l'atrium par l'ouverture du compluvium.

Le *tablinum* est une vaste pièce intermédiaire entre l'atrium et le péristyle, et s'ouvrant sur les deux. On y conservait les archives et les registres de la famille (*tabulæ rationum*), et les images des ancêtres, masques de cire moulés sur le visage des morts et en reproduisant exactement tous les traits. C'était le salon de cérémonie. Lorsque le tablinum était ouvert de chaque côté, une personne, en entrant par la porte principale, avait vue sur l'étendue entière de l'édifice, et découvrait, au delà de la colonnade du péristyle, l'*œcus* et le jardin, ce qui devait être une perspective fort belle et fort imposante; mais ordinairement cet appartement était fermé, soit par des rideaux, soit par des cloisons ou paravents mobiles (*tabulæ*), pour empêcher

que les serviteurs ne fissent de la pièce d'honneur une chambre de passage. La communication entre l'atrium et la partie intérieure de la maison avait lieu au moyen de deux corridors (*fauces*) ouverts de chaque côté du tablinum. Chez Pansa, il n'y en avait qu'un seul, contrairement à l'usage. La chambre marquée *d* est une pièce dont on ignore l'usage : elle pouvait servir de salle à manger, ou de bibliothèque, ou de galerie de tableaux, ou de salon de réception.

Nous n'avons parcouru jusqu'ici que la partie extérieure en quelque sorte de l'habitation, celle qui était ouverte aux clients, au public. Nous allons pénétrer maintenant par le corridor de communication dans la partie plus intérieure, celle qui était exclusivement réservée à la famille et aux amis intimes. On remarquera dans cette seconde division une grande analogie avec la première.

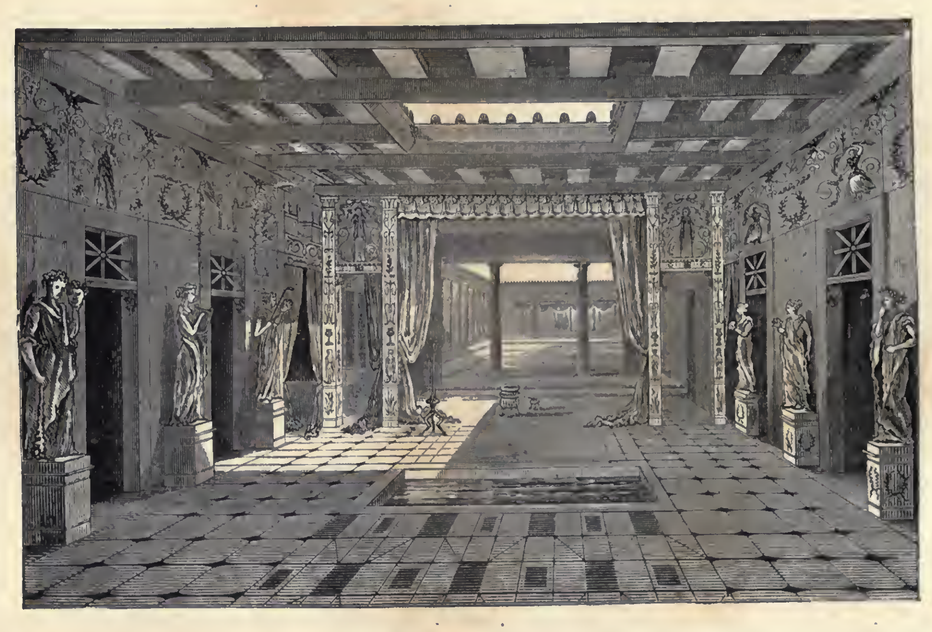
Le *peristylium* forme l'élément principal de cette seconde division. Le péristyle comprenait un espace découvert, entouré sur tous les côtés d'une colonnade, comme l'atrium, mais occupant un champ plus large, quelquefois disposé en jardin, avec une fontaine ou un bassin et un impluvium au centre; les appartements habités par la famille étaient distribués sur les côtés du péristyle et s'ouvraient sous la colonnade. Chez Pansa, le toit était supporté par seize colonnes d'ordre corinthien. Au milieu de la cour est une piscine de marbre, où l'on nourrissait diverses espèces de poissons. Cette piscine était alimentée par les eaux pluviales, et le bord en était sans doute orné de fleurs et de plantes aquatiques. Comme l'atrium, le péristyle avait des ailes; *eeee* sont quatre petites chambres à coucher; une autre pièce, celle qui est attenante au passage, semble avoir été destinée au portier de la maison (*ostiarius*), ou à l'esclave *atriensis* chargé du soin de l'atrium. En effet, elle communiquait directement et immédiatement avec les deux divisions de la maison, et de là on pouvait avoir l'œil sur l'entrée dérobée de la rue latérale. Le *triclinium*, ou salle à manger, était à un angle du péristyle; la chambre qui y touche était probablement une office destinée aux gens de service. La cuisine était de l'autre côté, en K, avec une arrière-cuisine (*h*) munie de murs bas sur lesquels on déposait les jarres à l'huile, les us-

tensiles, etc., et une cour contiguë à une des rues latérales, sur laquelle elle a une porte de derrière. Les latrines étaient près de la cuisine.

Nous avons encore à indiquer une autre pièce, élevée de deux degrés au-dessus du péristyle, et s'ouvrant sur le jardin (*xystus*) par une large fenêtre : c'est l'*œcus*. D'origine et d'invention grecques, cet appartement avait été ensuite adopté par les architectes romains, avec des changements et des perfectionnements. Quoiqu'il ne fût pas affecté exclusivement à un seul usage, il servait surtout de salle de festins; mais il surpassait en hauteur et en largeur, aussi bien qu'en éclat, le triclinium ordinaire. Un corridor latéral faisait communiquer le péristyle avec une galerie couverte, élevée le long d'un des côtés du jardin. Le jardin, où les plates-bandes étaient encore indiquées clairement, avait une citerne alimentée par un réservoir. On remarquera dans cette description que la maison avait plusieurs entrées distinctes, mais qu'elle n'avait pas une seule fenêtre sur les rues, tous les jours se prenant à l'intérieur sur l'atrium et le péristyle : la vie privée était complètement murée.

Outre le rez-de-chaussée, l'habitation de Pansa avait un premier étage. Les chambres principales étaient sans doute affectées au gynécée ou appartement des femmes : les objets et ornements qu'on y recueillit, tous d'un usage féminin, semblent confirmer cette conjecture. Les pièces supérieures qui donnaient sur la rue étaient probablement l'*ergastulum*, ou logement des esclaves. On y avait accès par un étroit escalier placé dans un angle de l'arrière-cuisine.

Après cette description générale du plan de la maison de Pansa, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir ce que les fouilles rencontrèrent dans cette belle habitation. La porte principale, ouverte entre deux pilastres d'ordre corinthien, était doublée de lames de bronze, et attachée à des gonds saillants dont la tête soutenait le stuc qui revêtait les murs. Les anciens paraissent avoir employé cet expédient pour empêcher que l'humidité des maçonneries neuves ne détériorât les ornements de la maison. L'atrium est pavé de dalles de marbre et de mosaïques. On y lit sur le seuil le salut ordinaire : SALVE. Les



Maison de Pansa.

murs intérieurs sont revêtus de stuc et couverts d'arabesques peintes avec une extrême délicatesse. Près du mur du jardin on trouva dans une chaudière le précieux groupe de Bacchus et d'Ampelus, finement incrusté d'argent, qu'on admire aujourd'hui dans la salle des grands bronzes du musée de Naples. On y trouva aussi deux grandes ailes de bronze d'un travail admirable, qui devaient appartenir à une statue; le terrain avait été anciennement fouillé en ce point, comme il fut facile de s'en convaincre, et la statue avait été enlevée, sans doute par les ordres de Pansa lui-même. Au fond du jardin était une salle couverte, une sorte de kiosque, où la famille se réunissait les soirs d'été pour souper et prendre le frais. Les fourneaux de la cuisine étaient aussi élevés que les nôtres (les Romains ne connaissaient pas nos cheminées), et contenaient leurs cendres. Deux serpents, gardiens de l'autel consacré à la déesse Fornax, l'importante déesse qui présidait aux fourneaux, étaient peints sur les murs avec d'autres images gastronomiques, un jambon, un lièvre, un porc, une hure de sanglier, des poissons, et des côtelettes de veau taillées dans la forme qu'on leur donne encore aujourd'hui. Cette cuisine, si brillamment décorée, possédait une grande quantité d'ustensiles en bronze et de vaisselle en terre cuite. Tous ces objets ont été recueillis avec soin et transportés au musée de Naples.

Le plan de la maison de Pansa nous donne une idée parfaite de toutes les habitations bourgeoises de cette époque. Toutes se composent invariablement de deux parties bien distinctes : l'atrium avec ses petites cellules, son tablinum et ses corridors; — et le péristyle avec ses chambres à coucher, le triclinium, l'œcus, la cuisine et le jardin. On ne s'écartait pas sensiblement de ces données fondamentales indiquées par Vitruve, et qu'on retrouve figurées avec tant de précision sur le grand plan en marbre de la ville de Rome, exécuté sous Septime Sévère, et conservé maintenant au Capitole. Les maisons ne différaient guère que par l'ampleur de l'atrium, du péristyle et du jardin, le nombre des chambres à coucher, le luxe de l'ornementation et la hauteur des étages. Les plus modestes n'avaient qu'une simple terrasse, *solarium*, au-dessus du rez-de-chaussée, pour y aller jouir du soleil ou de la brise, comme

cela se fait encore habituellement à Naples et dans l'Orient. La plupart cependant avaient un premier étage; quelquefois cet étage s'avançait dans la rue, grâce à un entablement muni de poutres saillantes, et formait un balcon garni de fenêtres. On voit encore en Italie des dispositions semblables, et il n'est point rare de rencontrer aux étages supérieurs des *loges* en saillie, avec des fenêtres de face et des fenêtres latérales protégées par des jalousies, pour inspecter curieusement la rue dans toutes les directions sans se montrer.



Paysage.

Il convient maintenant de dire un mot des dispositions ornementales qu'on appliquait aux habitations. La maçonnerie était habituellement formée de briques ou de moellons irréguliers, plus rarement en appareil réticulé, c'est-à-dire composée de petites pierres cubiques placées l'angle en bas, de manière à imiter par les joints les mailles d'un réseau. Dans le premier cas, l'irrégularité de la maçonnerie était dissimulée par un enduit de stuc, *opus albarium,* dont on couvrait les murailles. Ce stuc se composait de grès, de brique et de marbre, réduits en poudre et broyés ensemble, pour les revêtements plus grossiers de l'extérieur; ou de gypse pour les ornements plus recherchés de l'intérieur des édifices, tels que des frises, des corniches, des pilastres, des reliefs. Les ciments extérieurs étaient

souvent peints de ces couleurs brillantes, comme le rouge, le bleu et le jaune, qu'on aime tant dans les pays du Midi. A l'intérieur, c'étaient de véritables peintures murales, représentant des paysages, des marines, des animaux, des bambochades ou de simples arabesques, le tout traité avec une délicatesse singulière et une étonnante fraîcheur de coloris. Dans les maisons plus importantes, on abordait la peinture de genre et même la peinture d'histoire, et l'on ne craignait pas de représenter en grand les actions des héros et des dieux, et les



Galère.

faits importants de l'histoire chez les Grecs et chez les Romains. Un très petit nombre de ces images étaient peintes sur des tablettes de bois. On n'en a trouvé aucune; mais on suppose qu'il y avait quelques tableaux suspendus dans une maison où l'on a remarqué dans la muraille des encastrements pratiqués comme pour les recevoir. Aucune de ces peintures n'est absolument médiocre; toutes accusent une main exercée, un vif sentiment de la couleur; quelques-unes même annoncent une touche magistrale, quant à la conception de l'ensemble et à l'ordonnance du dessin. Il est probable que ces dernières n'étaient que des copies ou des réductions de tableaux célèbres. S'il faut louer généralement la grâce, la composition, le dessin et le coloris des peintures pompéiennes, on ne saurait blâmer trop énergiquement l'obscénité d'un grand nombre de ces tableaux. En les voyant, on se demande avec épouvante quelle devait être la corruption de cette civilisation antique qui ne

rougissait pas d'exposer des images aussi licencieuses dans le sanctuaire sacré de la famille, sous les yeux des enfants. Et cependant on n'était point encore tombé dans l'abîme de dé-



Bacchus et Ariane.

pravation que l'ère impériale commençait à ouvrir; mais qu'on était déjà loin de la réserve commandée par le poète!

> Maxima debetur puero reverentia; si quid
> Turpe paras, ne tu pueri contempseris annos.

Il fallait le christianisme pour faire disparaître toutes ces souillures, au moins de la face du soleil; mais le christianisme

venait à peine de s'affirmer à Rome, sa future capitale, par le martyre de saint Pierre et de saint Paul, en l'année 67, et, dans cet intervalle de douze années, si son action naissante avait eu le temps de se propager jusqu'à Pompéi, elle n'avait sans doute pas eu le temps d'y produire des effets considérables.

Ici se pose une question des plus intéressantes. Pompéi a-t-il connu le christianisme? A-t-on trouvé des monuments chrétiens dans les ruines de cette ville? On comprend sans peine toute l'importance d'un fait de cette nature, puisque nous aurions là les monuments les plus anciens de notre foi, remontant sans conteste à l'âge apostolique, comme étant nécessairement antérieurs à l'année 79.

Oui, nous pouvons le déclarer avec certitude : Pompéi a entendu parler de Jésus-Christ; quand saint Paul, conduit à Rome par son appel à César, débarqua à Pouzzoles, il y trouva des chrétiens et il demeura sept jours parmi eux. Le voisinage de cette ville permet de présumer que *la bonne nouvelle* avait été prêchée jusqu'au pied du Vésuve. C'est sans doute par la synagogue que l'Évangile arriva à Pompéi, car on sait que les apôtres s'adressaient d'abord aux Juifs. Or il y avait à Pompéi une synagogue, comme M. de Rossi l'a démontré par la discussion de l'inscription suivante :

CVSPIVM PANSAM
AED. FABIVS EVPOR PRINCEPS
LIBERTINORVM

c'est-à-dire : *Fabius Eupor, prince des affranchis, vote pour l'édilité de Cuspius Pansa.* Ces *affranchis*, c'était évidemment cette branche de la synagogue qui portait ce nom, et dont il est question dans les Actes des apôtres : *Synagoga quæ appellatur libertinorum.*

Ce n'est pas là simplement une conjecture ; la notion positive du christianisme à Pompéi nous a été apportée par une autre inscription découverte en cette ville en 1862 sur les parois d'une grande chambre de la rue des Thermes de Stabia. Ces caractères, légèrement tracés au charbon, et aujourd'hui presque entièrement effacés, ont été lus par Fiorelli, Minervini

et Kiessling, et copiés par eux sans aucune idée préconçue, car on ne pouvait alors les interpréter:

Audi christianos
Sævos olores.

Les chrétiens y sont expressément nommés, et l'auteur de ce *graffito*, faisant sans aucun doute allusion à ces cantiques par lesquels les chrétiens accueillaient les supplices du martyre, semble les railler et les comparer au chant du cygne. Ne serait-ce pas là un écho de l'effroyable persécution de Néron? Tel est du moins le sentiment de M. de Rossi[1].

En dehors de cette phrase, aucun signe positif du christianisme n'a encore été signalé à Pompéi. On a bien trouvé, il est vrai, des anneaux portant figurés un poisson, ou bien une colombe avec le rameau d'olivier, semblables au poisson mystique et à la colombe des catacombes; mais le sens de ces images n'est pas assez précis pour qu'il nous soit permis d'y voir sans hésiter un objet chrétien.

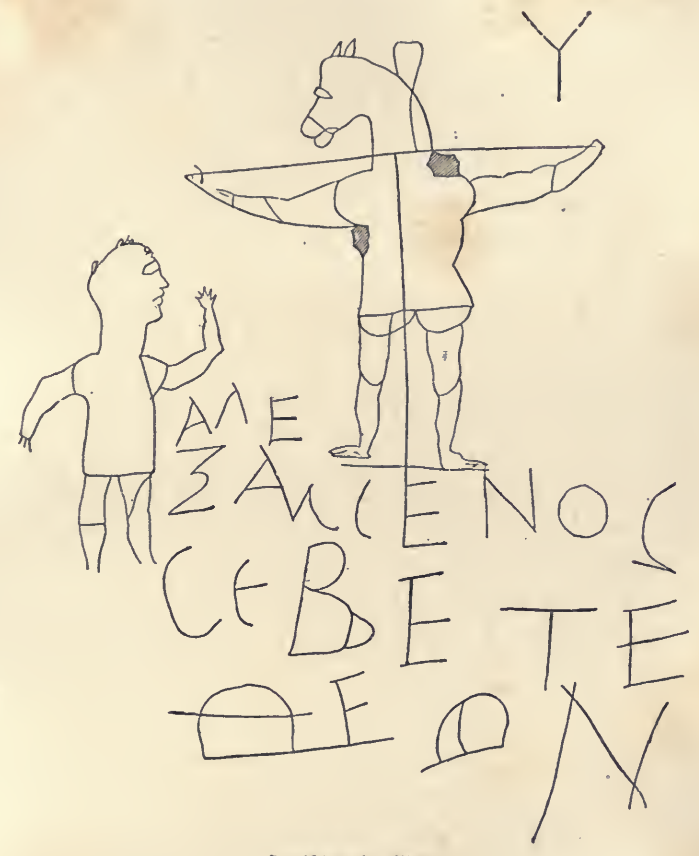
Espérons qu'on sera plus heureux dans les fouilles qui restent à faire sur les deux tiers de l'emplacement antique. Une inscription, une image grossière, une caricature peut-être viendront un jour témoigner en faveur des croyances chrétiennes à cette date. Ces indices quels qu'ils soient, même s'ils nous outragent, seront pieusement accueillis de tous les catholiques. Ce n'est pas sans une profonde émotion que j'ai contemplé à Rome, au musée Kircher, une odieuse caricature tracée à la pointe par quelque soldat sur les murs des corps de garde du palais des empereurs au Palatin, et représentant Jésus-Christ en croix avec une tête d'âne. Cette image révolte profondément le sens chrétien; mais, par une permission spéciale de la Providence, ce blasphème horrible n'apporte-t-il pas une preuve matérielle, palpable du christianisme, de l'adoration du Christ et du culte de la croix? Espérons que Pompéi nous réserve quelque surprise de ce genre.

[1] J.-B. de Rossi, *Bulletino di archeologia cristiana;* 1864, pp. 69-72, 92-93.

Le pavage des maisons de Pompéi est toujours en mosaïque. Dans les habitations les plus humbles, c'est une mosaïque rustique composée de tuiles ou de poteries brisées en tout petits morceaux et mêlées de mortier, puis battues avec la hie jusqu'à former un sol compacte et solide aux couleurs variées: c'est ce qu'on appelait l'*opus signinum,* ainsi nommé de la ville de Signia (maintenant Segni), fameuse jadis par ses tuiles et où on l'avait inventé. On rencontre encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos modestes églises de campagne quelques débris de ces pavages grossiers, où des cailloux de différentes couleurs et des fragments de briques, noyés dans un lit de mortier, composent une mosaïque rustique. Dans les maisons plus riches, le pavage est plus somptueux. Des marbres diversement colorés, coupés en morceaux de figures et de dimensions régulières, s'adaptent les uns aux autres, de manière à former un dessin régulier ou des figures géométriques. Lorsque les lignes sont composées dans un système de deux couleurs seulement, le rouge et le noir, par exemple, sur un fond blanc, on a le genre alexandrin, *Alexandrinum opus.* Lorsque les parties composantes sont des tablettes carrées, à l'exclusion de toute autre forme, on a le pavage en damier. Le plus souvent la mosaïque représente, comme une peinture, avec leurs formes et leurs couleurs, des objets animés et inanimés; elle est alors composée de petits morceaux de marbres variés, enfoncés dans un lit de très fort ciment. On arrivait ainsi à des effets qui pouvaient le disputer à ceux qu'obtient la peinture, et les mosaïstes abordaient avec bonheur non seulement la représentation d'animaux, de bouquets de fleurs, de guirlandes de fruits, mais encore la reproduction de scènes de genre et même de tableaux de grande dimension à nombreux personnages. Tous ces tableaux témoignent de l'habileté des artisans de cette époque. Plusieurs sont signés des artistes qui les ont exécutés.

Les plafonds étaient constitués par l'ensemble des poutres et des chevrons qui supportaient le toit ou le plancher de l'étage supérieur, en se croisant à angles droits. Entre les pièces de bois étaient des caissons ou compartiments carrés, couverts de stuc et peints comme les murailles. Il n'en subsiste

point à Pompéi, les plafonds s'étant écroulés sous le poids des cendres, et les bois s'étant carbonisés dans le sein de la terre. Les colonnes qui supportaient les maîtresses poutres de l'atrium et du péristyle étaient de marbre, ou de briques revêtues



Crucifié à tête d'âne.

de stuc. On en a cependant trouvé quatre en mosaïque, dans la villa attribuée à Cicéron ou à Marcus Crassus Frugi. Ce genre singulier, qu'on rencontre fréquemment dans les vieilles basiliques de Rome, datant du IV[e] au VI[e] siècle, doit être considéré comme un signe de décadence et une faute capitale de goût. La colonne est un soutien et par conséquent suppose la soli-

dité; il est absurde de la représenter comme un appui de mortier revêtu de petites pierres. Ce n'est pas comprendre la colonne que de la dénaturer ainsi.

Les jardins méritent aussi un mot. Généralement assez petits, ils étaient distribués en une foule de plates-bandes régulières et d'allées étroites, d'un effet mesquin. Un bassin en occupait souvent le centre, et le bord en était orné de statuettes, de grenouilles et de lézards de marbre, véritables jouets enfantins. On y voyait, par exemple, de petits pêcheurs en bronze pêchant à la ligne, ou, fatigués sans doute de l'inutilité de cet exercice, dormant sur le rivage dans leur capuchon, pendant qu'un rat d'eau venait fureter dans leur panier. Au fond du jardin était la fontaine, en forme de niche, embellie de mosaïques, de rocailles rustiques et de coquillages. Un mascaron versait l'eau sur un escalier à huit gradins, hauts chacun de quatre à cinq centimètres, pour figurer une cascade, et deux autres masques de marbre recevaient la nuit une lampe dont la lumière se projetait par les yeux et par la bouche. Qui aurait jamais pensé que le style *rococo* et le genre *rocaille* dataient du premier siècle de notre ère? En voyant ces mièvreries, je pensais à ces maisons de campagne des environs de Paris, où, sur un espace de cinq cents mètres carrés, les heureux propriétaires trouvent le moyen d'entasser un hôtel, une serre, un jardin fleuriste, un parc, un ruisseau aux méandres capricieux, un lac, une cascade, une montagne et un chalet. Le mauvais goût est de tous les temps.

Il faut ajouter cependant que quelques-uns des caprices qui ornaient les bassins et les fontaines des jardins de Pompéi sont des œuvres d'art d'un rare mérite. Je signalerai, entre autres, deux génies tenant sous le bras une oie inquiète, dont le bec sert de jet d'eau, et surtout le célèbre groupe en bronze d'Hercule atteignant à la course la biche aux pieds d'airain, dont la gueule versait l'eau dans une vasque de marbre blanc. Cette œuvre incomparable, certainement due à un artiste grec, est maintenant au musée de Palerme; mais on peut en prendre une idée dans un moulage en plâtre que possède le musée de Naples. On peut juger par ce petit groupe, non moins que par les chefs-d'œuvre de la statuaire grecque, de la

perfection étonnante à laquelle les anciens ont porté les arts plastiques.

Ces traits, d'un caractère nécessairement général, déterminent d'une manière assez nette, ce me semble, la physionomie des habitations pompéiennes. Il me reste, pour donner une sorte de coloris à mon dessin, à ouvrir au lecteur quelques-unes des maisons les plus célèbres de cette ville. Cette promenade ne sera pas sans attrait et sans instruction.

Voici d'abord la maison de campagne d'Arrius Diomède, située hors de la porte d'Herculanum, dans le faubourg Augustus Felix, au milieu des tombeaux qui bordent l'ancienne voie Domitienne. C'était une des villas les plus somptueuses de Pompéi, comme on peut en juger par sa grandeur, la variété et le nombre de ses appartements, et la position sociale de son propriétaire. Sur la rue elle n'a qu'un étage; mais comme le terrain est en pente vers la mer, elle en a deux sur le jardin, avec des soubassements. On y entre par deux marches revêtues de marbre, ayant de chaque côté une petite colonne de briques, et on pénètre dans le péristyle, sorte de cloître entouré de quatorze colonnes en briques revêtues de stuc. Ce corps de bâtiment, s'étendant intérieurement sur une loge découverte, domine le jardin et la mer, et un autre appartement disposé en contre-bas.

A gauche du péristyle est l'appartement des bains avec toutes ses dépendances; car déjà le luxe des mœurs romaines avait introduit ces habitudes confortables dans un grand nombre d'habitations particulières. On voit dans la première chambre un bassin pour l'eau froide, environné d'un petit portique à colonnes octogones, et à côté un fourneau avec un vase pour préparer les boissons chaudes qu'on était dans l'usage de prendre après le bain, puis un cabinet où l'on se déshabillait. Les peintures qui décoraient les murs de toutes ces pièces, représentant des poissons nageant dans leur élément, faisaient allusion à la destination de cette partie de l'appartement. Tout près était l'hypocauste ou fourneau; trois vases de cuivre y étaient placés l'un au-dessus de l'autre et se communiquaient la chaleur, de sorte qu'on avait les trois espèces d'eau requises par les anciens pour les bains. En tra-

versant une autre chambre on se trouvait dans le *sudatorium*, étuve chauffée par la vapeur qui s'engageait dans des conduits ménagés exprès sous le plancher. La fenêtre en était garnie de verre double; ce verre, analysé par les chimistes, a présenté une composition presque identique à celle de nos verres modernes.

Par un petit escalier on descend dans l'appartement inférieur au niveau du jardin. Les chambres en sont voûtées et décorées de peintures, et le pavage était en mosaïque. Du jardin on pénètre dans un souterrain éclairé par des soupiraux. Ce caveau semble avoir été destiné à conserver le vin. On y voit encore à présent quantité d'amphores adossées au mur, fixées dans le sable par la pointe, et agglutinées entre elles par la cendre volcanique durcie. C'est là qu'on déterra, au milieu des émanations d'acide carbonique, les dix-huit squelettes dont nous avons parlé.

Au centre du jardin est un réservoir avec sa fontaine, et à côté une enceinte qui paraît avoir été un *sphæristerium*, où l'on s'exerçait au jeu de boules.

A la maison de Diomède se trouvait annexée une exploitation rurale avec toutes ses dépendances, la cuisine, le four, les chambres pour les esclaves cultivateurs, l'habitation du colon, les écuries, les étables et autres servitudes. On y trouva quarante morceaux de verre très épais, dont plusieurs étaient longs de soixante-douze centimètres sur cinquante-quatre, ce qui annonce l'habileté des industriels romains; différents vases, une amphore pleine de miel, des lampes et quantité d'instruments d'agriculture, et enfin un squelette humain à côté d'un squelette de chèvre avec sa sonnette. Sous le portique était un fourneau avec une casserole en place, et contre le mur un pot suspendu à un clou.

C'était là une maison suburbaine, une villa où le confortable de la vie s'associait à certaines habitudes champêtres. L'habitation de Caius Sallustius, fils de Marcus, était, au contraire, une maison de ville, plus élégante et plus recherchée dans son luxe. Elle s'ouvre sur la voie Domitienne, et elle est limitée sur deux autres côtés par la ruelle de Mercure et la rue de Modestus. On l'attribue à Salluste, parce que, suivant un



Villa de Diomède.

usage encore assez commun en Italie, le propriétaire avait fait peindre son nom sur le mur extérieur :

C. SALLVST. M. F.

La porte principale se fermait à quatre battants, dont deux se repliaient l'un sur l'autre pendant le jour, ouvrant entre eux un passage assez étroit. Au dehors elle est ornée de deux pilastres avec leurs chapiteaux en stuc, et on avait peint sur l'imposte Marsyas montrant à Olympe à jouer de la flûte. Au milieu de l'impluvium, une base de marbre soutenait l'admirable groupe d'Hercule et de la biche aux pieds d'airain que nous venons de mentionner. Les deux chambres qui s'ouvrent sur l'atrium étaient ornées de masques scéniques en stuc, et de poissons et de quadrupèdes sur des fonds de diverses couleurs. L'appartement secret, destiné à la maîtresse de la maison, communiquait avec un portique soutenu par huit colonnes octogones de stuc rouge, et était décoré de peintures licencieuses. L'*exedra*, ou salon de compagnie, offrait sur ses murs l'image des Bacchantes, — Achille tirant l'épée contre Agamemnon et retenu par Minerve, le même héros travesti en femme et reconnu par Ulysse à la cour de Lycomède, — et Ulysse déguisé en mendiant et secouru par le fidèle Eumée. Le péristyle avait aussi des peintures sur trois faces : Diane au bain, surprise par Actéon, — Europe enlevée par Jupiter, — et la Fuite de Phryxus et d'Hellé sur le bélier à toison d'or. En face de l'exedra, à droite, se trouve une petite chapelle domestique couverte également de peintures, où l'on recueillit une idole de bronze, un vase d'or du poids de trois onces et quelques médailles de Vespasien. A gauche, dans la chambre à coucher, on trouva huit colonnettes de bronze qui avaient servi à des lits, avec quelques fragments de bois doré. Enfin, dans la troisième cour, on découvrit un coffre-fort maçonné dans le pavé, et contenant encore des pièces d'or et d'argent : la chambre contiguë était pavée d'une mosaïque de marbre à méandres de diverses couleurs.

Dans les fouilles de la rue voisine, on déterra quatre squelettes qui portaient sur eux cinq bracelets, deux anneaux avec

des pierres fines gravées, et deux pendants d'oreilles à quatre mailles, le tout en or, un plat d'argent et trente-deux pièces de monnaie de même métal, et un candélabre de bronze avec divers vases. Ces quatre infortunés étaient peut-être la maîtresse de la maison de Salluste et ses esclaves.

A peu de distance de la maison de Salluste se trouve celle de Cæcilius Capella, déjà fouillée et dévastée par les anciens eux-mêmes. Outre l'épitaphe I. C. C. DVVMVIR, on lit sur le mur une inscription osque, que l'Académie d'Herculanum a interprétée de cette manière : *Voyageur, si tu vas d'ici à la deuxième tour, tu y trouveras Sarinius, fils de Publius, qui tient auberge. Salut.* C'est tout simplement une affiche.

Si la maison précédente se recommandait par ses peintures,



Masques scéniques, nain et singe.

la maison du Faune était surtout riche en mosaïques. Le pavé du vestibule est de différents marbres variés, d'albâtre oriental et de jaspe sanguin. En entrant, on admirait sur le seuil une gracieuse guirlande de fleurs et de fruits, avec des masques de théâtre et des images d'animaux. Les murs de l'atrium, couronnés d'une corniche de style grec, sont couverts d'un stuc brillant, capable de lutter avec le marbre par son éclat et sa dureté. Deux ornements, d'un genre unique à Pompéi, placés à la partie supérieure des murs, méritent une attention particulière. Cinq têtes de lion en ronde bosse, sortant de la muraille où leurs corps s'appuient sur les pattes postérieures, soutiennent autant de médaillons sur lesquels repose une corniche; cette corniche supporte un petit édicule ouvert au milieu, une sorte de *pronaos* à quatre colonnes, dont les chapiteaux en stuc sont artistement travaillés. Dans l'aile à gauche, on remarque un petit tableau en mosaïque repré-

sentant trois colombes qui tirent un collier de perles d'une cassette : œuvre charmante de naturel et de vérité. Au milieu de l'impluvium, sur un socle de marbre, était l'admirable statue en bronze de Faune dansant, qui a donné son nom à l'habitation. Cette statue et la plupart des mosaïques ont été transportées à Naples.

Le tablinum possédait l'incomparable pavé en mosaïque qui représente la bataille d'Alexandre contre Darius, à Arbelles ou sur l'Issus, et dont les personnages sont aussi grands que nature. Le seuil, également en mosaïque, figure le Nil avec ses poissons et ses animaux amphibies. Dans le premier triclinium se trouvait une autre précieuse mosaïque exprimant Acratus, c'est-à-dire le génie du vin, monté sur une panthère, emblème ingénieux de la puissance de Bacchus. Celle qui représente un lion est encore à sa place; mais malheureusement elle est fort dégradée. Enfin deux autres petits tableaux du même genre, celui du chat dévorant une caille, et l'autre figurant des crustacés et des poissons échoués sur un écueil, œuvre d'une réalité toute vivante, complétaient la décoration de cette pièce.

On trouva dans les différentes chambres deux bracelets d'or d'un poids considérable, deux pendants d'oreilles, sept anneaux, trois vases d'argent pourvus d'anses, un brasier de bronze, un grand nombre de vases du même métal, d'une forme très élégante, beaucoup de pièces de monnaie d'or, d'argent et de bronze, et enfin un pied de lit en ivoire, d'un travail vraiment merveilleux. Près du puits (*puteal*) d'une des piscines on rencontra une magnifique table de marbre blanc, figurant un sphinx, excellent morceau de sculpture grecque.

La grande salle des banquets et des danses est placée entre le jardin et le verger. Ce magnifique appartement, orné à son entrée de deux colonnes d'ordre corinthien peintes en rouge, n'est fermé que sur ses deux petits côtés, et il demeure ouvert sur les deux autres, avec la perspective des jardins. Il communique ainsi avec deux cours carrées décorées de portiques, dont l'un compte vingt-huit colonnes et l'autre quarante-deux. Du fond on découvre en enfilade la salle des banquets, le péristyle, le tablinum, l'atrium et le vestibule. Deux fontaines

de marbre augmentent singulièrement la beauté de cette perspective monumentale, à laquelle les fleurs et les ornements du jardin venaient ajouter un nouveau cachet de grâce et d'élégance.

On chercherait vainement dans cette habitation de grandes peintures murales : son lustre principal gît dans les mosaïques de pavage, véritables chefs-d'œuvre du genre, et dans les dispositions architecturales de ses portiques. On ne saurait nier cependant que ce ne soit la maison la plus magnifique de Pompéi. Il faut signaler ici, comme une singularité notable, que tous ses murs sont intérieurement garnis de lames de plomb fixées par des attaches de fer, dont les têtes saillantes soutiennent le stuc dont le mur est revêtu, en laissant un petit intervalle entre la maçonnerie et l'enduit. Il semble, comme nous l'avons déjà fait observer, que les anciens avaient recours à ce procédé pour empêcher que l'humidité des constructions neuves ne détériorât les ornements de l'enduit : précaution indispensable ici; car la maison de Faune est splendidement décorée de stuc.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du plan et des dispositions ornementales des maisons romaines; jetons maintenant un coup d'œil sur le mobilier.

Les sièges étaient de plusieurs sortes. Il y avait la *sella*, simple tabouret sans dossier et sans bras, dont se servaient ordinairement les femmes et les artisans à occupations sédentaires; le pliant, qu'on ouvrait et fermait à volonté, et dont la construction était fort simple; la chaise curule, véritable pliant, mais beaucoup plus orné que le précédent, et réservé, comme privilège honorifique, aux consuls, aux préteurs, aux édiles curules de la république, qui pliaient ce siège pour l'emporter plus commodément avec eux; le *biselium*, autre siège d'honneur sans dossier, garni d'un coussin et d'un tabouret; et enfin la *cathedra*, chaise à dossier et à bras, offerte aux dames et aux professeurs. La monture de ces sièges était ordinairement en bronze et non en bois.

Le plus souvent les sièges mobiles étaient remplacés par des banquettes en maçonnerie établies le long des murailles et recouvertes de coussins et de matelas. Les anciens préféraient

beaucoup ces espèces de sofas, où ils pouvaient s'étendre à leur aise pour se reposer, pour faire la sieste au milieu du jour, et même pour recevoir leurs amis sans cérémonie. Dans leurs mœurs cette attitude n'avait rien de blessant pour les visiteurs, et l'on se couchait même pour manger, quoique cette posture dût être fort incommode. Trois lits ou trois banquettes de maçonnerie étaient disposées à cet effet sur les trois côtés de la salle à manger (de là le nom de triclinium, tiré du grec), le quatrième côté restant ouvert pour le service.

Les tables affectaient différentes formes, parfaitement semblables à celles qui sont en usage aujourd'hui. Les unes étaient carrées ou oblongues, portant sur des châssis de bois à quatre ou à six pieds; les autres étaient rondes et s'appuyaient sur trois pieds; d'autres avaient seulement deux larges supports, contournés en forme de consoles. L'*abacus,* sorte de buffet pour exposer la vaisselle d'argent, les vases à boire et les ustensiles de table dans le triclinium, se composait de deux tables : l'inférieure supportée par deux pieds très bas, et la supérieure par un pied unique en console, qui reposait sur la table inférieure. Les buffets du genre le plus simple étaient de marbre, et les plus précieux de bronze; la surface en était quelquefois percée de trous pour recevoir les vases qui se terminaient en pointe ou par une base étroite, et qui par conséquent ne pouvaient se tenir debout. Le pied de l'abacus s'appelait *trapézophore.* C'étaient souvent des morceaux de prix façonnés par d'habiles artistes et vendus par eux à des particuliers, qui y faisaient adapter un dessus et une base. Quelquefois ces pieds sont composés d'une figure unique, qui est très souvent un sphinx; d'autres fois ils sont formés de la tête et des pieds de différents oiseaux et animaux. On a trouvé un grand nombre d'objets de ce genre dans différentes fouilles.

Les lits pour dormir différaient un peu des nôtres. Ils étaient faits comme ceux de nos sofas qui ont les plus grandes dimensions, avec un montant derrière la tête, quelquefois un autre aux pieds, et un dossier élevé sur l'un des côtés du lit, tandis que celui par lequel on y pénétrait était entièrement ouvert. Des sangles passées dans la monture de la couchette suppor-

taient un épais sommier, sur lequel étaient placés un traversin et un oreiller. Un lit semblable, mais de moindre dimension, faisait partie du mobilier habituel d'un cabinet d'étude. On avait coutume de s'y étendre tout de son long, pour lire ou même pour écrire, en appuyant ses tablettes contre un de ses genoux qu'on levait de manière à servir de support. Très souvent le lit, au lieu d'être un meuble, n'était qu'une simple banquette de maçonnerie sur laquelle on étendait un matelas. On voit encore à Pompéi un grand nombre de ces lits dans les petites cellules qui servaient de chambre à coucher.

Les armoires, cabinets ou buffets, pour serrer les ustensiles de ménage, les habits, l'argent, les objets de prix ou tous les articles d'un usage journalier, ressemblaient beaucoup aux nôtres. Cette pièce du mobilier, fixée d'ordinaire contre les parois d'une chambre, était divisée en compartiments par des rayons et fermée par des portes.

La cheminée était inconnue, excepté pour les fours de boulangers. A la cuisine, on la remplaçait par des fourneaux montés sur des appuis en maçonnerie. Les maîtres de la maison se chauffaient dans l'atrium, au foyer. Le foyer, *focus,* consistait en une plate-forme carrée de pierres ou de briques, élevée un peu au-dessus du sol. C'est là que le feu était allumé avec des bûches de bois reposant sur des chenets; la fumée s'échappait comme elle pouvait par l'ouverture du compluvium. Chez les Romains, le foyer était mis sous la protection des dieux lares et placé près de leur autel. De là l'expression *pro aris et focis,* qui associe dans un même sentiment de respect, d'amour et de dévouement, le sanctuaire domestique et le foyer. Dans les autres appartements on se servait d'un brasier ou réchaud, dans lequel on brûlait du charbon. Le feu était animé au moyen d'un soufflet analogue aux nôtres.

L'éclairage se faisait au moyen de lampes. Dans l'origine, on s'était servi de chandelles composées de poix, de cire ou de suif, avec la moelle d'un jonc pour mèche; ces chandelles étaient placées sur un candélabre muni d'une cavité ou armé d'une pointe pour recevoir la lumière; mais après l'invention de la lampe à l'huile on laissa aux pauvres le premier mode d'éclairage. Les lampes (*lucerna*) étaient faites généralement

de terre cuite ou de bronze, en forme de nacelle, avec une poignée d'un côté, et de l'autre un ou plusieurs becs pour la mèche, et au centre un orifice pour recevoir l'huile. On les suspendait par des chaînes, soit au plafond, soit à un lampadaire, ou bien on les posait sur le plateau d'un candélabre. Ces candélabres étaient souvent d'une hauteur considérable et consistaient en une tige haute et élancée, imitant la tige d'une plante, ou représentaient une colonne effilée surmontée d'un plateau. C'est aux *candelabra* de ce dernier genre que Vitruve fait allusion quand il blâme l'habitude, adoptée par les artistes de son temps et visible à chaque instant dans les arabesques décoratives des maisons de Pompéi, de les introduire à la place de colonnes comme supports donnés à des architraves et à d'autres parties de l'édifice sans aucune proportion avec ces tiges frêles et élancées.

Les ustensiles de cuisine n'offrent rien de particulier, et sont généralement semblables aux nôtres. Les cuisiniers (ce n'étaient pas alors de petites gens, pas plus qu'aujourd'hui) avaient même inventé des moules pour donner aux mets et aux pâtisseries des formes d'animaux réels ou fantastiques. Tous ces instruments étaient en bronze, et la vaisselle en terre cuite ou en argent.

En exécutant des fouilles dans une maison de Pompéi, on découvrit, le 29 mars 1867, une marmite de bronze placée sur un trépied de fer. Un couvercle, aussi de bronze, muni d'un bord circulaire extérieur qui recouvrait exactement le bord intérieur du vase, s'adaptait à l'ouverture, de manière que l'eau, en tombant sur lui, ne pouvait pénétrer en dedans. Le fond de la marmite était tapissé d'une couche épaisse d'incrustations, et, vers la partie centrale du sol où était placé le trépied, on ramassa quelques fragments charbonneux, reste du feu qu'on y avait allumé pour faire bouillir l'eau du vase. Après avoir soulevé le couvercle sans trop grande difficulté, on remarqua avec étonnement que le vase était plein d'eau. Comme ce liquide ne pouvait y pénétrer de la partie supérieure, on s'imagina que cette eau était celle-là même que les anciens y avaient introduite il y a dix-huit siècles, que c'était de l'*eau antique!* Cette interprétation, autour de laquelle on a fait beaucoup de

bruit, nous paraît peu probable. Il ne semble guère admissible que de l'eau puisse se conserver pendant dix-huit siècles dans un vase non hermétiquement fermé, et d'ailleurs les cinq à six litres que la marmite peut contenir n'auraient jamais pu donner un résidu cristallin dont le poids s'élève à plusieurs centaines de grammes. Il est donc plus que probable que la première eau s'est évaporée, et qu'ensuite, par la chute de grandes pluies, l'eau s'élevant au-dessus de la hauteur du vase, y a pénétré de bas en haut en s'introduisant entre les deux bords du couvercle et du vase. Cet effet successif d'évaporation et de remplissage a pu s'opérer des milliers de fois, et cela explique le poids considérable des incrustations. Si l'on veut absolument de l'eau antique, il faut aller au musée et agiter un robinet de bronze trouvé à Pompéi : les anciens travaillaient les métaux avec tant de perfection, que cet appareil conserve encore l'eau qui s'y trouvait enfermée au moment de l'éruption.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des habitations bourgeoises; notre étude sur l'intérieur des maisons romaines serait incomplète, si nous ne disions un mot des boutiques.

Si le lecteur veut bien jeter un coup d'œil sur le plan de la maison de Pansa, il y remarquera, disposées tout autour de l'habitation principale, un certain nombre de chambres qui s'ouvrent directement sur la rue : ce sont les boutiques. Elles se composent généralement d'une échoppe extérieure avec des comptoirs ou étaux en maçonnerie pour étaler les denrées et marchandises, d'un arrière-magasin qui servait de dépôt, et d'un premier étage pour l'habitation du marchand avec une terrasse. Toute espèce de luxe décoratif n'en est pas banni, et l'on y trouve assez souvent, avec des dalles de marbre, des mosaïques et des peintures murales, dont l'image indique l'objet du négoce ou la profession de l'artisan. Elles se fermaient au dehors par un système de devanture que nous employons encore aujourd'hui. Dans deux rainures, l'une supérieure, l'autre inférieure, on faisait glisser des volets mobiles, dont le jeu était ensuite arrêté par la fermeture de la porte d'entrée. Cette méthode, simple et facile, avait l'avantage de laisser toute la surface extérieure des murailles à l'inscription des

actes publics et aux affiches des particuliers. Le nom du marchant était souvent inscrit à sa porte.

Chez Pansa, comme dans toutes les autres habitations bourgeoises de Pompéi, une des boutiques communiquait avec l'intérieur de la maison. C'est là que le propriétaire faisait vendre au détail par son esclave intendant (*dispensator*) tous les produits de ses fermes : le blé, le vin, l'huile, les fruits, etc. Cet usage était alors général, et il n'a point disparu des mœurs de l'Italie moderne. C'est ainsi qu'à Florence les nobles détaillent aujourd'hui le produit de leurs vignes, *à pot renversé,* dans une petite chambre au rez-de-chaussée de leurs somptueux palais : le chaland passe à travers un guichet son *fiasco* vide avec le prix connu; un bras sort, et le fiasco revient plein. On vante surtout le *chianti,* du baron Ricasoli; le *carmignano,* du comte Galli; le *san-martino,* chez Ricardi, et le *montisone,* chez le signor Torrigiani. Les nobles débitants se font assez souvent des guerres de concurrence commerciale ou de politique à propos de leurs vins, et les intendants, épousant les querelles de leurs maîtres, se jettent quelquefois les flacons à la tête dans les journaux. Je me rappelle avoir lu à Florence, dans les annonces de la *Gazella del popolo,* des articles fort amusants, où le *pomino* du comte B. se plaignait avec amertume du ton aigre de son confrère l'*aleatico* du baron M., et celui-ci (je parle du vin) répondait avec verdeur aux attaques de son rival. « Quel style trouble ! lui disait-il; quelle parole fade et doucereuse ! quel langage sans chaleur ! *Per Bacco !* on voit bien de quel vin vous buvez ! Le style, c'est le vin !!! » Égayé par cette polémique, je portai mon fiasco chez les concurrents pour les juger, et je trouvai qu'ils n'avaient tort ni l'un ni l'autre.

On croira peut-être que ce sont là des mœurs toutes modernes. On se tromperait. Si les anciens n'avaient pas nos journaux, ils avaient les murailles, et c'est là souvent que se vidaient les querelles entre particuliers par des inscriptions injurieuses. J'ai lu à la porte d'un cabaret de Pompéi les trois mots suivants, tracés à la pointe, pour accuser sans doute le perfide aubergiste : *Oppi, fur, furuncule!* c'est-à-dire *voleur, filou d'Oppius!* Il y avait vis-à-vis, sur l'autre trottoir, un

autre cabaret plus élégant, et je soupçonne beaucoup celui-ci d'avoir poursuivi son rival : Ne pas confondre avec la boutique en face !

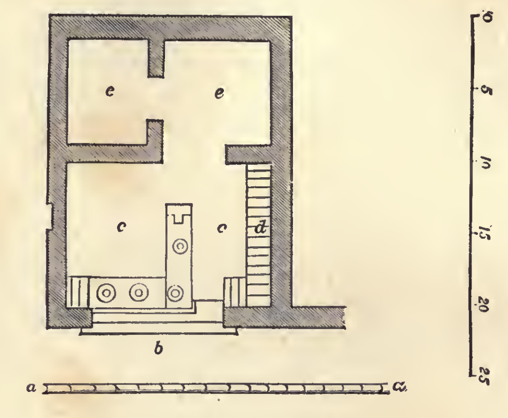
Entrons, si vous le voulez bien, dans quelques-unes de ces boutiques, et visitons surtout celles qui diffèrent le plus des nôtres. Dans les dépendances de la maison de Pansa il y avait deux boulangeries. On y trouva des moulins à bras pour



Arts et métiers.

moudre le blé, des vasques de maçonnerie ou *pétrins* pour préparer la pâte, des amphores pleines de farine, des étagères pour placer les pains, le four avec sa cheminée, et un réservoir pour l'eau. Les moulins à bras, qu'on rencontre si fréquemment en France dans les fouilles, méritent une mention particulière. Cet appareil se compose essentiellement de deux pièces de pierres dures, marbre brut, grès ou lave. La base est formée d'un plateau d'où sort une saillie conique plus ou moins haute, qui constitue la meule intérieure; la meule extérieure a exactement la forme d'un sablier, de sorte qu'une moitié de cette pièce s'adaptait, comme un chapeau, à la surface conique de la meule inférieure, et que l'autre moitié restait en saillie comme un entonnoir. Le blé était versé dans l'entonnoir, et descendait graduellement, par quatre trous mé-

nagés au fond de la trémie, sur le cône solide intérieur, où il était engagé entre les aspérités des deux meules. Un double

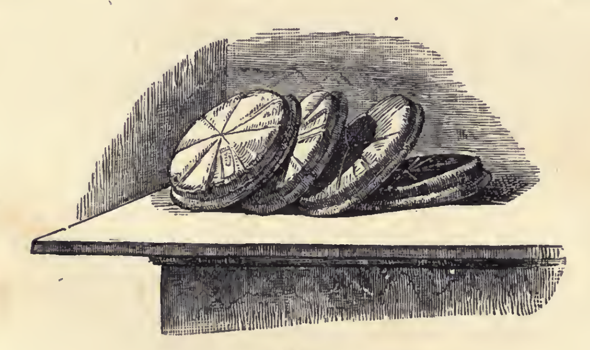


iii, 2
See Mazois
II, 8.

Maison d'un boulanger.

a. Râtelier où l'on attachait les licous des chevaux et des mules
b. Marche.
c. La boutique.
d. Escalier conduisant à l'étage supérieur.
e. Chambres de derrière (très petites).

levier de bois, introduit dans un trou de l'appareil, permettait de le mettre en mouvement et de broyer le grain; la farine tombait tout autour du cône dans une cavité ménagée à sa



Pains.

base. Ce travail, extrêmement pénible, était réservé aux esclaves, mais on aurait pu le faire exécuter par des chevaux ou par des chutes d'eau, car les moulins à eau étaient déjà in-

ventés. On faisait si peu de cas de l'esclave, que les animaux et les machines n'étaient employés que comme des auxiliaires, quand les forces de la machine humaine étaient épuisées. Un pauvre esclave, ayant achevé sa tâche et cédé sa place à un âne, dessinait sur le mur le portrait de son compagnon tournant la meule, et inscrivait auprès cet encouragement ironique : *Labora, aselle, quomodo laboravi, et proderit tibi.* « Travaille, ânon, comme j'ai travaillé; cela te fera du bien. »

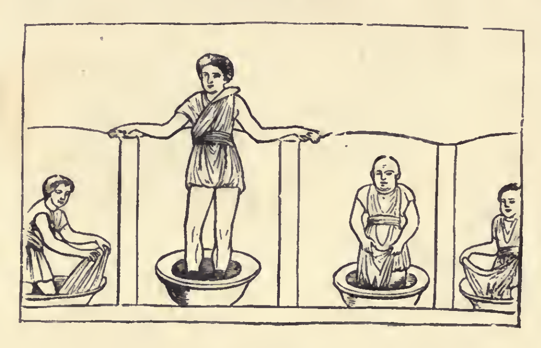


Opérations des foulons.

On n'a pas seulement trouvé les boulangeries; on a même trouvé soixante-onze pains dans un four attenant à l'hôtellerie de Modestus. Ces pains, de la forme et de la dimension de nos pains de munition, comme on les fait encore aujourd'hui à Naples, sont parfaitement conservés, et on peut les étudier dans les musées de Naples et de Pompéi. On pourrait même les servir sur la table, si Modestus, un peu troublé au moment de son départ précipité, ne les avait laissé brûler.

De la boulangerie passons chez le blanchisseur teinturier. Nous voici dans la *fullonica,* vaste établissement ouvert sur deux rues, avec ses cours, ses séchoirs, ses vasques pour laver le linge et les étoffes, ses chaudières en cuivre, son four

et sa fontaine jaillissante. Les foulons, *fullones*, nettoyeurs et dégraisseurs d'étoffes, formaient à Pompéi une corporation riche et puissante; car ils avaient des prêtres, et ils élevèrent à leurs frais une fort belle statue à la prêtresse Eumachia. Ils étaient spécialement occupés, comme nos blanchisseurs, à nettoyer et à blanchir les vêtements après qu'on les avait portés. Les peintures murales qu'on trouva dans la fullonica nous permettent d'assister à toutes les opérations des foulons. Le linge était ordinairement nettoyé, dans les bassins de la buanderie, par une simple opération de lavage et de rinçage, favorisée par l'emploi du savon, de l'argile à foulon et quelquefois de la



Opérations des foulons.

chaux. Les étoffes sales étaient foulées avec les pieds dans de larges cuves où l'eau était mêlée à de l'argile (*lutus fullonicus*) et à de l'urine qu'on recueillait dans des vases disposés à cet effet au coin des rues. Les détails du nettoyage des vêtements avaient paru si importants aux Romains, que la loi Metella, édictée l'an 354 de Rome, et depuis, la loi des censeurs Lucius Æmilius et Caius Flaminius, n'avaient pas dédaigné de s'en occuper. Après le lavage, on séchait et on blanchissait l'étoffe en la posant sur un châssis au-dessus duquel était un pot de soufre allumé, émettant des vapeurs sulfureuses; après quoi on la suspendait et on en arrangeait le poil avec une brosse ou un chardon à carder; enfin on la portait à la presse, où on lui rendait sa première finesse par une forte compression. On voit par l'ensemble de ces opérations que la

corporation dont le siège était à la fullonica avait beaucoup à faire à Pompéi.

Les peintres devaient aussi être fort occupés; car il y a bien peu de maisons qui n'offrent quelques peintures murales plus ou moins importantes. Je parle ici tout à la fois des peintres en bâtiment, des peintres décorateurs et des artistes; car il est vraisemblable que ces attributions se confondaient chez le même personnage, comme elles se sont confondues chez nous jusqu'au XVIe siècle. On a trouvé à Pompéi plusieurs boutiques de droguistes ou marchands de couleurs, avec des espèces de pains de couleurs de tons admirables; une amphore était pleine d'un jaune brillant mêlé à la gomme ou à une substance résineuse, sans doute pour peindre à la détrempe ou à la colle les boiseries et les meubles. On rencontra aussi des pains hémisphériques de blanc de plomb avec le cachet du fabricant:

ATTIORVM

formule qui équivaut à celle-ci : *Attius frères* ou *Attius et Cie*.

Outre la peinture à la détrempe, qu'ils ont connue et pratiquée, les anciens employaient de préférence la peinture à l'encaustique. Il semble y avoir eu plusieurs méthodes d'encaustiques. Tantôt on se servait de couleurs mêlées de cire, appliquées avec une brosse sèche, puis fixées par le feu au moyen d'un instrument spécial appelé *cauterium;* tantôt on liquéfiait la cire avec laquelle les couleurs étaient mêlées, puis on trempait la brosse dans cette mixture liquide, et on appliquait la couleur à l'état fluide, comme on le fait pour les couleurs à l'eau, en laissant à l'action de la chaleur le soin d'égaliser et de fondre la couche. Quel que soit le procédé qu'on ait adopté à Pompéi, le résultat en est étonnant; car les couleurs, malgré le milieu humide où elles se sont trouvées emprisonnées pendant dix-huit siècles, ont conservé une fraîcheur de coloris très remarquable.

Les boutiques des droguistes renfermaient aussi une grande

quantité de pierres ponces, pour donner le poli aux surfaces appelées à recevoir la peinture. Les modernes emploient les ponces comme la nature les fournit; mais les anciens, plus raffinés que nous dans leurs arts, choisissaient ces pierres avec le plus grand soin, leur donnaient la figure d'une demi-sphère de mesure uniforme, proportionnée à la grandeur de la main, et les enfermaient dans une sorte de manche hémisphérique qui permettait de les manœuvrer très facilement.

Les boutiques de Pompéi ont offert une autre matière dont la découverte inattendue excita un vif étonnement. Chez Attius et Cie, on trouva une masse considérable d'asphalte. Cette substance, qui nous semble si moderne, n'est qu'une vieillerie, et les anciens l'employaient avant nous. Plusieurs boutiques et le marchepied des thermes sont dallés en bitume. Allez donc prendre un brevet pour voir vos inventions revendiquées par les maçons de Pompéi.

VI

LES POMPÉIENS EN VILLE

Tavernes de bas étage. — La salutation des clients. — La maison du poète tragique. — Mouvement matinal des rues. — Les écoles de Pompéi. — Le marché. — Les hôtelleries. — La douane et le bureau des mesures publiques. — La maison du questeur. — Le quartier des soldats. — Inscriptions des murailles. — Police municipale et voirie. — Forum civil. — Basilique. — Temples. — Le secret des oracles. — Bains publics. — Thermopoles. — Théâtres et amphithéâtre. — Funérailles et tombeaux.

La petitesse des habitations romaines ne devait pas être favorable à la vie domestique, à la vie de famille. Les riches et les oisifs (c'est d'eux surtout que nous parlons), ne trouvant pas à la maison ce genre de confortable qui fait qu'on s'attache à son *chez soi*, allaient chercher au dehors les distractions et les plaisirs d'une vie désœuvrée. On les rencontrait surtout au forum, dans les basiliques, aux temples, aux bains, aux *cafés*, dans les tripots de jeu, au théâtre, sous les portiques. C'est là le rendez-vous du monde élégant. C'est là aussi que nous allons le suivre, pour montrer quelle était la physionomie mondaine d'une petite ville de province au premier siècle de notre ère; mais auparavant nous allons étudier en ville le petit peuple et les commerçants.

Dès le matin le petit peuple s'agite, et une grande animation remplit les rues de la cité. Les esclaves, auxquels les tra-

vaux serviles sont presque exclusivement réservés, quittent la maison de leur maître pour gagner les chantiers et les ateliers où ils exercent leur état à son profit. Les maçons, les charpentiers, les portefaix, etc., sont ainsi loués chaque jour à des entrepreneurs par ceux qui les possèdent; mais, avant de se mettre au travail, ils vont dépenser au cabaret la petite gratification qui leur a été accordée. Nous les trouvons dans les maisons de Modestus, de Sarinus, de Fortunata, tavernes de bas étage, où ils se rencontrent avec la lie du peuple et les soldats, et où les querelles et la débauche se mêlent à l'ivresse. Modestus a pourtant pris la précaution de faire peindre sur les murs Ulysse repoussant le breuvage que lui présente la magicienne Circé, et qui devait le transformer, lui et ses compagnons, en autant d'animaux immondes et de bêtes féroces. Cette allégorie transparente n'est pas comprise, et Modestus lui-même, qui prêche une si belle morale sur les murs, ne sait peut-être pas refuser au client aviné la liqueur enivrante qui va achever de lui faire perdre la raison. D'ailleurs les verres, les amphores, les ustensiles de cuisine sont là exposés sur les étagères de marbre et prêchent mieux qu'Ulysse. « Amis, buvons! la vie est courte et dure : il faut la couronner de fleurs! » Il paraît que cette clientèle ne payait pas toujours très bien; car un aubergiste a pris soin de faire peindre comme enseigne un Mercure avec une bourse à la main, un honnête Mercure, non celui qui vole adroitement, mais celui qui paye ses dettes. Cette image disait d'une manière intelligible que quiconque voulait boire devait payer; elle équivalait à ces peintures naïves qu'on trouve dans les auberges de nos villages, avec cette légende ingénieuse : *Crédit est mort. Les mauvais payeurs l'ont tué!*

Ailleurs les taverniers ne sont pas aussi bien inspirés, et les peintures de leurs cabarets sont plutôt propres à pousser à l'orgie. On y voit représentés sur les murs des hommes et des femmes assis à table devant des bols pleins de vin où ils puisent avec des cornes, ou bien gisant sur le sol, dans un état de demi-ivresse, la verre à la main. A côté sont tracés à la pointe les comptes du cabaretier et les écots des consommateurs. Ceux-ci ont ajouté aux peintures des inscriptions et

des croquis de leur goût. Un soldat s'adresse au garçon : *Da frigidum pocillum!* « Garçon! du plus frais! » Plus loin, un autre soldat présente un verre de vin à un homme du peuple, et lui dit : *Marcus Furius Pila Marcum Tullium,* c'est-à-dire *Marcus Furius Pila invite Marcus Tullius.* A l'entrée de cette maison mal fréquentée, et sans doute mal famée, on déterra quatre squelettes avec quatre bracelets, quatre anneaux, une monnaie d'or et vingt-huit pièces de bronze. Les malheureux, surpris par l'éruption, n'avaient pas voulu laisser la bouteille à moitié pleine. On a trouvé, sur la table de marbre où ils avaient pris la dernière *consommation,* les verres, les flacons et des taches circulaires comme celles que ferait un liquide sucré ou mélangé de miel.

Pendant que les esclaves artisans vont ainsi noyer leurs soucis dans les pots, au risque d'être battus par l'entrepreneur et fouettés par leur maître, les hommes libres vont saluer les personnages dont ils sont les clients. On les voit se hâter par la ville pour assister au lever des patrons. Quelques-uns portent sur la tête leurs vases culinaires pour recevoir leur pitance journalière; car il est d'usage que le patron nourrisse son client pauvre et lui distribue chaque jour la *sportule,* provision de vivres de médiocre qualité. Mais, hélas! les vases sont trop petits pour la faim du pauvre ou trop grands pour la libéralité du maître. Les clients riches ou seulement aisés dédaignent la sportule, et vont simplement remplir un devoir d'étiquette, avec l'espoir d'en recevoir un jour la récompense par quelques services.

Pénétrons avec eux dans la maison du patron, par exemple, chez le poète tragique, personnage important et considéré à Pompéi. Les riches, les amis du maître entrent sans difficulté et vont attendre son lever sous le portique de l'atrium. Il n'en est pas de même pour les autres, foule affamée et mendiante, dont les esclaves eux-mêmes font peu de cas. Sur le seuil du vestibule, une mosaïque à dessins noirs sur fond blanc représente un chien s'élançant avec fureur au bout de sa chaîne, avec cette légende : CAVE CANEM : *Prenez garde au chien!* Il n'y a pas de chien dans sa niche, mais un esclave portier plus terrible que Cerbère en personne. L'impitoyable

gardien, avec la servilité et l'insolence habituelles aux valets, salue humblement les riches, laisse les pauvres se morfondre au dehors et ne s'attendrit qu'à la vue d'une pièce de monnaie. Tout en faisant antichambre, les clients examinent pour la centième fois les grandes peintures homériques qui ornent l'atrium, copies admirable des chefs-d'œuvre de peintres de l'antiquité. Voici à droite Chryséis renvoyée à son père; Achille qui accompagne Briséis et lui dit adieu; Thétis qui prie Jupiter de venger l'affront fait à son fils par Agamemnon. Les plus belles scènes de l'Iliade passent ainsi sous les yeux du visiteur. A gauche, on voit Vénus, dans l'attitude de la Vénus

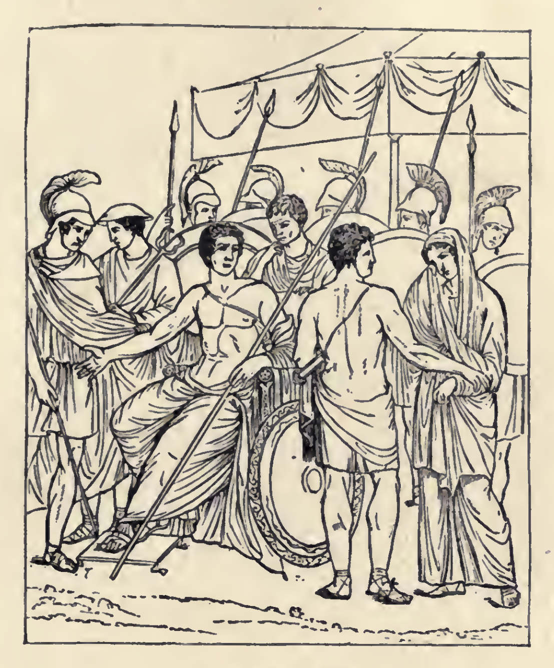


Mosaïque du chien.

de Médicis, ayant à ses pieds une colombe avec un épi dans le bec; Dédale au milieu des airs dirigeant son vol vers la Grande-Grèce; et Icare, oublieux des avis de son père, se noyant dans la mer Égée, malgré les efforts d'une divinité marine pour le sauver. D'autres peintures remplissent les ailes de l'atrium; mais elles sollicitent moins l'attention que celle du tablinum, toute médiocre qu'elle est... Celle-ci représente un poëte déclamant des vers qu'il lit sur un papyrus, en présence d'un auditoire de six personnes, parmi lesquelles Apollon et Minerve témoignent la plus vive admiration. C'est là évidemment le portrait du maître de la maison. Si Apollon et Minerve admirent ses œuvres, que ne doivent pas faire de simples clients! Aussi ne parle-t-on guère que du succès de sa dernière pièce, et quelques-uns même en déclament les tirades les plus applaudies, avec l'espérance que ce bruit flatteur arrivera jusqu'aux oreilles du maître.

Enfin le poëte paraît, encore appesanti par le sommeil et

par le vin. Il accueille ses amis avec affabilité, salue ses clients aisés d'un signe de tête protecteur et n'abaisse qu'un regard dédaigneux sur la troupe des mendiants, foule inconnue, dont son esclave *nomenclateur* lui souffle les noms à l'oreille. La présentation est faite, la sportule est distribuée,

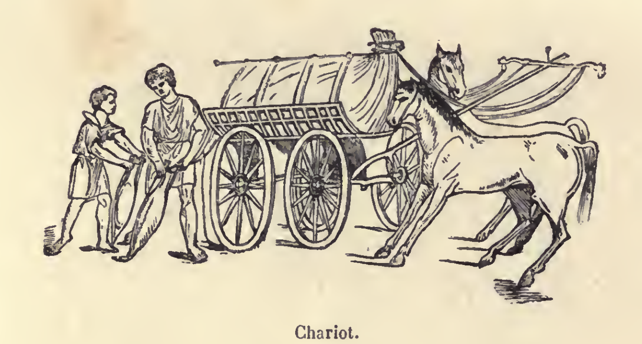


Achille et Briséis.

et les clients pauvres vont recommencer chez un autre patron la même cérémonie humiliante. Les gros clients restent seuls et se partagent l'emploi de la journée près du patron : les uns le suivront au forum et aux thermes; les autres l'accompagneront au théâtre, où l'on répète une nouvelle pièce; d'autres iront avec lui offrir un sacrifice à Apollon et aux Muses. Jamais le poète ne sera seul, et du matin au soir il aura près de lui une petite cour de flatteurs et d'empressés.

Cependant les boutiques s'ouvrent, les magasins étalent leurs marchandises. Une foule confuse et bourdonnante se

presse dans les rues trop étroites et se dirige vers le port, où plusieurs navires sont en déchargement. Mille cris se croisent de toutes parts. Des chariots chargés de marchandises circulent dans les rues, traînés par deux bœufs. Ce sont de lourdes machines composées d'une plate-forme en planches, avec des roues sans rayons, pleines, faites d'un seul morceau de bois rond soudé à l'essieu : tout tourne ensemble, l'essieu et la roue, sur les pavés inégaux de la rue, avec des bruits stridents. Les rues sont tellement étroites, que les chariots doivent s'attendre aux carrefours ; et, comme la patience n'est



Chariot.

pas la vertu dominante des charretiers, il en résulte des imprécations terribles où passent tous les dieux de l'Olympe et de l'enfer, malgré la présence des *lares compitales* dans leurs niches au coin de la rue.

C'est l'heure où les enfants vont à l'école, car tout le monde n'a pas le moyen de posséder un esclave grammairien et littérateur, ou un poète comme Plaute ou comme Térence, pour montrer à lire aux enfants. Les magisters sont cependant presque tous des esclaves ; mais ils exercent cette industrie au profit de leur maître. Il y en a trois à Pompéi qui ont une certaine réputation. Verna tient l'école publique en face de la basilique, dans une magnifique salle carrée, avec une tribune en hémicycle ornée de statues dans des niches. Une inscription en lettres rouges placée à la porte de son établissement nous apprend qu'il s'était mis sous la protection de Caius Capella, dont il était peut-être l'affranchi et dont il



Maison du poète tragique.

souhaitait avec ses écoliers la promotion à la magistrature duumvirale :

C. CAPELLAM. D. V. I. D. O. V. F. VERNA. CVM. DISCENTIBVS.

Caium Capellum duumvirum justitiæ dicendæ orat ut faciatis Verna cum discentibus. Tout en face, un concurrent, nommé Valentinus, avait ouvert une autre école et l'avait mise, par une inscription analogue, sous la protection des édiles; mais il devait faire peu de tort à Verna, car le brave magister, si soucieux de se mettre en règle avec l'autorité municipale, est moins préoccupé des légitimes exigences de la syntaxe, et il écrit hardiment à sa porte : VALENTINVS CVM DISCENTES SVOS. Si cette enseigne malheureuse n'est pas l'espièglerie d'un écolier malin, il faut croire que Valentinus n'était pas fort et ne recevait chez lui que les enfants de la lie du peuple. Un autre maître d'école de Pompéi a eu une idée plus malencontreuse encore. Croyant avoir besoin d'une enseigne pour appeler ses jeunes clients, il s'était fait peindre un fouet à la main, flagellant rudement un enfant nu que tenaient deux de ses camarades. Je ne sais si le digne homme avait beaucoup de monde dans sa classe; mais je suppose que c'était un vieil esclave jaloux de rendre avec usure aux jeunes générations les coups qu'il avait reçus de son maître.

C'est aujourd'hui les *nundines,* jour de marché chez les Romains. Une foule considérable de colons et d'esclaves cultivateurs accourt des campagnes voisines par les huit portes de la ville et se dirige, en annonçant ses marchandises à grands cris, vers le forum triangulaire. Cette place, spécialement affectée tous les neuf jours à la vente des denrées, *forum nundinarium,* sert aussi de portique et de *foyer* au grand théâtre, qui lui est contigu. Elle s'ouvre par un vestibule ou propylée de huit colonnes ioniques, et elle se déploie sur deux de ses côtés par deux portiques formés de quatre-vingt-dix colonnes doriques. C'est sous ces longues galeries que s'étalent tous les comestibles, les légumes, les fruits, le poisson. C'est là que les ménagères viennent acheter leurs provisions pour la semaine, à moins que, redoutant les embarras



Pompéi. — Forum triangulaire.

de circulation qui obstruent toutes les voies aux alentours du forum, elles n'arrêtent les marchands au passage. Les plus paresseuses ne se donnent même pas la peine de descendre du premier étage (c'est une peinture de cabaret qui nous révèle ce détail) : le marché se conclut à haute voix par la fenêtre, et un panier soutenu par une corde vient recevoir la marchandise pour la transporter sans fatigue à l'étage supérieur. C'est un usage qu'on peut encore observer à Rome et à Naples.

Après avoir vendu leurs denrées, les colons et les propriétaires ruraux retournent à leurs hôtelleries. Il y en a plusieurs à Pompéi. L'une d'elles, la plus belle de toutes, est située dans le faubourg Augustus Felix, comme si elle avait voulu échapper à l'octroi. Elle se compose d'un vaste établissement de forme quadrangulaire, précédé d'un portique soutenu par vingt-deux colonnes, et elle est distribuée en treize boutiques avec arrière-magasins, qui servaient sans doute de dépôt provisoire ou d'entrepôt; ces boutiques avaient un premier étage et des terrasses décorées de colonnes; il y avait en outre un hôtel proprement dit, des écuries et une fontaine avec son abreuvoir. On y a trouvé les restes d'un char dont les roues étaient garnies de dix rais, le squelette d'un mulet avec le mors de bronze entre les dents, des sceaux de bronze, un mortier de marbre, des bouteilles, des verres, des plats de terre cuite, des fuseaux, des dés à jouer, un candélabre, un peson, des poêles et des casseroles placées sur les fourneaux. Quel a dû être le désespoir du cuisinier en abandonnant ses sauces à tous les hasards de l'imprévu!

En entrant en ville par la porte d'Herculanum, on rencontre à main droite l'hôtel d'Albinus, indiqué par cette simple enseigne : ALBINUS, comme une maison bien connue qui n'a pas besoin d'en dire plus long. Les fouilles y ont fait découvrir une écurie avec des ossements de chevaux et de mulets, des cercles de roues, des fragments de chars et des anneaux fixés dans le mur. Un peu plus loin l'auberge de Jules Polybe, non moins importante que la précédente, logeait aussi à pied et à cheval. Agathus Vaius paraît avoir eu une clientèle moins dis-

tinguée, si l'on en juge par l'inscription suivante peinte sur le mur à l'entrée :

C. CVSPIVM. PANSAM. AED. MVLIONES
VNIVERSI. R. CVM. AGATHO. VAIO
IVLIVS POLYBIVS. COLLEGA. FECIT.

« Tous les muletiers, réunis à Agathus Vaius, sollicitent la



Maison du questeur.

protection de l'édile Caius Cuspius Pansa. Fait par son confrère ou son associé Jules Polybe. »

Une difficulté s'élève entre deux marchands au sujet d'une transaction. Pour la trancher, ils se rendent au *telonium,* sorte de douane où l'on acquittait les impôts commerciaux et où étaient déposés les étalons des poids et mesures. Il s'y trouve, en effet, une quantité considérable de gros poids en marbre et en basalte, de différentes formes et grandeurs, les uns de cent livres, marqués des sigles C. PON (*centum ponderis*), les autres d'un talent, marqués TAL. Beaucoup de petits poids en plomb de figure rectangulaire portent cette double inscription : EME,

HABBEBIS, *achète, tu auras.* Il y à aussi toute une série parfaitement assortie de poids plus petits, rentrant les uns dans les autres et étant, comme ceux dont nous nous servons, des multiples les uns des autres. Les balances en bronze ont la forme bien connue du peson; le contrepoids mobile est aussi de bronze et représente ou une divinité comme Mercure, le dieu du commerce, ou l'image d'une région symbolisée sous la figure d'une femme, comme l'Afrique avec la tête couverte de la peau d'un éléphant, ou enfin le buste d'un empereur ou d'une impératrice. La plus remarquable de ces balances est celle qui porte l'inscription suivante, attestant qu'elle a été étalonnée au Capitole sous le huitième consulat de Vespasien, et sous le sixième consulat de Titus :

IMP. VESP. AVG. IIX. C. IMP. AVG.
T. VI. C. EXACTA. IN. CAPITO.

Selon Vitruve, c'est au forum que doit se trouver le module officiel des mesures publiques; c'est aussi au forum civil que nous le retrouvons à Pompéi. Il consiste en un bloc de tuf de forme rectangulaire, percé d'un certain nombre de cavités régulières, de capacités différentes, pour mesurer les matières sèches et les liquides. Chaque cavité est protégée par un couvercle de bronze et a un orifice d'écoulement à la partie inférieure pour en retirer les matières après l'opération. S'il pouvait rester le moindre doute sur la destination de ce monument important, l'inscription qu'il porte lèverait toute difficulté, en nous apprenant que « Aulus Clodius Flaccus et Numerus Arellianus Caledo, duumvirs de justice, furent chargés, par décret des décurions, de vérifier les mesures publiques. »

Quelques citoyens passent chez le questeur, dans la maison de Castor et de Pollux, pour payer leurs impôts. Pompéi, qui faisait un grand commerce avec les villes les plus riches de la fertile Campanie, devait avoir, sinon un questeur, au moins un délégué du fisc. La maison de cet officier public est une des plus belles et des plus nobles de la cité, comme il convenait à un homme de finance. La façade principale en est revêtue d'admirables travaux de stuc blanc sur fond rouge, où les



Forum de Pompéi.

creux des bas-reliefs sont de couleur bleu de ciel; la corniche est modelée en stuc, et les parties saillantes sont rouges et noires sur fond bleu, ce qui produit un effet charmant. La maison comprend deux appartements distincts, l'un pour traiter les affaires publiques, l'autre pour servir d'habitation. Tous les murs sont couverts de précieuses peintures, parmi lesquelles on distingue, par leur délicatesse et leur fini, celles de Castor et de Pollux; une des salles était entièrement revêtue de marbres rares; mais elle avait été dépouillée en grande partie de cette riche ornementation par le propriétaire lui-même après la catastrophe, car le terrain avait été évidemment fouillé en plusieurs points, sans aucun doute pour enlever les trésors enfouis dans cette splendide habitation. Les caisses publiques, deux belles caisses garnies de bronze avec des ornements en argent, munies de fortes serrures et d'armatures, avaient été dévalisées : on n'y recueillit de nos jours que quarante-cinq monnaies impériales d'or et cinq d'argent, avec un bas-relief de bronze et le buste de la Fortune, symbole des richesses qu'elles devaient contenir. Deux squelettes de femmes, encore parées de magnifiques joyaux, furent déterrés dans l'atrium.

Une querelle s'est élevée dans le port, entre plusieurs matelots, à la suite de copieuses libations chez Fortunata, qui est sans doute la femme d'un marin absent pour le cabotage. Le motif de la querelle est futile; mais avec les populations du midi de l'Italie il faut peu de chose pour enflammer les colères. Des propos grossiers sont d'abord échangés, puis des coups; puis les couteaux se montrent, et le sang ne tarde pas à couler. Un des querelleurs a été tué, et les assassins s'enfuient. La police arrive avec une patrouille de soldats et s'empare du coupable, malgré la résistance obstinée de ses camarades. On lui met les menottes et on le conduit en prison, dans le quartier des soldats. Cet édifice, situé près du forum triangulaire, en face du grand théâtre, présente un vaste carré environné de soixante-quatorze colonnes qui soutenaient la toiture d'un portique d'architecture dorique. Tout autour de ce portique, au rez-de-chaussée, sont disposées quarante-deux chambres, dont une servait de prison. Les entraves y étaient encore, avec



Pompéi. — Maison de Castor et Pollux.

plusieurs squelettes enchaînés. Cette machine, qui servait de punition et qu'on voit aujourd'hui au musée, est parfaitement semblable au ceps qu'on observe dans plusieurs prisons du moyen âge, par exemple au donjon de Loches ; elle est formée d'une longue barre de fer qui s'engage dans les anneaux de vingt entraves; lorsque les pieds du coupable sont entrés dans les entraves, on engage la barre dans les anneaux, et les pieds du prisonnier ne peuvent plus se retirer, la tringle de fer étant d'ailleurs arrêtée par ses extrémités. On trouva dans les chambres du quartier diverses pièces d'armures, des armes, des galons tissus d'or, un instrument de musique semblable à la



Caricature.

clarinette, mais avec plus d'ouvertures et de clefs, le tout d'ivoire garni de bronze, avec une multitude d'autres objets qui semblent avoir appartenu à un établissement militaire. Je dois ajouter cependant que plusieurs antiquaires refusent de voir dans cet édifice une caserne, et n'y reconnaissent qu'une école de gladiateurs, *ludus gladiatorius*, c'est-à-dire le lieu où le *lanista* apprenait aux gladiateurs à faire des armes. Cette opinion est appuyée sur d'assez bonnes raisons; mais elle n'explique pas comment on a pu rencontrer jusqu'à soixante-trois squelettes dans les chambres de l'étage supérieur : la discipline militaire peut seule rendre compte d'un fait aussi singulier.

En retournant du quartier des soldats au forum civil, nous flânerons dans les rues, et nous examinerons avec soin les *albums*, c'est-à-dire les pans de murailles enduits de plâtre blanc, où l'on peignait les annonces officielles, les avis au pu-

blic, et même de simples inscriptions plaisantes ou satiriques. Nous ne serons pas seuls à faire cette étude, et avec les gens graves, les hommes d'affaires, les désœuvrés qui cherchent à tuer le temps, nous trouverons les *gamins* de Pompéi crayonnant des caricatures. Comme nous sommes au temps des élections, les affiches électorales couvrent les murs, et les amis des candidats ont fait peindre partout des invitations semblables à celle-ci.

HOLCONIVM. PRISCVM. D. R. P. II. V.
O. V. F. IVVENEM FRVCTV...

Holconium Priscum dignum rei publicæ duum virum oro vos faciatis, juvenem fructuosum ; ce qui signifie : « Je vous prie de nommer duumvir de la république Holconius Priscus; il en est digne, car c'est un jeune homme plein d'habileté. » La même candidature est appuyée plus loin, dans des termes identiques, par tous les jardiniers (*pomarii*) unis à Helvius Vestalis; mais Holconius a deux concurrents, Sottius Conjunctus et Capella, et l'un des électeurs n'a pas craint de signer son affiche : il s'appelle Heracla.

A côté des réclames électorales abondent les formules par lesquelles les employés ou les marchands se mettent sous la protection de tel ou tel personnage, formules dont nous avons déjà cité quelques exemples. Ici c'est le scribe Issus qui sollicite le patronage de l'édile Marcus Cerrinius Vattia, affirmant qu'il en est digne : *M. Cerrinium Vattiam æd. o. scr. Issus ; dignus est.* Cette phrase, cent fois repétée sur les murs, semble avoir été l'équivalent de ces annonces modernes : *Sous le patronage de la famille royale,* ou *fournisseur breveté de...* Là c'est Proculus, qui invoque l'appui de l'édile Popidius. Chaque boutiquier veut avoir dans la magistrature locale un protecteur reconnu, et les noms de ces protecteurs, solennellement inscrits à la porte de la boutique, sont souvent accompagnés d'un souhait de prospérité : *Nummiano feliciter !* « Bonheur à Nummianus ! » C'est par cette acclamation, qui correspond exactament à nos vivats, que la foule, au dire de Phèdre, avait coutume d'accueillir les personnages puissants.

On pense bien que les plaisants n'ont pas manqué de glisser

au milieu de ces graves formules quelques phrases satiriques. Au moment où l'on agite la nomination des édiles, voici Macerion et tous les dormeurs de la ville qui portent leur suffrage sur Vattia : *Vattiam æd. rogant Macerio dormientes universi.* Sans doute Vattia était lui-même un peu paresseux, et l'on espérait que pendant le temps de sa magistrature il ferait cesser les cris des vendeurs qui troublaient le sommeil si doux du matin. Ailleurs un mauvais plaisant annonce en style lapidaire que « sous le consulat de L. Nonius Asprenas et d'A. Plotius, il lui est né un... ânon. » Voilà une magistrature illustrée par un grand événement. Plus loin les jeunes gens de Nola souhaitent galamment mille prospérités aux jeunes filles de Stabia : *Nolani feliciter Stabianas puellas!* Dans un coin, un écolier a crayonné le premier vers de l'*Énéide*, mais comme les Pompéiens, descendants des Osques, prononçaient la lettre *r* comme la lettre *l*, il a écrit en substituant partout la seconde lettre à la première :

Alma vilumque cano Tlo...

pour : *Arma virumque cano Trojæ...* Un autre, après avoir dessiné deux gladiateurs faisant des armes, a voulu mettre son croquis sous la protection de la Vénus Pompéienne, en menaçant de toute la colère de la déesse ceux qui l'effaceraient : *Abiat* (*habeat*) *Venere Pompeiiana iradam qui hoc læsærit!* Il faut croire que celui qui a écrit cette imprécation, où abondent les fautes de langue, devait sortir de l'école de Valentinus.

Terminons par un distique touchant, écrit dans un coin par une main amie :

Hic ego fui......... formosa coma puella,
Laudata a multis, sed lutus intus erat.

C'est en quelque sorte l'épitaphe d'une jeune fille à la belle chevelure que tout le monde admirait. Hélas! cette beauté n'était qu'un peu de cendre et de poussière. Ce souvenir de mort, inscrit sur des ruines, a quelque chose de mélancolique; c'est la seule inscription de ce genre, même parmi les inscriptions funèbres, qu'on puisse signaler à Pompéi.

Puisque nous flânons dans les rues, il est bon de dire un mot de la police municipale et de la propreté de la voirie. Le soin de la voirie était particulièrement confié aux édiles, assistés de quatre officiers spéciaux appelés, de leur nombre, *quatuorvirs*. Ces officiers veillaient à ce que les riverains n'empiétassent pas sur la voie publique, et faisaient enlever les immondices des rues, en se servant des habitants comme auxiliaires forcés. Quant à certaines malpropretés que la police d'une petite ville, quelque vigilante qu'elle soit, ne saurait empêcher totalement, on avait imaginé quelques mesures préventives qui les dissimulaient un peu sans en pallier tous les inconvénients. A Rome, il y avait dans beaucoup d'endroits des latrines publiques, et dans presque tous les carrefours des tonneaux sciés ou de larges amphores, qui rendaient le même service que nos *vespasiennes*. Les foulons avaient même pris à ferme le produit de ces amphores pour les opérations de leur industrie, et le fisc en tiraît un impôt dont Vespasien, pour le défendre contre les critiques de Titus, faisait remarquer à son fils le caractère inodore. Pompéi devait avoir une organisation semblable. Malgré ces précautions, les boutiques, les édifices publics, les temples eux-mêmes étaient souvent souillés. On imagina alors de mettre les murailles sous la protection des dieux lares en y peignant des serpents, image des gardiens du foyer et de l'autel domestiques : cet emblème religieux rendait le lieu sacré ; mais, il faut bien l'avouer, les enfants et les ivrognes n'avaient pas tardé à s'habituer à cet épouvantail. Les prêtres, pour protéger leurs temples, avaient eu alors recours à des inscriptions en toutes lettres, où le latin dans les mots bravait l'honnêteté. Une de ces inscriptions, peinte sur un temple de Pompéi, ne menace rien moins que de la colère des douze grands dieux et de Jupiter très bon et très grand les gens grossiers qui... Le reste de l'imprécation n'est bon qu'en latin. Hélas ! n'en déplaise aux douze grands dieux, cette menace paraît avoir été impuissante. Jupiter se sera peut-être trouvé trop grand pour descendre à ces bas détails, ou trop bon pour punir les délinquants.

Nous voici au forum civil, vaste place quadrangulaire d'un aspect imposant. Ses portiques couverts, décorés de colonnes

de marbre, soutiennent de vastes et élégantes terrasses, destinées à la promenade; un grand nombre de rues, autrefois fermées par des grilles de fer dont on a reconnu les attaches, y aboutissent de toutes parts et en font comme le centre de la cité. Deux arcs de triomphe en décorent l'entrée : l'un est presque en ruines, et l'autre n'a plus aucun ornement. On était en train de réparer les dégâts que leur avait causés le tremblement de terre de l'an 63, quand est arrivée la catastrophe de l'an 79. Dans les entre-colonnements du portique on a remarqué un grand nombre de piédestaux, destinés, sans aucun doute, à porter les statues des citoyens qui avaient bien mérité de leur ville natale; sur l'un d'eux on lit le nom de Q. SALLVSTIVS, et sur un autre celui de C. PANSA, deux personnages importants que nous avons déjà eu l'occasion de signaler.

Le forum était une place publique où le peuple se réunissait pour discuter les affaires de la cité et procéder aux élections. C'était le centre politique de toute agglomération d'habitants. Il n'y avait pas de ville, si petite qu'elle fût, qui n'eût au moins un forum. Les plus grandes en avaient deux : l'un pour les affaires civiles et judiciaires, l'autre pour les affaires de commerce. Au premier étaient rattachés tous les services publics, les tribunaux, les salles de conseil, le trésor et même les temples. Le forum de Pompéi se trouve dans ces conditions; il n'est pas seulement imposant par lui-même et par ses vastes proportions, il l'est encore par les monuments qui l'entourent : au midi, le temple de Vénus; à l'est, la basilique et les trois curies; au nord, l'édifice d'Eumachia, le temple de Mercure, la salle du sénat et le Panthéon, ou temple d'Auguste; enfin, au couchant, le temple de Jupiter, qui occupe tout un côté de la place publique. Cet ensemble complet de colonnades, de portiques, d'arcs de triomphe, de frontons, de statues, a quelque chose de vraiment grandiose.

La salle du sénat offre peu d'intérêt. C'est un vaste édifice semi-circulaire avec des sièges de maçonnerie, et des niches qui contenaient autant de statues de décurions. Au milieu s'élève une espèce d'autel, qui pourrait bien avoir été la base de quelque statue. On n'y a pas rencontré d'inscriptions; mais on suppose justement, d'après les descriptions de Vitruve, que cet



Pompéi. — Forum civil et temple de Jupiter.

emplacement était destiné aux séances publiques des décurions, officiers qui étaient en quelque sorte le conseil municipal de la ville.

La basilique ou tribunal est de beaucoup l'édifice civil le plus important de Pompéi. C'est une construction quadrangulaire de deux cent cinquante palmes de longueur sur cent palmes de large, divisée en trois nefs par deux rangées de colonnes ioniques. La nef du milieu est découverte; les nefs latérales sont couvertes et supportent une loge ornée d'une colonnade d'ordre corinthien, laquelle loge s'ouvre sur la nef centrale pour permettre au peuple d'assister aux discussions et aux plaidoiries. Au fond est la tribune élevée pour les magistrats qui rendaient la justice. Sur le pavé de la tribune sont deux ouvertures grillées pour éclairer la prison qui est au-dessous, et dans laquelle on descendait par deux petits escaliers extérieurs. En face de la tribune, sous les quatre colonnes du péristyle, s'élève un grand piédestal revêtu de marbre blanc, destiné sans doute à supporter quelque statue équestre dont on a trouvé des fragments de bronze doré. Les portiques étaient aussi ornés de statues de marbre et de bustes de bronze en forme d'hermès; car on en a recueilli de nombreux débris. Ces *hermès* sont une espèce particulière de statues, dans lesquelles on ne sculptait que la tête et quelquefois le buste, le reste formant un poteau nu, à quatre faces. Cette coutume venait de la vieille manière pélasgique de représenter le dieu Mercure. Des piliers de ce genre étaient fort employés à plusieurs fins, surtout comme poteaux indicateurs et comme montants dans une barrière d'ornement. Il est probable qu'à la basilique de Pompéi ils servaient à séparer les nefs latérales de la nef majeure, réservée aux plaideurs et aux témoins.

Les murs du portique sont recouverts d'un enduit de stuc, peint de manière à imiter de larges plaques de marbres colorés. Ce stuc est si brillant et si compact, qu'on le prendrait volontiers pour du marbre. On y a relevé quelques inscriptions tracées à la pointe ou au pinceau, réflexions populaires sans portée : *Non est ex albo judex patre Ægyptio.* « Il n'y a pas de juge inscrit sur l'album (tableau officiel) dont le père soit Égyptien. » — *Lucrio et salus hic fuerunt.* « C'est ici le rendez-

vous de l'intéressé et du désœuvré. » — Une autre inscription nous apprend que Caius Pumidius Dipilus avait comparu devant le tribunal le jour des nones d'octobre, sous le consulat de Lepidus et de Catulus, c'est-à-dire l'an 78 avant Jésus-



Jupiter et son aigle.

Christ, l'année même de la mort de Sylla. C'était peut-être une des dernières victimes de la tyrannie du dictateur.

A côté de la basilique s'ouvrent trois salles, de forme quadrangulaire, avec un hémicycle au fond, qu'on appelle curies ou salles du conseil. C'étaient sans doute des bureaux pour les employés du barreau, ou peut-être des tribunaux pour juger les causes de moindre importance.

Pendant que les négociants courent à leurs affaires, que les plaideurs envahissent la basilique, et que les hommes politi-

ques fréquentent les portiques du forum et du sénat, d'autres, plus sensibles aux sentiments religieux ou plus enclins à la superstition, vont dans les temples offrir des sacrifices et consulter les dieux. Le plus somptueux et le plus grand de tous les temples jusqu'ici déterrés à Pompéi est celui de Vénus. Il comprend une aire quadrangulaire entourée sur trois côtés d'un portique couvert soutenu par quarante-huit colonnes de marbre d'ordre corinthien. Au milieu de cette aire est le sanctuaire, décoré d'un péristyle de trente-quatre colonnes; il s'élève de quelques pieds au-dessus du sol, et l'on y monte par seize degrés de marbre. Au fond du sanctuaire est la *cella*, petit édifice destiné à recevoir l'image de Vénus et quelques autres statues. L'autel des sacrifices n'est pas dans la cella; il est dans l'aire devant le sanctuaire. Cette disposition, qui répond si peu à celle des temples chrétiens, était très fréquente dans l'antiquité. Le peuple se tenait dans l'*area*, sous les portiques, et la cella ne servait guère qu'à renfermer les statues des divinités, toutes les cérémonies religieuses s'accomplissant au dehors. On comprend que ce plan n'ait pu être adopté par nos architectes quand ils songèrent à bâtir nos premières églises. Les basiliques, au contraire, avec leur vestibule, leurs trois nefs, leurs galeries supérieures, la tribune élevée en forme d'hémicycle, l'enceinte réservée aux plaideurs, s'adaptait admirablement aux réunions, aux sacrifices, à l'enseignement religieux des chrétiens : aussi devinrent-elles exclusivement le type consacré de nos églises, et gardèrent même le nom de basiliques.

Plusieurs inscriptions nous donnent le nom des six magistrats qui firent édifier à leurs frais le temple de Vénus, en vertu d'un décret des décurions. Une autre inscription beaucoup plus intéressante nous apprend que Marcus Holconius Rufus, duumvir de justice pour la troisième fois, et Caius Egnatius Posthumus, duumvir pour la seconde fois, par décret des décurions, achetèrent le droit de fermer les fenêtres pour trois mille sesterces, et furent chargés de faire élever jusqu'au toit le mur du collège des prêtres de Vénus. Il est vraisemblable que les fenêtres de l'habitation affectée au collège des prêtres s'ouvraient sur leurs maisons ou sur leurs jardins, et qu'ils voulurent faire cesser à tout prix une servitude aussi gênante.



-Temple de Vénus.

FORUM

Le temple de Jupiter occupe tout un côté du forum. On y monte par un grand escalier qui devait être bordé de statues colossales, si l'on en juge par les piédestaux. Il se compose d'un vestibule avec six colonnes corinthiennes de front et huit latérales, d'une cella avec une double galerie de huit colonnes ioniques, et de trois petites chambres munies de grilles de fer, où l'on conservait sans doute les archives et le trésor de la colonie. Cette idée est fondée sur la description que fait Vitruve des établissements publics de son temps, et sur les habitudes religieuses des Romains. C'est ainsi qu'à Rome le trésor était dans le temple de Saturne, la monnaie dans celui de Junon-Moneta, et la caisse du peuple dans celui de Castor et Pollux.

Un autre monument important du forum est le Panthéon ou temple d'Auguste. Son aire découverte, entourée sur les quatre faces par un portique à deux rangs de colonnes, renferme au milieu un autel accompagné circulairement de douze piédestaux qui devaient supporter les statues des douze grands dieux. La cella, placée au fond de l'area, renfermait les images d'Auguste et des membres de la famille impériale. A côté de la cella s'ouvrent deux vastes salles avec des tables de maçonnerie sur lesquelles on dépeçait les victimes; on voit dans la muraille les anneaux de bronze pour les attacher, et sur le sol le canal pour l'écoulement du sang. Douze chambres communiquent avec le portique : c'étaient les habitations du collège des prê tres augustaux.

Nous pourrions encore décrire le temple de Mercure, celui d'Hercule et l'édifice d'Eumachia, affecté aux réunions religieuses de la corporation des foulons; mais ces détails n'ajouteraient rien aux traits généraux que nous venons de tracer des temples du paganisme, savoir : une aire sacrée ou place découverte entourée de portiques, une cella ou sanctuaire au fond, avec une abside et des niches, et l'autel au dehors, dans l'area, devant le sanctuaire.

Toutefois le temple d'Isis et la *curia Isiaca*, situés au chevet du grand théâtre, méritent une mention spéciale, à cause de détails particuliers. Ces deux édifices consistent, comme les précédents, en une aire découverte entourée de portiques. On trouva à l'entrée deux fontaines lustrales pour les purifica-

tions, et une cassette en bois carbonisé avec des monnaies de bronze, produit de la bienfaisance publique. Dans la salle des mystères sacrés et dans les chambres des prêtres, on recueillit tous les ustensiles qui servaient aux sacrifices et aux cérémonies religieuses, du charbon et des cendres sur l'autel, des candélabres figurant la fleur et la plante du lotus, des sistres pour accompagner les processions, des vases pour l'eau lustrale, des patères, des amulettes en stuc, représentant les attributs d'Isis et des autres divinités de l'Égypte; enfin des



Livie et Drusus, statues provenant du Panthéon.

mains de verre et d'ivoire qui *faisaient la figue*, geste de mépris regardé comme un puissant talisman contre la fascination.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que sous le sanctuaire, sous la statue même d'Isis, on découvrit un petit caveau où l'on descendait par un escalier secret. C'est là que les prêtres s'enfermaient pour rendre des oracles au nom de la déesse et faire parler la statue de marbre devant les païens confiants. Tous les fameux oracles du paganisme n'avaient pas d'autre mystère; mais, pour remplir ce rôle difficile, il fallait une grande perspicacité, une connaissance profonde du cœur humain, un langage poétique et plein d'obscurités calculées. Nous aussi, à notre tour, nous voulûmes interroger

l'oracle d'Isis sur les chances de notre voyage, et un de mes compagnons, s'étant glissé dans la cachette, y trouva heureusement sur les murs ces mots qu'il nous jeta d'une voix profonde par le piédestal de la statue : *Feliciter in infelicitate!* Véritable réponse d'oracle, où l'imagination surexcitée peut deviner tout ce qu'elle désire. Si j'étais superstitieux, je me



Le frigidarium.

serais volontiers appliqué cette prédiction d'Isis, lorsque, quelques jours plus tard, j'eus le bonheur d'échapper à une affreuse catastrophe de chemin de fer. *Feliciter in infelicitate!* Le malheureux prêtre qu'on déterra dans la curie Isiaque, une hache à la main, après avoir percé deux murs pour s'échapper, avait peut-être lancé cet oracle le matin même de la catastrophe. Et qui sait si le consulteur, plus heureux que le faux prophète qui le dupait, n'a pas eu la chance d'échapper à l'éruption? *Feliciter in infelicitate!*

Dans cette revue rapide de la vie publique des Pompéiens, nous n'avons point encore parlé des oisifs, des gens du monde. C'est que dans ce temps-là, tout comme aujourd'hui, ils ne se levaient pas de bonne heure, et laissaient la matinée aux affaires et aux cérémonies du culte. Ils se décident enfin à sortir, avant que la chaleur soit trop forte, pour aller pro-



Le caldarium.

mener leur oisiveté sous les portiques et prendre les bains, qui sont devenus un besoin quotidien pour leur vie molle et sensuelle. Une foule nombreuse de clients les accompagne, et la foule, qui reconnaît en eux des personnages et des gens riches, les salue de ses acclamations ordinaires : *Pansæ feliciter! Sallustio feliciter!* « Vive Pansa! vive Salluste! » Quelques-uns vont à pied; d'autres se font porter en litière sur les épaules de quatre ou six esclaves d'une stature élevée. Ce mode de transport, introduit d'Orient en Italie et d'abord

adopté exclusivement par les femmes, était alors passé en usage général. La litière était un véritable lit, sauf l'importance des dimensions, avec ses quatre pieds, ses colonnes, son ciel, ses courtines, son matelas et son traversin; on pouvait y lire, y écrire ou y dormir; deux longs bâtons, engagés dans quatre anneaux, permettaient de le transporter facilement. On voyait ainsi de longues files de palanquins traverser les rues à certaines heures, et se diriger vers les thermes, rendez-vous de la bonne compagnie.

La ville de Pompéi possédait au moins deux grands établissements de bains publics, divisés chacun en deux parties : l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. La description des thermes de la rue de Stabia, qui sont les plus importants, fera parfaitement comprendre le système d'après lequel les bains des Romains étaient disposés et la méthode ingénieuse de leur construction.

On entre d'abord dans une tour carrée, entourée de l'inévitable portique à colonnade; c'était en quelque sorte l'atrium de tout établissement. A gauche est la loge du portier, ou l'on trouva une tirelire avec quelque menue monnaie, *pourboire* donné par les baigneurs; des bancs de pierre, placés sur les côtés de la cour, permettaient aux esclaves d'attendre leurs maîtres. On pénètre de là dans l'*apodyterium*, pièce garnie de sièges, où l'on se dépouillait de ses vêtements pour les confier à la garde de l'esclave *capsarius*. Malgré la vigilance du capsarius, il arrivait très fréquemment que les vêtements étaient dérobés, et telles gens, venus au bain avec des habits sordides, faisaient des échanges avantageux, et sortaient avec une tunique, un manteau et un chapeau tout neufs. Les auteurs anciens sont remplis de plaintes au sujet de ces vols, et les thermes, par suite de ce désordre, tombèrent dans un tel discrédit, que les législateurs durent prononcer la peine de mort contre les voleurs de vêtements, pour protéger la distraction favorite de la population.

L'apodyterium communiquait avec chacune des pièces où l'on prenait des bains chauds ou froids. Entrons d'abord dans le *frigidarium*, salle contenant le bain d'eau froide, ou *baptisterium*. Ce baptistère, placé au milieu de la pièce, n'est autre

chose qu'une grande piscine circulaire, où l'on prenait le bain en commun. Des gradins sont disposés tout autour pour permettre au baigneur de s'asseoir.

Pour entrer de l'apodyterium dans le *caldarium* ou étuve, il faut traverser le *tepidarium*. Le pavage de l'étuve est à double fond, c'est-à-dire que le dallage supérieur repose sur des piliers de brique, et recouvre ainsi une cavité dans laquelle circule librement la chaleur qui se dégage de la



Ornements du tepidarium.

fournaise. Les murs latéraux sont construits par le même procédé et garnis de tuyaux pour transporter dans tous les sens l'air chaud ou la vapeur, et élever la température de l'appartement. Un bassin d'eau chaude complétait le service de cette pièce, destinée surtout à provoquer une transpiration abondante.

Après le bain chaud, le baigneur rentrait dans le tepidarium, chambre tiède qui servait à tempérer la transition trop brusque du chaud au froid. C'est aussi dans cette pièce qu'on se faisait masser ou frotter avec la *strigile*, sorte d'étrille ou racloir qui enlevait la sueur et les impuretés disposées à la surface de la peau par la chaleur du bain ou les violents exer-

cices de la palestre; on se faisait aussi épiler et oindre de parfums avant de sortir, et, quand on rentrait dans l'apodyterium, on avait quelquefois le désagrément de n'y plus retrouver ses habits, et d'être alors obligé de se faire porter chez soi en litière fermée.

Les thermes de Pompéi sont construits avec un certain luxe architectural, comme il convenait à l'établissement qui devenait pendant plusieurs heures chaque jour le rendez-vous à la mode de la classe aisée. La voûte du tepidarium, divisée en caissons rectangulaires, est décorée de bas-reliefs en stuc traités d'une façon magistrale, mais bien détériorés aujourd'hui, et représentant des trirèmes, des divinités marines, des bouquets de fleurs, etc. Cette voûte est soutenue par une série de petits Télamon, d'un beau et élégant travail, qui ramassent toutes leurs forces pour supporter le poids de la corniche. Tous les pavés sont en mosaïque. Dans d'autres salles, les murs sont couverts de paysages peints avec cette touche délicate qui caractérise les peintures pompéiennes, ou distribués en encadrements rouges bordés d'une bande jaune, qui forment un gracieux contraste avec les colonnes de stuc peintes en rouge vers la base et en blanc vers la partie supérieure; ces colonnes sont surmontées de chapiteaux en stuc qui portaient une corniche d'un travail admirable, à en juger par un fragment qu'on a pu sauver et remettre à sa place. Les murs des salles sont percés de niches où l'on déposait les amphores, les vases à parfums, les strigiles, les lampes pour éclairer le bain pendant la nuit; toutes les baignoires sont de marbre blanc, tous les sièges mobiles sont de bronze. On y remarque avec un certain étonnement quelques sièges de bain (*sella balnearis*) d'une forme singulière, destinés à recevoir le baigneur pour qu'on répandît sur lui de l'eau chaude, ou pour qu'on l'enveloppât de couvertures pendant qu'on l'inondait en dessous de vapeur. Ce siège est entouré d'un rebord circulaire très bas, et formé d'une tablette percée en avant d'une échancrure en fer à cheval, qui servait à l'écoulement de l'eau répandue sur le corps du baigneur ou à l'introduction du jet de vapeur. Ce meuble, qui ressemble un peu à une chaise percée, a fait rêver les archéologues trop prosaïstes, et

Le tepidarium.

quelques-uns ont voulu y voir un *fauteuil latrinal* (les mots ennoblissent tout). Aujourd'hui on sait bien à quoi s'en tenir à ce sujet; car chaque établissement de bains était muni d'un nombre suffisant de ces sièges, et les thermes d'Antonin Caracalla, à Rome, en contenaient à eux seuls jusqu'à seize cents, tous en marbre.

Dans les dépendances des thermes de Pompéi est une grande *palestre* décorée de portiques, et destinée aux exercices gymnastiques dont les anciens avaient coutume de faire précéder leurs bains. On a trouvé dans cet emplacement plusieurs grosses boules de pierre qui servaient au jeu de la *sphère*, jeu auquel se livrait la jeunesse pour acquérir de la force et de la souplesse.

Pendant quelques heures du jour, les thermes présentaient un spectacle singulièrement animé. Le vêtement formant comme une partie de la condition, la nudité établissait entre les baigneurs une sorte d'égalité dont personne ne se faisait faute. « Aussi, dit Dezobry, rien de plus bruyant qu'un bain : figure-toi toute espèce de cris, de clameurs ou de bruits qui peuvent importuner, fatiguer, déchirer les oreilles. Là ce sont les gémissements naturels ou imités de ceux qui se livrent aux exercices violents; leurs sifflements et leurs soupirs profonds quand ils laissent échapper leur haleine longtemps retenue; les exclamations des joueurs de paume comptant leurs balles; plus loin des baigneurs qui s'amusent à courir autour de la cuve, en se tenant par les mains, et se les chatouillant de manière à provoquer les éclats de rire les plus perçants; d'autres qui lisent à haute voix ou déclament des vers; d'autres, chanteurs impitoyables, ne trouvant leur voix belle que dans le bain, qui se mettent à chanter jusqu'à faire trembler les voûtes de l'édifice. Des *alipiles* (épileurs), pour se faire mieux remarquer, venant aussi se joindre à ce discordant concert, crient d'une voix grêle et glapissante, et ne se taisent pas qu'ils n'aient trouvé des aisselles à épiler, des patients à faire crier à leur place. Ajoute à ce vacarme, qui serait insupportable, n'eût-il que l'inconvénient d'être renfermé, le bruit des frictions plébéiennes, que l'on entend résonner, suivant que la main du frictionneur frappe du creux

ou du plat; les filous pris à voler les habits; les ivrognes, les marchands de comestibles et de boissons, car beaucoup de personnes boivent et prennent quelques aliments légers en sortant de l'eau; les marchands de gâteaux, les vendeurs de boudins, les confiseurs, qui tous ont leur modulation particulière pour crier leur marchandise; figure-toi tout cela, dis-je,



Ornements du tepidarium.

et tu auras une légère idée de l'intérieur d'un bain public. La seule loi de décence qu'on y observe, c'est que jamais un père et un fils ne se baignent l'un devant l'autre, ni même un beau-père devant son gendre. »

Ces habitudes étaient celles de Rome, et les traits de ce tableau ont été empruntés à Sénèque, à Pétrone, à Horace, à Martial et à Plaute. Ce devaient être aussi les habitudes des villes de province, et par là nous pouvons juger du caractère des distractions des Pompéiens. Nous aurons complété ce ta-

bleau quand nous aurons ajouté que les thermes, comme la plupart des monuments public de Pompéi, avaient été élevés aux frais de quelques généreux particuliers. Des inscriptions nous apprennent, en effet, que la ville les devait à la libéralité de plusieurs des citoyens, jaloux sans doute de gagner ainsi les faveurs et les suffrages populaires.

Les bains et les exercices gymnastiques, en provoquant une transpiration abondante et en développant l'appétit, donnaient le besoin de prendre quelque breuvage réconfortant.

On passait donc des thermes dans les thermopoles, sortes de boutiques analogues à nos cafés, dans lesquelles on vendait des boissons chaudes, des liqueurs et parfois quelques aliments légers. Ces établissements, très fréquentés par la classe aisée, avaient des étagères en marbre sur lesquelles on exposait les boissons, les comestibles et les verres. Les consommateurs y trouvaient en outre une sorte de journal manuscrit qui les mettait au courant des grands événements de Rome et de l'empire, des actes officiels du gouvernement, et de ces mille riens qui alimentent toujours la curiosité publique.

De midi à quatre heures, comme de nos jours, la ville entrait dans une sorte de silence et de repos général. On fuyait la chaleur accablante du climat, et les particuliers, retirés sous les portiques de leurs maisons, à l'ombre opaque des jardins, près de quelque fontaine qui rafraîchissait l'atmosphère, se livraient aux douceurs de la sieste. Toutes les affaires étaient suspendues pendant cet intervalle, les boutiques étaient closes, les vendeurs ne criaient plus leurs marchandises dans les rues, et la vie publique ne retrouvait quelque activité que vers cinq heures du soir.

C'est alors que s'ouvraient les théâtres, autre distraction favorite du peuple. Pompéi, malgré le peu d'importance numérique de sa population, possédait trois édifices de ce genre.

Le grand théâtre ou théâtre tragique se trouva, au moment de sa découverte, dans un état de dégradation complet, sans doute par suite du tremblement de terre de l'an 63. Toutefois, malgré son délabrement, il révèle une parfaite connaissance de l'art dans sa construction. Le corps de l'édifice (*cavea*),

où étaient assis les spectateurs, se compose d'un certain nombre de rangées semi-circulaires de sièges formées par de hautes marches s'élevant en lignes concentriques les unes au-dessus des autres. Ces rangées de sièges sont divisées horizontalement en étages (*mæniana*), qui en contiennent chacun plusieurs, séparés par de larges corridors ou *précinctions*, et verticalement, en compartiments cunéiformes (*cunei*), par un certain nombre d'escaliers qui servaient aux



La thermopole.

spectateurs à descendre jusqu'à la rangée où étaient situées leurs places respectives. Le peuple pénétrait dans l'enceinte par les portes (*vomitoria*) qui s'ouvraient au haut de chaque escalier, portes qu'il atteignait au moyen de passages et de couloirs ouverts ménagés dans l'épaisseur du bâtiment, et communiquant en outre avec le portique supérieur du forum triangulaire, qui est adjacent au théâtre. Cinq mille spectateurs pouvaient facilement y trouver place.

Les premiers degrés, de marbre blanc, sont plus larges que les autres. Ce premier ordre de sièges était réservé pour les personnes distinguées, telles que les décurions, les prêtres augustaux et tous ceux qui avaient le privilège du *bisellium*, chaise d'honneur que le peuple accordait à quelques magis-

trats. De chaque côté étaient deux divisions : l'une à droite pour les proconsuls et pour les duumvirs, l'autre pour les vestales. Aux deux extrémités de premiers gradins, on trouva, dans le plus grand état de dégradation, deux tribunes de tuf volcanique qui devaient avoir été recouvertes de marbre. Dans celle de droite était encore la chaise curule où siégeait le duumvir qui présidait au théâtre ; à Rome, cette tribune s'appelait *podium*, et c'était le siège de l'empereur. Venait ensuite la place pour les citoyens qui appartenaient à quelque corporation ou collège. Les troisièmes et dernières places étaient occupées par la populace et par les femmes, et, tout en haut, par les esclaves. Au milieu des gradins s'élevait la statue de marbre de Marcus Holconius Rufus, duumvir de justice, tribun militaire, flamine et patron de la colonie. C'est lui, avec son frère Celer, qui avait fait construire à ses frais le portique couvert, le tribunal et le théâtre, pour l'embellissement de la colonie, comme nous l'apprenons par l'inscription suivante :

M. M. HOLCONII. RVFVS. ET. CELER
CRYPTAM. TRIBVNAL. THEATRUM. S. P. (*sua pecunia*)
AD. DECUS. COLONIÆ.

Au bas de la cavea était l'orchestre, formant une demi-circonférence exacte, et contenant des sièges destinés aux spectateurs de distinction, au lieu de servir, comme l'orchestre des théâtres grecs, aux musiciens et aux évolutions du chœur. Un peu en arrière de l'orchestre il y avait un mur bas qui formait le devant de la scène (*proscenium*) du côté des spectateurs : c'est là que se plaçaient les musiciens dans sept niches ménagées à cet effet. On pénètre dans l'orchestre par deux vastes vomitoires ornés de portiques, où l'on pouvait trouver un refuge en cas de pluie.

La scène est légèrement élevée au-dessus de l'orchestre. Derrière la scène est un mur d'une grande hauteur, qui formait d'un manière permanente le fond du théâtre, avec trois grandes entrées pour les acteurs, et deux portes latérales qui communiquaient avec les coulisses. La perspective de ce fond

offre des décorations architecturales construites en briques jadis revêtues de marbre. Sur le devant, la scène était fermée par une toile, comme sur nos théâtres, avec cette différence qu'au lieu de monter, la toile s'abaissait et disparaissait dans une cavité pratiquée sous le plancher. Derrière le mur du fond s'ouvraient les loges des acteurs et les magasins du théâtre. Le théâtre était découvert; mais, pour préserver les spectateurs de la pluie ou du soleil, on tendait un immense



Scène comique.

velarium. Les affiches peintes sur divers points de la ville ne manquaient pas d'annoncer que le théâtre serait couvert de voiles : VELA ERVNT. Le velarium était tendu au moyen de cordes et de poulies fixées à un certain nombre de mâts plantés dans des anneaux de pierre à la partie supérieure du mur d'enceinte.

Le petit théâtre ou Odéon est située près du précédent, à gauche en sortant, suivant le précepte de Vitruve : *Exeuntibus e theatro, sinistra parte, Odeum.* Il est construit sur le même plan que le grand théâtre, mais dans de moindres proportions, et il ne pouvait contenir que quinze cents personnes. A cause de cela l'entrée n'en était pas publique, et l'on ne pouvait y pénétrer qu'avec un billet d'os ou d'ivoire, nommé *tessera*, qui donnait à son possesseur droit à une place pour la représentation. Le numéro du siège, celui de la division verticale et de la rangée horizontale où il se trouvait, étaient marqués sur cette tessera; on y indiquait même le titre de la

pièce qu'on allait jouer, comme dans le billet suivant, trouvé à Pompéi :

CAV. II
CVN. III
GRAD. VIII
CASINA
PLAVTI

La pièce annoncée est le *Casina*, de Plaute, et la place à laquelle donne droit le billet est la huitième de la seconde rangée du troisième *cuneus*. Les places les plus élevées avaient pour tessère un petit volatile en os, figurant un pigeon : de là l'origine du mot de *pigeonnier* ou *poulailler*, appliqué aux derniers étages des théâtres, plaisanterie que les *gamins* de Paris s'imaginent avoir inventée. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

C'est à l'Odéon que s'exécutaient les concerts publics, les comédies, les représentations mimiques et satiriques, les concours poétiques, dont le prix était un trépied d'honneur, et parfois les disputes philosophiques.

L'amphithéâtre est le plus grandiose édifice de Pompéi, puisqu'il pouvait contenir jusqu'à vingt mille spectateurs.

Comme tous les monuments de ce genre, il est de forme ovale, et mesure quatre cents pieds dans son plus grand diamètre, et trois cent quinze pieds dans le plus petit. Il est bâti avec une telle solidité, qu'il n'a rien souffert des tremblements de terre si familiers à cette région, ni dans ses fondements ni dans ses parties les plus élevées. On y entre par un vaste portique pavé en laves du Vésuve : deux niches possédaient autrefois les statues de Cuspius Pansa père et de Cuspius Pansa fils, membres d'une des plus importantes familles de Pompéi. L'édifice entier est bâti sur un crypto-portique de la plus grande solidité, puisqu'il soutient toute la construction. La cavea, comme au théâtre, est partagée au moyen de deux galeries horizontales, ou trois zones assignées respectivement aux magistrats, aux citoyens honorables et à la plèbe. Der-

rière la plèbe s'ouvraient des loges couvertes pour les femmes, avec un escalier particulier pour y parvenir. La cavea contient quarante escaliers, correspondant à autant de vomitoires par lesquels les spectateurs montaient aux galeries. Les gradins inférieurs étaient défendus contre les bêtes féroces par une grille de fer.

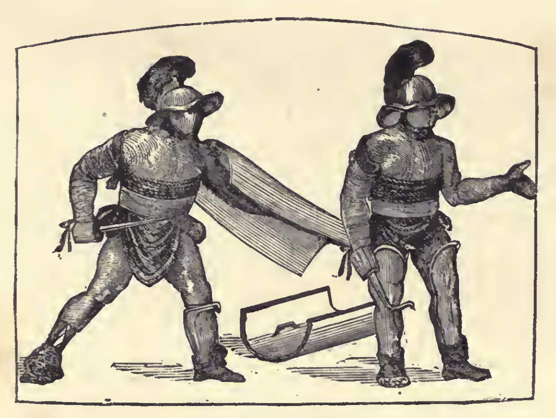
L'édifice est couronné, au-dessus de ses gradins les plus élevés, par un magnifique promenoir circulaire, du haut duquel on jouit du plus bel horizon qu'il soit donné de contempler. Tout en face se dresse le Vésuve avec son cratère imposant; au nord se détachent les monts Hirpins, découpés en lignes singulières sur l'azur profond du ciel; à l'orient, les monts Latariens, aux sommets hardis, s'adoucissent sur leurs pentes où se groupent les riantes et fertiles collines de Sorrente; au midi, le golfe enchanteur de Naples, avec ses barques, ses îles lointaines, son soleil splendide, et toute cette terre classique que tant d'événements mémorables ont illustrée, et qui a été pendant tant de siècles l'objet merveilleux de l'histoire, de la Fable et de la poésie. Ce spectacle devait naturellement exciter la joie et l'enthousiasme des vingt mille spectateurs rangés circulairement sur les gradins de marbre de l'amphithéâtre.

Mais quand le peuple abaissait ses regards sur l'arène, il y trouvait un autre spectacle qui contrastait bien durement avec cet admirable paysage. Là des *familles* de gladiateurs, et surtout celles de Numerius Popidius Rufus et d'Ampliatus, combattaient à outrance jusqu'à la mort, et l'unique préoccupation du vaincu était de tomber avec élégance et de mourir avec grâce, pour plaire à un peuple affamé de sang. Des esclaves luttaient contre des bêtes féroces, et disputaient leur vie à la dent des fauves. S'ils étaient tués, on se hâtait d'arracher leur cadavre avec un croc, non pour l'ensevelir honorablement, mais pour empêcher que les bêtes, en dévorant leur victime, ne perdissent l'appétit et ne devinssent moins féroces. Cet exercice effroyable s'appelait d'un nom bénin : *la chasse.* Oui, sans doute, mais la chasse à l'homme, et non la chasse aux bêtes fauves. Et quand la fumée du sang, quand l'odeur répugnante des entrailles répandues sur le sol mon-

taient dans l'amphithéâtre et menaçaient d'incommoder les sensibles spectateurs, on calmait les nerfs du public au moyen d'une aspersion d'eau de senteur. Une affiche inscrite sur les murs de Pompéi nous fait ainsi connaître le programme d'une des fêtes données à l'amphithéâtre :

VENATIO. ATHLETÆ. SPARSIONES. VELA ERVNT.

c'est-à-dire il y aura une chasse de bêtes féroces, une lutte d'athlètes, une pluie d'eaux de senteur, et un velarium tendu

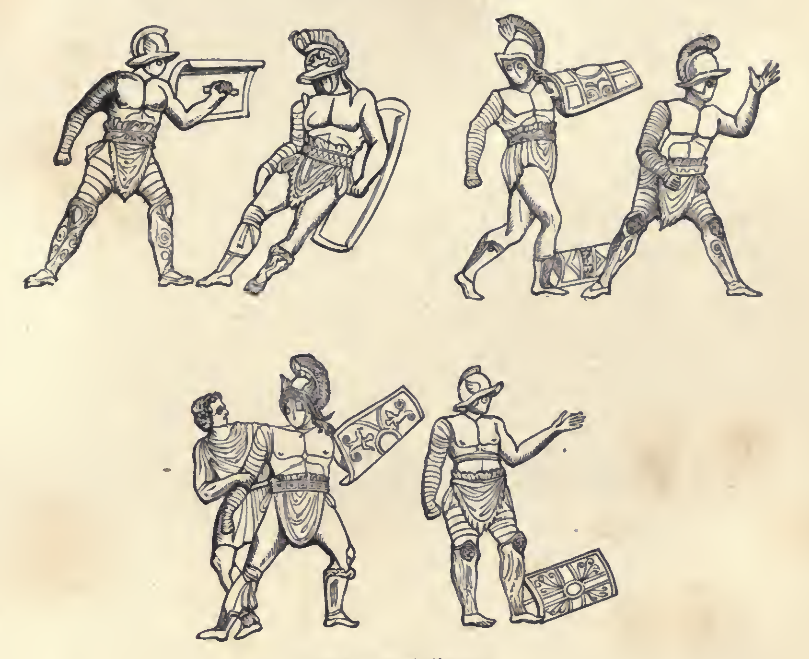


Combats de gladiateurs.

au-dessus des spectateurs. Tels étaient les plaisirs délicats du peuple-roi.

La journée si bien remplie que nous venons de décrire se terminait quelquefois par des funérailles. Autrefois, comme aujourd'hui encore en Italie, cette cérémonie s'accomplissait le soir, à la lumière des torches. Le cadavre, après avoir été lavé, oint et parfumé, était revêtu de ses habits de cérémonie, orné des insignes des dignités que le défunt avait occupées, et exposé pendant quelques heures sur un lit de parade. On le transportait ensuite au lieu de la sépulture, le visage découvert, au milieu d'un grand concours de parents, d'amis, d'affranchis, d'esclaves et de peuple. Devant lui marchaient, au son des flûtes et de la lyre, des pleureuses à gages, qui chantaient des poèmes funèbres à la louange du défunt; puis

venaient les *libitinaires* ou entrepreneurs des pompes funèbres, attachés au temple de Libitine, et chargés de tout ce qui concernait les funérailles. Le corps était précédé des images de cire de ses ancêtres, rangées dans un long ordre chronologique, toutes montées sur des mannequins, vêtues d'habits de consuls, de préteurs, de duumvirs, de décurions, comme si



Combats de gladiateurs.

la race tout entière était revenue au monde pour conduire à sa dernière demeure le descendant qui venait la rejoindre aux champs Élysées. L'allure de la marche était marquée par des trompettes funèbres, qui remplissaient les airs de la plus triste harmonie.

Arrivé au lieu du bûcher, le cortège s'arrêtait. Le fils du défunt, après avoir baisé les lèvres glacées de son père et lui avoir adressé un triple adieu, déposait entre ses dents l'obole destinée à payer le passage au terrible nautonier des enfers.

Le feu était ensuite allumé, et la flamme, au milieu des tourbillons d'une noire fumée, dévorait les chairs et calcinait les os. Ces pieuses reliques étaient recueillies par la famille, arrosées de vin et de lait, pressées dans des voiles de lin et enfermées dans une urne avec des roses et des aromates. Le dépôt des cendres dans la sépulture de famille n'avait lieu que le neuvième jour, et, à cette occasion, on donnait aux amis un repas funèbre qui terminait la série de toutes ces tristes cérémonies.

A Pompéi, les funérailles se faisaient particulièrement sur la route d'Herculanum, et l'on a retrouvé à quelque distance de la ville l'antique *ustrinum*, avec les dalles de pierre sur lesquelles on brûlait les corps. A droite et à gauche, la route est bordée de tombeaux magnifiques, qui donnent un aspect singulièrement imposant à cette entrée de la cité, et en font comme l'avenue des morts d'une véritable nécropole. C'était, comme on sait, un usage chez les Romains de placer les sépultures en dehors des villes, le long des voies publiques, pour honorer la mémoire des morts et proposer sans cesse aux vivants le glorieux exemple des vertus de ceux qui n'étaient plus. A Pompéi, comme dans toutes les autres cités soumises aux mœurs romaines, le même usage était parfaitement observé.

Parmi les tombeaux qui ornent les abords de la ville, on remarque celui de la famille Arria, dont le fronton s'élève majestueusement sur des pilastres d'ordre corinthien, avec cette épitaphe au milieu :

M. ARRIVS. I. L. DIOMEDES
SIBI. SVIS. MEMORIÆ.
MAGISTER. PAG. AVG. FELIX. SVBVRQ.

Marcus Arrius Diomède, affranchi de Julie, patron du faubourg Augustus Felix, a élevé ce monument à sa mémoire et à celle des siens. C'est ce même Diomède dont nous avons visité la maison des champs. Deux petits cippes de marbre, avec des têtes humaines simplement ébauchées, comme les anciens avaient coutume d'en placer sur les tombes pour les distin-



La rue des Tombes, à Pompéi.

guer, sont consacrés à Marcus Arrius, fils aîné de Diomède, et à Arria, sa huitième fille.

Une autre tombe importante est celle de Nevoleia Tyche. Une inscription nous apprend que Tyche, affranchie de Julie, avait bâti ce monument pour elle et pour Caius Munatius Faustus, prêtre augustal, à qui les décurions et le peuple avaient unanimement décerné les honneurs du bisellium, en récompense de ses services; elle l'avait aussi bâti pour recevoir les cendres de leurs affranchis et de leurs affranchies.

Ce monument se compose d'un cippe de marbre monté sur deux degrés, sculpté sur trois de ses côtés, et terminé par une élégante corniche. Des bas-reliefs représentent, d'une part, le sacrifice qui se célébrait le jour des funérailles, et, d'autre part, un navire qui entre au port, emblème évident du repos après la tempête de la vie. L'intérieur de ce sépulcre a la forme ordinaire d'un *columbarium*, et ses murs, revêtus de stuc, sont percés de niches semblables à celles d'un colombier, pour recevoir les urnes cinéraires de la famille. Dans la principale niche on trouva une grande amphore de terre cuite, contenant des cendres mêlées à des ossements, sans doute les restes de Nevoleia et de Munatius. Trois autres urnes de verre insérées dans des vases de plomb conservaient une liqueur où l'analyse chimique a reconnu un mélange de vin, d'huile et d'eau, sur lequel flottaient les ossements. Des lampes de terre cuite, avec la pièce de monnaie destinée à Charon, étaient déposées près de ces urnes, où un petit nombre d'affranchis avaient trouvé place près de leurs maîtres, au moment de la catastrophe de Pompéi.

Quelques-uns de ces monuments sont des *cénotaphes*, c'est-à-dire des tombeaux vides, sans columbarium pour recevoir les cendres, élevés à la mémoire de citoyens morts loin de la patrie. Ce sont en quelque sorte des tombes honoraires.

De distance en distance, sur cette longue avenue de sépultures, se rencontrent des bancs circulaires et des hémicycles couverts, où les promeneurs venaient s'asseoir et se reposer au milieu des souvenirs de la mort. Chez les anciens, la mort n'inspirait pas l'effroi et la répulsion qu'elle inspire chez

nous, à cause du terrible jugement qu'elle tient suspendu sur nos têtes ; et les épicuriens, qui ne croyaient guère qu'à l'heure présente, l'associaient volontiers à leurs plaisirs et même à leurs festins, pour s'exciter à jouir à outrance d'une vie si courte et si menacée, que ne devait suivre aucun lendemain de bonheur.

Dans les pages qui précèdent nous avons essayé de faire revivre par les monuments une partie la vie publique des Pompéiens. Nous les avons suivis dans les cabarets de bas étage, dans les thermopoles élégantes, dans les boutiques, à l'école, au marché, au forum. Avec eux nous sommes entrés dans la basilique, dans les temples, aux thermes, aux théâtres, et nous nous sommes mêlés à la foule oisive qui flâne dans les rues, en lisant curieusement les inscriptions des murailles. Enfin nous avons pris part aux cérémonies des funérailles, et nous sommes sortis de Pompéi par la rue des Tombeaux. Nous avons ainsi vécu pendant quelques instants de la vie antique, et nous avons pu prendre une idée assez exacte des mœurs et des habitudes d'une petite ville de quinze mille habitants, sortie tout exprès de son linceul de cendres pour nous révéler la plupart des secrets de l'existence publique et privée des Romains.

VII

HERCULANUM

Origine et histoire d'Herculanum. — Découverte d'Herculanum. — Le prince d'Elbeuf. — Des matériaux qui ensevelirent Herculanum et Pompéi. — Théâtre d'Herculanum. — Basilique et temples. — Statues et objets d'art. — Maison d'Aristide. — Collection de papyrus. — Le cabinet d'un homme de lettres. — Les libraires chez les Romains. — La maison d'Argus. — Objets de la vie domestique.

Les anciens historiens sont loin d'être d'accord sur l'origine et sur la fondation d'Herculanum. L'opinion la plus accréditée veut qu'Hercule, devenu célèbre en Italie, ait consacré aux dieux la dîme des dépouilles de ses ennemis, et fondé une petite ville qui, de son nom, fut appelée Herculanum, avec un port capable de recevoir sa flotte à son retour d'Espagne.

Dès sa fondation, cette cité fut habitée par les Osques : ceux-ci cédèrent bientôt la domination aux Pélasges, puis aux Tyrrhéniens, et enfin aux Romains. L'année 289 ou 293 avant l'ère vulgaire, la guerre des Italiens contre Rome enveloppa dans la même fortune les alliés et leurs conquêtes. Le consul Carvilius attaqua deux fois Herculanum, mais sans succès; il dut l'assiéger étroitement, et par la famine la contraindre à se rendre et à accepter la position de colonie romaine. Plus tard, après une nouvelle guerre malheureuse, Herculanum ne put obtenir le droit de cité romaine, et dut se

contenter du titre de municipe, qui lui donnait la faculté de se gouverner par ses propres lois, comme toutes les autres villes assises autour du Vésuve. Telle était la condition civile d'Herculanum quand les écrivains latins vantaient sa situation délicieuse sur une colline qui dominait la mer.

Cette prospérité ne dura pas longtemps, et l'an 79 vit consommer la ruine de cette ville charmante. La catastrophe l'ensevelit dans un oubli tellement profond, que la véritable position de cette ville était complètement ignorée. Les bouleversements successifs de tous les alentours du Vésuve, les fréquentes éruptions du volcan, les torrents de laves accumulés les uns par-dessus les autres, l'entassement mille fois répété des cendres et des lapilli, avaient recouvert le sol primitif d'Herculanum à une telle hauteur, qu'il n'est point étonnant que dans les siècles de barbarie on ait perdu le souvenir de la situation précise de cette malheureuse ville. On savait seulement qu'Herculanum, comme Pompéi, s'élevait autrefois au pied de la montagne, mais sans pouvoir déterminer en quel point; et il était d'autant plus difficile de le soupçonner que de nouvelles habitations, un village entier et un palais royal se trouvaient bâtis sur ses ruines enfouies.

Quelques découvertes de débris antiques, de mosaïques et d'inscriptions, donnèrent, vers la fin du XVI[e] siècle, quelques indices d'une ville ensevelie. Malgré cela, on pensait généralement qu'Herculanum gisait sous Torre del Greco. On n'en connut le véritable emplacement qu'en 1711, quand le prince d'Elbeuf de Lorraine, arrivé à Naples en 1706, à la tête de l'armée impériale expédiée contre Philippe V, épousa en 1713 une fille du prince de Salsa. Ce mariage ayant déterminé son établissement à Naples, il bâtit en 1720 une villa près de Portici, au Granatello, sur le bord de la mer, et il se plut à l'orner de marbres antiques, achetant les plus rares que lui vendait un paysan qui les tirait d'un puits situé à Resina. En voyant l'abondance extraordinaire de ces marbres, le prince fit l'acquisition du *champ du poète,* comme l'appelait le cultivateur, et il se mit à y faire des fouilles pour son propre compte. Ces fouilles produisirent une immense quantité de choses antiques, des débris de colonnes, des colonnes entières

d'albâtre fleuri, des statues de sculpture grecque, dont le prince fit de riches présents à Eugène de Savoie et au roi Louis XIV de France. Parmi les statues données à Eugène de Savoie, il y avait deux des filles de la famille de Balbus, lesquelles à la mort du prince furent achetées par l'électeur de Saxe, et se voient aujourd'hui au musée de Dresde. A cette découverte, déjà très importante, succéda celle d'une grande quantité de marbre africain, très rare. Ces richesses, exagérées par la renommée, ouvrirent enfin les yeux au gouvernement napolitain, qui fit suspendre les fouilles et exigea du prince d'Elbeuf la restitution d'une partie des antiques qu'il avait découverts.

Les Napolitains chassèrent les Autrichiens, et proclamèrent l'infant don Carlos. Le nouveau roi, continuant vers 1737 la construction de la villa royale de Portici, apprit de son ingénieur Domenico Rocco Alcubiere quels trésors d'art et d'antiquité gisaient ensevelis sous ce même terrain. Rêvant de mettre au jour des antiquités précieuses, Charles de Bourbon voulut que l'on continuât avec ardeur les fouilles commencées, et le succès dépassa de beaucoup son attente. Quand on eut creusé le sol à la profondeur de quatre-vingt-six palmes, on parvint au niveau d'une cité antique enfouie sous Resina et Portici. Alors les doutes se dissipèrent, et l'on reconnut la vieille cité d'Herculanum. Les fouilles furent poussées en divers sens, et on trouva des rues bordées de trottoirs, et pavées, comme celles de Naples, de pierres vésuviennes, découverte qui prouve que, bien avant la destruction de cette ville, à l'époque la plus reculée, le Vésuve avait eu de violentes éruptions, puisque les cités voisines sont pavées de matériaux vomis par le volcan sous une forme fluide.

Il n'est peut-être pas inutile de dire ici un mot de la nature des matériaux qui ensevelirent les malheureuses villes de Pompéi et d'Herculanum. Beaucoup de personnes, entendant parler sans cesse, à propos de volcans, de coulées de laves incandescentes, s'imaginent volontiers qu'un torrent de feu engloutit et dévora ces villes. Il n'en est rien, et il suffit d'examiner avec attention le sol qu'on déblaye pour se convaincre qu'en l'année 79 le phénomène fut tout différent. Voici la

coupe, relevée en 1828 par le géologue Lyell, des terrains traversés par les fouilles, près de l'amphithéâtre de Pompéi, en allant de haut en bas :

1° Sable noir brillant provenant de l'éruption de 1822, et contenant de petits cristaux, régulièrement formés, d'augite et de tourmaline	0	05 à 07
2° Terre végétale.	0	91
3° Tuf noirâtre incohérent, rempli de globules pisolithiques en couche, d'un à sept centimètres d'épaisseur.	0	46
4° Scories en petits fragments et lapilli blancs. . . .	0	07
5° Tuf terreux noirâtre, avec un grand nombre de globules pisolithiques	0	22
6° Tuf terreux noirâtre, avec lapilli disposés en couches.	1	22
7° Couches de lapilli blanchâtres	0	02
8° Tuf gris solide	0	07
9° Ponces et lapilli blancs.	0	07
Total.	3	11

Comme on le voit clairement par cette coupe, aucun courant de lave n'a jamais atteint Pompéi depuis l'époque où cette ville fut bâtie, bien que ses fondations reposent sur l'ancienne lave amphigénique de la Somma, dont plusieurs courants, entremêlés de tuf, ont été traversés dans les excavations qui furent pratiquées. Dans la catastrophe de l'an 79, il tomba d'abord sur le sol une pluie de ponces et de lapilli blancs d'une épaisseur de sept centimètres, suivie d'une pluie de cendres grisâtres. Ces cendres, mélangées avec les eaux que le volcan vomit toujours en abondance dans ses éruptions, se condensèrent et formèrent une sorte de pâte, une boue liquide qui emplit les caves et les maisons, en se moulant sur tous les objets comme une matière plastique. Il résulta de l'intermittence de ces phénomènes une série de couches de lapilli et de couches de tufs plus ou moins durs, dont l'ensemble ensevelit la ville sous un épais linceul de pierre.

Ce qui prouve encore, non moins que la coupe précédente, que la *lave de feu* fut étrangère à la destruction de Pompéi, c'est l'état de conservation dans lequel une foule d'objets com-

bustibles y ont été trouvés. Les bois, les montants des portes, les poutres des toits y sont carbonisés, il est vrai, mais non brûlés, et leur état actuel ne diffère pas de celui qu'affectent les bois après un long enfouissement dans le sol. Le blé, une multitude de substances végétales, les rouleaux de papyrus, tous carbonisés de la même façon, apportent à cette thèse un nouvel élément de démonstration. Nous n'irons cependant pas si loin que Lippi, qui prétend que les villes d'Herculanum et de Pompéi furent ensevelies sous des *laves d'eau*, c'est-à-dire sous des torrents boueux que les eaux charrient avec impétuosité sur les pentes des volcans au moment des éruptions. Tout démontre qu'il n'y a point eu transport violent de matériaux, mais seulement pluie verticale, entassement et consolidation de lapilli et de cendres.

A Herculanum, les choses ne se sont pas passées exactement de la même façon qu'à Pompéi. Sans doute la ville elle-même est ensevelie dans des couches de lapilli et de cendres durcies par les eaux; mais après la catastrophe du premier siècle, dans les nombreuses éruptions qui ont suivi, bien des matériaux divers se sont accumulés au-dessus du dépôt primitif. Ce point, étant moins éloigné de quelques milles du volcan, a toujours été beaucoup plus exposé que Pompéi à être couvert non seulement par des chutes de cendres, mais aussi par des alluvions volcaniques et par des courants de laves, de sorte que les masses de ces différentes substances se sont accumulées sur cette ville, où leur épaisseur atteint souvent jusqu'à trente-quatre mètres, et n'a jamais moins de vingt et un mètres. Aussi, au-dessus de la plus inférieure de toutes les couches, qui est un tuf formé de cendres très fines mêlées de ponces, a-t-on trouvé, suivant Hamilton, la matière provenant de six éruptions, distribuée en un nombre égal de couches séparées par des lits de terre végétale dans lesquels Lippi dit avoir reconnu une quantité considérable de coquilles terrestres. Une certaine partie de cette masse superposée renferme aussi une couche de vraie lave siliceuse, *lava di pietra dura*, vomie par le volcan à une époque de beaucoup postérieure à l'événement fatal qui détermina le premier ensevelissement d'Herculanum. Ces diverses circonstances, jointes à la présence

de Resina et de Portici sur le même sol, expliquent comment cette ville ne peut être déblayée aussi complètement que Pompéi.

On s'explique aussi par les mêmes motifs pourquoi il a fallu procéder aux fouilles au moyen de galeries souterraines. Dans ce travail on recouvrait les lieux explorés avec les matériaux qu'on tirait des lieux voisins, et on marchait ainsi au hasard, sans plan et sans méthode. Au milieu de ces labyrinthes étroits, les mineurs brisaient les objets, rompaient les architraves et les marbres pour les tirer plus commodément au dehors par les puits d'extraction. On ne jugea même pas à propos de conserver tout ce qu'on déterrait, comme si le moindre des fragments n'avait pas une importance considérable; les choses précieuses furent seules placées à Portici pour l'ornement de la villa royale.

C'est au mois d'octobre 1738 qu'on recommença les fouilles dans le puits déjà exploré par le prince d'Elbeuf. On ne tarda pas à y trouver deux fragments de statues équestres de bronze, trois statues consulaires et une inscription indiquant que c'était là l'entrée principale du théâtre d'Herculanum. Il ne fallut pas moins de douze ans pour fouiller ce monument en entier. La rareté inappréciable des choses qu'on y rencontra rappela l'attention publique sur les mœurs et sur les œuvres des anciens. Dans l'enthousiasme excité par les premières découvertes, le roi fit venir de Rome monsignor Bajardi, savant antiquaire; mais, voyant que le prélat se jetait dans les digressions et dans les généralités mythologiques et historiques connues de tout le monde, il fonda la célèbre Académie d'Herculanum. Il appela aussi de Rome d'habiles artistes pour dessiner, ciseler en bronze et restaurer les débris échappés à l'action destructive du temps; enfin il destina toute une portion de sa *casina* de Portici à recevoir les peintures murales et les mosaïques.

Du théâtre, qui mesure deux cent huit palmes de pourtour, il reste assez de parties pour qu'on en reconnaisse exactement la forme, les dispositions générales et les accessoires. On y descend à la lumière des torches, et à travers une masse confuse de laves, de sables volcaniques, de scories et de lapilli;

puis on parcourt le corridor central, et l'on arrive à une porte de sortie ou vomitoire qui reçoit un peu de lumière par un large puits moderne. Dans les ténèbres, on ne peut se former qu'une idée assez vague de l'ensemble, et il est nécessaire d'avoir le plan sous les yeux pour apprécier la distribution générale du monument.

L'hémicycle ou caveau a ses sept escaliers indiqués par Vitruve pour conduire aux sièges des spectateurs, c'est-à-dire un au milieu et les trois autres de chaque côté, divisant l'espace semi-circulaire en six *cunei ;* mais il diffère du plan ordinaire des théâtres romains par le nombre et la disposition des sièges. Dans les théâtres romains, les gradins sont divisés en trois ordres séparés par des galeries ou corridors semi-circulaires, et chaque ordre comprend sept rangées de gradins. A Herculanum, on compte seize rangs de sièges en travertin, sans aucune galerie intermédiaire; puis, au-dessus, trois autres lignes de gradins où l'on parvient par des escaliers extérieurs; et, plus haut encore, une galerie ouverte, décorée de marbre blanc. Enfin le monument était couronné par un promontoire découvert, où l'on voyait autrefois toute une rangée de statues de bronze, parmi lesquelles on trouva celles de Drusus Néron et de sa femme Antonia, deux statues équestres de bronze doré et la base d'un quadrige. Les autres statues avaient été enlevées dans les fouilles qui furent faites par les habitants aussitôt après la catastrophe.

La scène a une longueur de cent cinquante palmes, et elle est décorée de douze colonnes corinthiennes, de deux niches où, sans aucun doute, il y avait deux statues, et de deux autels. Les plus beaux marbres de toute espèce étaient appliqués à profusion sur les murailles. Les chœurs se tenaient aux deux côtés de la scène, dans deux vastes salles embellies de peintures et de décorations architecturales. Derrière la scène, en face du forum, s'ouvrait un large portique où le peuple pouvait se réfugier en cas de pluie; les colonnes de cette galerie étaient d'ordre dorique et formées de briques revêtues de stuc; la couverture en était de bois, et l'on y trouva encore des fragments de poutres carbonisées qui conservaient parfaitement leur forme primitive. Le plan de l'or-

chestre est situé aujourd'hui à quatre-vingt-quatorze palmes au-dessous de la rue consulaire de Resina. En ce point, quelques piliers modernes soutiennent les couches de terrain et les masses supérieures qui recouvrent le reste de l'édifice. Winckelmann estime que le théâtre d'Herculanum pouvait contenir trois mille cinq cents spectateurs, chiffre bien suffisant pour une petite ville qui était loin d'avoir l'importance de Pompéi.

Quelques inscriptions, relevées sur des bases de statues ou sur les portes, nous donnent quelques indications intéressantes. Deux statues avaient été élevées, aux deux extrémités de l'avant-scène, à Marcus Nonius Balbus, proconsul, et à Appius Claudius Pulcher, consul, imperator, après sa mort. Une autre inscription nous apprend que Lucius Annius Mammianus Rufus, duumvir quinquennal de la cité, avait bâti à ses frais ce théâtre et l'orchestre, sur les plans de l'architecte Publius Numisius. Un billet ou tessère d'ivoire, portant le nom d'Eschyle en grec, fait aussi supposer avec raison qu'on y représentait des pièces en langue grecque. On sait qu'à cette époque la langue grecque était devenue d'un usage vulgaire à Rome, et qu'on y jouait les tragédies d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide tout comme on joue l'opéra italien à Paris.

A quelque distance du théâtre, on découvrit une rue large de dix à douze mètres, flanquée de deux trottoirs couverts, dont la voûte était soutenue par des colonnes. Cette rue allant en droite ligne du théâtre à un autre édifice public, on supposa avec quelque vraisemblance que c'était la rue consulaire et qu'elle aboutissait à la porte orientale de la ville. L'édifice public que nous venons de mentionner, et dont la destination est encore douteuse, mesure deux cent vingt-huit pieds de long et cent trente-deux de large. Il se compose d'un vaste bâtiment quadrangulaire orné de portiques, de colonnes, de niches, de statues et de peintures murales. Une inscription placée sur la porte apprend à la postérité que Nonius Balbus, proconsul, a bâti à ses frais la basilique, les murailles et les portes de la ville. On en a conclu, non sans raison, que cet édifice était la basilique d'Herculanum.

Une autre construction élégante, où l'on a voulu voir un temple de Vénus Érycine, possédait de délicieuses peintures murales, traitées avec une légèreté et une fraîcheur de coloris vraiment merveilleuses. Ces peintures, où l'on retrouve, comme à Pompéi, de charmantes perspectives de paysages, de villas, de marines, sont dans cette manière que Ludius, peintre de l'époque d'Auguste, mentionné par Pline, avait créée pour les murailles des appartements. Le premier, Ludius, avait imaginé de représenter avec son pinceau d'élégantes villas, des villes maritimes, des portiques, des bosquets, des ruisseaux, de riantes campagnes, avec des personnages occupés à la chasse, à la pêche et à la vendange. On peut donc affirmer que si les tableaux de Pompéi et d'Herculanum ne sont pas de la main de Ludius lui-même, ils appartiennent sans conteste à son école et sont dus à ses élèves. On peut ainsi prendre une grande idée du talent gracieux et facile de ce peintre décorateur.

Si l'on en juge par les nombreuses statues de personnages importants qu'on tira des fouilles d'Herculanum, il est manifeste que cette petite ville était splendidement décorée, et qu'elle avait un caractère bien autrement artistique que sa voisine la commerçante Pompéi. Une statue colossale de bronze avait été élevée sur une des places publiques à l'empereur Claude; une autre à Lucius Mummius Maximus, prêtre augustal, lequel avait lui-même dressé quatre statues à Livie, à Germanicus, à Antonia, mère de Claude, et à Agrippine. Les habitants d'Herculanum avaient en outre dédié deux statues équestres à Nonius Balbus père et fils, et une statue de marbre à Cicéron, pour leur avoir conservé par une éloquente plaidoirie le titre de colonie romaine, dont voulait les dépouiller le tribun Rullus. Tous ces monuments qui décoraient les places publiques, sans parler des innombrables images de marbre ou d'airain qui peuplaient le théâtre, la basilique, les temples et jusqu'aux maisons privées, devaient donner un très grand air à la petite ville d'Herculanum.

L'habitation la plus vaste et la plus somptueuse d'Herculanum est celle qu'on découvrit de 1750 à 1760, et qui prit le nom d'Aristide, de l'incomparable statue qu'on y déterra.

L'édifice présente d'abord la cour rectangulaire ou atrium, décorée de colonnes de stuc, avec l'*impluvium* au milieu. A chaque angle de la cour on trouva un buste de bronze de facture grecque, et par un rare bonheur l'un d'eux porte le nom de l'artiste qui l'a modelé et ciselé : *Apollonius, fils d'Archias, Athénien.* Devant chaque colonne d'angle était une petite fontaine à double vasque. En d'autres cours de la maison on



Paysage (fresque).

découvrit trois bassins. L'un était orné de onze statuettes de faunes en bronze ; un autre avait aussi quatre statuettes d'amours ; le dernier était un grand vivier garni de plomb, et décoré sur les bords de onze mascarons de tigres, dont la gueule versait l'eau dans la piscine.

Les fouilles mirent ensuite au jour un jardin peu étendu, entouré d'un portique rectangulaire que dix colonnes soutenaient dans un sens, et vingt-deux dans l'autre ; toutes ces colonnes étaient de briques recouvertes de stuc, et dans les entre-colonnements étaient placés des bustes et des statues de bronze et de marbre, d'un travail achevé. Au milieu, une vaste piscine elliptique donna trois autres chefs-d'œuvre; le

Faune ivre et les deux nageurs. Là encore, dans le voisinage immédiat de ce jardin, on déterra ces statues et ces bustes de bronze et de marbre qui font aujourd'hui la splendeur du musée de Naples : les six danseuses, le Faune dormant, Mercure, Ptolémée Philométor, Soter Ier, Alexandre, Bérénice, et les bustes renommés de Platon, Architas, Héraclite, Sapho, Démocrite, Scipion l'Africain, Sylla, Lepidus, Caius et Lucius César, Auguste (œuvre d'Apollonius), Livie, Agrippine la Jeune, Caligula, Sénèque. On découvrit aussi deux daims, un corbeau qui devait verser l'eau par son bec dans la vasque, et beaucoup de petites figures, toutes de bronze. Il faut ajouter à cette collection, déjà si riche, deux bustes de Bacchus indien, en marbre, celui de Ptolémée Soter, la prétendue statue de Sylla, Homère, Aristide ou peut-être un Eschine. Que penserons-nous de la fortune et du goût du simple particulier qui avait su réunir dans sa maison toutes ces merveilles, aujourd'hui l'honneur incomparable d'un musée?

Dans la foule des meubles et des ustensiles précieux qu'on recueillit dans cette même maison d'Aristide, il faut mentionner deux riches candélabres sur le sommet desquels étaient sculptés des hippogriffes dévorant un taureau et un daim; d'autres candélabres avec des ornements ciselés ; un beau trépied, une grande coupe et beaucoup d'autres vases, avec une quantité considérable d'objets en verre; des crotales et un cadran solaire. De nouvelles fouilles, exécutées sur le même point en 1774, donnèrent le fameux lectisterne et le bisellium, tous deux ornés de bas-reliefs d'animaux et d'incrustations d'argent, qu'on admire maintenant à Naples. Les crotales, que nous venons de mentionner, étaient une sorte d'instrument de musique employé spécialement dans le culte de Cybèle, et dont on se servait fréquemment aussi pour accompagner la danse. Il consistait en deux cannes fendues, ou deux pièces creuses de bois ou de métal, réunies ensemble par une poignée droite. Quand on en jouait, on tenait un de ces crotales de chaque main, et on les faisait claquer avec les doigts, de manière à produire un bruit vif et rapide comme celui des castagnettes. Quant au lectisterne, c'était une table sacrée sur laquelle on offrait un somptueux banquet aux dieux

dont les images étaient tirées de leurs niches et placées sur des lits devant les mets les plus délicats.

Mais la découverte qui émut davantage le monde savant fut celle de trois mille papyrus grecs et latins, renfermés dans un petit *tablinum* assez étroit pour que deux hommes, les bras tendus, pussent en toucher à la fois les deux extrémités. De petites armoires, hautes d'environ deux mètres, appliquées à la muraille, contenaient dans des compartiments de bois carbonisé une multitude de rouleaux cylindriques calcinés et convertis en charbon, du diamètre de deux à trois pouces sur une largeur de dix à onze. On prit d'abord ces rouleaux pour du charbon, et l'on en détruisit un certain nombre sans en soupçonner la valeur; mais quand on les eut examinés de plus près et qu'on y eut reconnu des caractères d'écriture, on vit qu'on était dans la bibliothèque d'un philosophe, et l'on attacha dès lors une importance toute spéciale à ces précieux papyrus, qui pouvaient nous révéler quelque chef-d'œuvre inconnu de l'antiquité. Une table était au milieu de l'appartement *avec tout ce qu'il faut pour écrire*, et les bustes en bronze d'Épicure, de Démosthènes, de Zénon et de Métrodore, avec leur nom en grec, surmontaient les rayons.

On sait que les anciens, ignorant l'art typographique, n'écrivaient que sur des écorces d'arbres, et spécialement sur les membranes et sur les pellicules de la plante appelée papyrus, qu'on trouvait en abondance en Égypte et en Sicile. Quelques auteurs prétendent que le papyrus des anciens était fait avec ce tissu naturel ou mince pellicule qui est renfermée entre l'écorce et le bois de certains arbres, comme l'érable, le platane, le frêne et surtout le tilleul. Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans cette discussion, les manuscrits d'Herculanum étaient formés de l'une ou de l'autre de ces matières, et composaient de longs cylindres où le papier était roulé sur lui-même : de là le nom de volumes, *volumina*.

Puisque nous sommes chez un homme de lettres, nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de pénétrer intimement dans son cabinet de travail, et d'examiner avec curiosité ses matériaux et ses instruments pour écrire.

Voici d'abord ses papiers, *charta*. Outre le papier de la plus

grande dimension, *macrocolum,* comme celui que nous appelons *royal*, Pline en énumère huit espèces différentes : *Augustana,* surnommé dans la suite *Claudiana,* du nom de l'empereur, papier impérial ou de première qualité; *Liviana,* seconde qualité; *Hieratica,* primitivement le meilleur et le même que la *charta regia* de Catulle; *Amphitheatrica, Saitica, Leneotica*, qualités inférieures, désignées d'après le lieu de leur fabrication; *Fanniana*, papier fabriqué à Rome par l'industriel Fannius; *Emporetica,* papier grossier dont on ne se servait pas pour écrire, mais seulement pour emballer des marchandises; *charta dentata,* papier dont on avait adouci et poli la surface en la frottant de la dent de quelque animal : il était brillant et laissait glisser la plume comme notre papier satiné; enfin la *charta bibula* était un papier transparent qui buvait et laissait voir les lettres.

Aux papyrus proprement dits, il faut ajouter le parchemin, *membrana,* quoiqu'il fût d'un usage moins général pour écrire. Souvent on grattait le parchemin pour faire disparaître l'écriture dont il était couvert, afin de s'en servir une seconde fois et d'y tracer de nouveaux caractères. C'est ce qu'on nommait des palimpsestes. Par suite, les savants ont donné le nom de palimpsestes à des manuscrits dont les caractères apparents et lisibles, quoique remontant déjà eux-mêmes à une assez haute antiquité, recouvrent une écriture plus ancienne encore. Il paraît probable que cette habitude d'effacer pour récrire sur le même papier remonte jusqu'aux libraires grecs et romains, et qu'ils avaient recours à ce procédé quand la composition confiée en premier lieu au parchemin présentait peu d'intérêt et avait peu de valeur. Quoi qu'il en soit, aucun des palimpsestes actuellement existants ne semble antérieur au IXe siècle; on a souvent reconnu que des œuvres du premier ordre avaient été effacées par un lavage ou par un grattage, afin que le parchemin pût recevoir d'autres compositions, l'écriture primitive se laissant cependant distinguer et quelquefois même lire par-dessous l'autre. C'est ainsi que le *De Republica* de Cicéron a été découvert et déchiffré par le savant cardinal Angelo Maï sous un commentaire de saint Augustin sur les Psaumes.

Pour écrire sur le papyrus ou sur le parchemin, on se servait d'une tige de roseau ou de canne, taillée exactement comme nos plumes modernes, avec un bec fendu en deux. L'instrument qu'on employait pour les tailler ne différait point par sa forme de nos canifs actuels. Un peu plus tard, au commencement du second siècle, on eut recours aux plumes des ailes ou de la queue des oiseaux, *penna,* et l'on voit un instrument de ce genre figuré sur la colonne Trajane et sur la colonne Antonine, dans la main d'une Victoire ailée occupée à écrire l'histoire des deux empereurs : l'usage cependant n'en était point encore commun, et le roseau ne fut guère détrôné qu'au ve ou au vi^e^ siècle. Le papier était réglé par une mince lame de plomb. Quant à l'encre, c'était un liquide noir qui tombait dans des usages bien vulgaires, et, en même temps que les poètes, les philosophes et les orateurs l'employaient pour écrire leurs chefs-d'œuvre, les peintres l'appliquaient pour vernir et les cordonniers pour noircir leur cuir. Les roseaux et l'encrier étaient enfermés dans un étui spécial que l'écrivain portait avec lui.

Outre le papier, on se servait fréquemment, pour écrire les choses courantes, de tablettes enduites de cire sur lesquelles on traçait les caractères avec la pointe d'un stylet : une large lame plate, terminant l'instrument de l'autre bout, permettait d'effacer l'écriture et de rendre à la cire son premier poli.

Mais revenons aux manuscrits d'Herculanum. Des trois mille papyrus qu'on trouva dans la bibliothèque de la maison d'Aristide, dix-huit cents furent transportés par les ordres de Charles III au musée royal de Portici, tous les autres ayant été détruits à cause de leur ressemblance avec des morceaux de charbon. La difficulté de les lire, qui de prime abord parut insurmontable, fut enfin vaincue par la persévérance du P. Antonio Piaggi, qu'un ardent amour pour les lettres soutenait dans une entreprise si ardue. Il trouva moyen de dérouler et de fixer sur une membrane transparente ces bandes friables qui ne présentaient pas plus de consistance que le papier dévoré et noirci par la flamme. C'est à ce savant, qui était en même temps un artiste mécanicien du premier ordre, qu'on

doit la machine aussi ingénieuse que simple employée pour une opération si délicate. Il imagina une sorte de métier de tisserand semblable à peu près à ceux dont se servent les coiffeurs pour tresser les cheveux. Le cylindre charbonneux est suspendu en l'air au moyen de fils de soie qui correspondent à de petites vis avec lesquelles on peut faire tourner le volume sur lui-même et le dérouler, sans le toucher autrement qu'avec de petits stylets ou des pincettes extrêmement fines. Ces stylets servent à séparer et à isoler chaque feuillet de l'écorce charbonnée, en veillant avec un soin extrême à fixer par derrière avec un peu de gomme fine, au-dessous de chaque lettre, une pellicule très mince, suffisante pour fortifier la partie écrite et l'enlever du rouleau. On continue ensuite à dérouler le manuscrit sans le toucher, avec les vis et les fils de soie, et insensiblement on vient à bout d'en séparer toute l'écriture, qu'on dépose avec des précautions et une délicatesse infinies sur des bandes de toile, afin que le fragile manuscrit ne se réduise pas en cendres. Pour appliquer ce procédé minutieux, il faut une patience dont peu d'hommes sont capables.

L'appareil de Piaggi, que nous venons de décrire, est le seul qu'on ait pu appliquer jusqu'à présent au déroulement et à la consolidation des papyrus d'Herculanum. En vain d'autres savants ont voulu tenter une méthode plus expéditive : ils ont dû y renoncer. Sur les vingt-quatre papyrus qui furent envoyés en France et en Angleterre, on ne parvint même pas à déchiffrer un seul mot. Le professeur Sickler ayant prétendu avoir inventé un nouveau procédé, l'Angleterre l'appela; mais, après quatre mois de tentatives infructueuses, il fut contraint de renoncer à son entreprise. Le célèbre Davy, dans un voyage qu'il fit à Naples, voulut mettre en œuvre les agents chimiques; mais il échoua complètement au moment où les journaux étrangers publiaient son triomphe. La gloire de l'invention napolitaine est donc jusqu'à présent demeurée sans rivale en ce genre.

On suppose que l'ensemble de tous les manuscrits d'Herculanum, à l'exception de vingt-quatre seulement écrits en latin, appartient à la littérature grecque. Les papyrus jusqu'ici déroulés et interprétés montent au nombre de cinq cents, dont

une quinzaine ont été publiés. Il y a des ouvrages d'Épicure, de Philodème, de Rabirius, de Polystrate et de Métrodore, traitant de questions philosophiques, de littérature et d'art; on y remarque un traité de la musique, par Philodème, et trois poèmes en vers hexamètres latins, attribués à Rabirius. Aucun de ces livres n'a d'importance véritable, et cette découverte n'a pas tenu ce qu'on était en droit d'en attendre. La bibliothèque d'Herculanum était celle d'un philosophe épicurien, qui se préoccupait plus de bien vivre que de recueillir les chefs-d'œuvre de l'histoire et de la poésie.

Cette bibliothèque appelle naturellement notre attention sur les libraires de l'antiquité et sur le commerce des livres chez les Romains. La fabrication et le commerce des livres n'étaient pas une industrie entièrement nouvelle au premier siècle de notre ère, et, depuis une centaine d'années environ, des marchands avaient entrepris de multiplier les productions de l'esprit humain et de les vendre dans les boutiques qui portaient le nom de librairies. Rome avait un grand nombre de ces boutiques, particulièrement aux environs du Forum. Leur décoration et leur étalage les faisaient aisément reconnaître. On inscrivait sur la porte le nom des auteurs en vogue et les titres de leurs ouvrages, et une foule de livres, roulés, liés en faisceaux, ou rangés debout dans des coffrets cylindriques, étaient exposés aux regards du public. Quoique les libraires fussent en général des gens peu éclairés, leur maison était le rendez-vous naturel des littérateurs, des rhéteurs et des philosophes.

Dans l'arrière-boutique se tenaient les écrivains. Ils écrivaient sur leurs genoux, sans rien copier, mais sous la dictée d'une seule personne qui lisait à haute voix l'ouvrage en transcription, de sorte qu'il s'en confectionnait plusieurs exemplaires à la fois. On les collationnait ensuite avec beaucoup de soin, la pureté du texte étant un des principaux mérites des ouvrages. Les feuillets étaient alors livrés aux relieurs, qui collaient les pages les unes au bout des autres, de manière à en former une bande plus ou moins longue, suivant l'importance matérielle du livre. On attachait à la dernière page un petit bâton cylindrique sur lequel s'enroulait la

longue feuille; les deux bouts du bâton étaient garnis de disques pour protéger les tranches du livre roulé. Le parchemin n'était point mis en *volume*, c'est-à-dire en rouleau, mais en *tome* carré; les feuillets, au lieu d'être collés bout à bout, étaient superposés l'un à l'autre, comme dans les livres modernes, cousus ensemble et resserrés entre deux planchettes de hêtre. Telle était la double forme sous laquelle les livres se présentaient aux amateurs. Les écrivains du premier siècle de notre ère nous apprennent qu'il s'en faisait un grand commerce, non seulement à Rome, mais aussi dans les provinces, et que les libraires gagnaient cent pour cent sur les ouvrages en vogue. Les ouvrages médiocres ou décriés donnaient un bénéfice bien moins considérable, et l'on en abandonnait la vente aux *libellions,* espèce de bouquinistes qui ne vendaient que de vieux livres.

Les fouilles d'Herculanum n'ont pas toujours produit des résultats aussi satisfaisants que ceux de la maison du philosophe épicurien; mais si l'intérêt des autres découvertes est moins élevé, il ne laisse pas nénamoins de piquer vivement l'attention. Les travaux, interrompus en 1770, ne furent repris que de 1828 à 1837. C'est dans cet intervalle qu'on déterra la maison d'Argus, ainsi nommée d'une peinture murale qui représentait la fable d'Io avec son gardien aux cent yeux. C'était une habitation vaste, élégante, décorée de peintures murales, de marbres, de mosaïques, de terrasses, de portiques, de jets d'eau, en un mot, de tous les agréments intérieurs qu'un riche propriétaire peut se procurer. L'atrium et ses dépendances, pavés de marbres précieux, étaient couverts de peintures décoratives qui figuraient des courtines, des festons, des paysages et des perspectives d'architecture. Le gynécée, ou appartement des femmes, avait un portique aux colonnes revêtues de stuc, dans l'intervalle desquelles pendaient des *portières.* Au milieu du portique était un *viridarium,* ou jardin rempli de fleurs. De là on passait dans un bosquet, sur lequel s'ouvraient la salle à manger et la salle de réception, ornées de charmantes peintures. Les colonnes qui fermaient le bosquet soutenaient un second étage, distribué d'un côté en magasins et en greniers, et de l'autre sur la rue

en chambres d'habitation, auxquelles on avait accès par une terrasse suspendue tournée vers la mer. Bien des choses précieuses avaient déjà été enlevées de cette maison dans les premières fouilles effectuées par le prince d'Elbeuf; si les



Achille à la cour de Lycomède.

secondes fouilles ne produisirent pas de remarquables œuvres d'art, elles mirent du moins à la lumière une foule d'objets de la vie domestique des anciens. Ainsi on trouva de nombreux fragments de verre bleu, très importants pour l'histoire de l'industrie et des arts chimiques chez les Romains; des lé-

gumes en quantité ; du froment avec la pelle pour le nettoyer au vent ; des vases pleins d'olives ; des lentilles, du miel, des figues sèches, des noix, des noisettes, des amandes et des prunes ; des caisses remplies de pâte, un grand coupon de toile, trois sonnettes, et, pour descendre aux derniers détails, un balai semblable aux nôtres. En retrouvant tous ces objets à leur place, on eût pensé volontiers que la maison avait été abandonnée la veille.

Ce qui confirme encore l'observateur dans cette impression, c'est l'état étonnant de conservation de toutes ces substances. Dans la chambre d'un peintre qui probablement était naturaliste, on a recueilli une collection considérable de coquilles, dont un grand nombre appartiennent à des espèces de la Méditerranée : elles avaient autant de fraîcheur que si elles fussent constamment restées enfermées dans un musée. La comparaison de ces débris avec ceux qu'on trouve à l'état fossile ne saurait fournir le moindre éclaircissement sur le temps nécessaire à la production d'un certain degré de décomposition ou de minéralisation ; car, bien que dans des circonstances favorables une altération beaucoup plus grande puisse sans doute être produite dans un laps de temps beaucoup plus court, cet exemple montre cependant qu'un ensevelissement de dix-huit siècles est quelquefois sans effet pour amener des coquilles à l'état fossile. A Herculanum, les poutres des maisons sont noires à l'extérieur ; mais, quand elles sont fendues, elles offrent intérieurement à peu près le même aspect que le bois ordinaire, le bois récent. On voit alors combien le passage de leur masse entière à l'état de lignite s'opère lentement. Quelques substances animales et végétales de nature à présenter moins de résistance ont éprouvé bien plus d'altération ; cependant leur état de conservation est encore extrêmement remarquable. Un grand nombre de filets, souvent entiers, ont été déterrés ; la texture du linge est parfaitement reconnaissable ; un pain recueilli dans une boutique porte encore le nom du boulanger imprimé dans la pâte ; sur le comptoir d'un apothicaire on trouva une boîte de pillules converties en une poudre terreuse très fine, et un petit cylindre d'une substance médicamenteuse, évidemment préparé pour être divisé en pilules ; près

de là était une jarre contenant des herbes médicinales; enfin, en 1827, on a découvert des olives humides, renfermées dans un bocal carré, et du caviar dans un état de conservation vraiment extraordinaire. Ces faits singuliers, que nous avons voulu indiquer en terminant, sont du plus haut intérêt pour le géologue; ils ouvrent de nouvelles perspectives sur le temps immense que la nature exige pour minéraliser les corps enfouis dans le sein de la terre, et sur la longueur incalculable des anciennes périodes géologiques.

Les fouilles d'Herculanum sont suspendues depuis 1855. Les derniers travaux d'excavation ont été poussés sur le rivage de la mer, et ont mis à jour de vastes salles divisées en divers compartiments. Ces constructions, qui couvraient une grande étendue de terrain et avaient une hauteur considérable, étaient remarquables par leur solidité, leur caractère architectural et leur bonne conservation. On jugea sans hésiter que c'étaient les officines d'un édifice public, peut-être l'arsenal maritime d'Herculanum, où logeaient les matelots et les soldats de la flotte, lieu mentionné par Strabon. On y rencontra plusieurs squelettes humains, et, près de grands fourneaux, les os de divers animaux qui avaient sans doute servi au repas du jour de l'éruption. Malgré l'importance des choses d'art et des papyrus déterrés à Herculanum, il faut avouer que cette ville est loin de présenter l'intérêt d'ensemble de Pompéi, sa sœur d'infortune; mais les deux ruines se complètent l'une par l'autre, et nous fournissent l'objet d'étude le plus émouvant que l'antiquité païenne nous ait laissé.

VIII

LE MUSÉE DE NAPLES

Peintures antiques. — Mosaïques. — La bataille d'Issus. — Chefs-d'œuvre de la sculpture antique. — Les modes féminines de l'antiquité. — Aristide. — Les grands bronzes. — Tête colossale de cheval. — Petits bronzes. — Bijouterie et orfèvrerie. — Céramique.

Herculanum et Pompéi, comme nous l'avons dit, ont été dépouillés de tous les objets d'art qu'on y a découverts. Il eût été impossible de laisser en place tant d'œuvres précieuses sans les exposer à une déprédation inévitable. On les a recueillies, pour la majeure partie, au musée de Naples, et c'est là qu'on peut les étudier. Une visite au musée est donc le complément indispensable de la visite des villes ensevelies. C'est là qu'on retrouve tout le mobilier antique, les statues, les peintures, les mosaïques, les bijoux, en un mot, tout le matériel de la civilisation romaine, et qu'on descend pleinement au sein de ces mœurs étranges.

L'édifice actuel du musée national de Naples, avant de devenir un dépôt d'objets d'art, a passé par bien des vicissitudes. Le vice-roi duc d'Ossuna en jeta les fondements en 1587, avec le projet d'en faire une écurie. Son successeur, le comte de Lemos, abandonnant cette idée, adopta les plans de l'architecte Fontana, et pensa à y installer l'université *degli Studi,* qui y ouvrit, en effet, ses cours en 1616. Soixante-trois ans plus

tard, les tribunaux en chassèrent l'université; mais ils en furent chassés à leur tour en 1705 par les soldats, qui en firent une caserne. L'université y rentra triomphante en 1767, pour céder bientôt sa place à l'Académie royale; enfin, en 1816, l'édifice du duc d'Ossuna fut converti en musée par Ferdinand Ier, sous le titre de *Real Museo Borbonico*, et le roi y réunit tous les objets d'art et d'archéologie qu'il avait recueillis dans la succession Farnèse, et tous les monuments antiques disséminés dans les diverses résidences royales, avec la bibliothèque et la galerie de tableaux. Ainsi composé, le musée de Naples est le plus riche du monde. Il a sans doute des œuvres moins capitales que les grandes collections de Rome et de Florence; mais il possède une telle variété et une telle abondance d'objets antiques, souvent uniques, qu'il l'emporte en attrait et en intérêt sur les musées les plus célèbres. Nous allons y faire une excursion rapide, en nous arrêtant seulement devant les œuvres qui, par leur mérite artistique, leur caractère magistral et leur origine pompéienne ou napolitaine, méritent toute l'attention du touriste.

Les fragments de peinture antique extraits des fouilles de Pompéi, d'Herculanum et de Stabia, sont au nombre de plus de quinze cents, et occupent toute une aile du rez-de-chaussée. Les sujets abordés par les peintures sont extrêmement variés et comprennent des traits d'histoire, des événements mythologiques, des paysages, des marines, des animaux, des fleurs, des fruits, des ornements d'architecture, des arabesques et jusqu'à des caricatures. Ce ne sont évidemment pas là de grandes peintures dans le sens que les anciens attachaient à ce mot en parlant des tableaux des maîtres ou des fresques des palais de Rome; ce sont seulement des œuvres de peinture décorative, du badigeonnage, si l'on veut; mais, même en les réduisant à ces modestes proportions, on y trouve généralement de la naïveté, de la grâce, une expression vive et vraie, quelquefois de la noblesse, de la vigueur, un goût exquis, et, comme dans tous les ouvrages de métier, plutôt l'éclat de la couleur que la sévérité du dessin. Il ne faut pas oublier que ces œuvres étaient dues, non à des peintres en renom, mais à des artistes du cru, c'est-à-dire aux artistes d'une petite ville située

à cinquante lieues de la capitale, ce qui n'empêche pas qu'on n'y retrouve ces qualités simples et fortes que nous appelons *l'antique.*

Toutes ces peintures ne doivent pas remonter au delà du commencement de notre ère. Le genre de leurs ornements ressemble à ceux dont parle Vitruve et dont Pline attribuait l'invention à un certain Ludius, qui vivait sous Auguste. Généralement elles ont dû être faites à peu d'années d'intervalle et probablement dans un espace de cinquante à soixante ans, parce qu'elles sont l'œuvre d'un petit nombre de peintres dont on reconnaît au premier coup d'œil la main et le style. Peints sur le stuc ou sur l'enduit, ces tableaux auraient subi le même sort que les maisons qu'ils décoraient, et ils n'auraient pu subsister plus de deux à trois siècles sans restaurations importantes. Pline nous assure que les plus beaux tableaux ne s'exécutaient pas de cette façon, et qu'outre les peintures murales il y avait des peintures mobiles qu'on pouvait facilement transporter d'un lieu à un autre. Toutes ces œuvres paraissent être des copies de bons originaux, et surtout celles de Stabia, qui, bien que de petite dimension, sont les plus gracieuses et les plus fines. En somme, il n'est pas à supposer que plus d'une vingtaine d'artistes plus ou moins habiles aient travaillé à toutes les peintures murales qui se conservent au musée.

Parmi les plus importantes de ces fresques, nous signalerons particulièrement : *le Sacrifice d'Iphigénie,* copie probable du fameux tableau de Timanthe, que Pline a décrit comme un chef-d'œuvre; l'expression de tristesse de la jeune fille est merveilleuse; mais le peintre, ayant épuisé sur cette figure toutes les ressources de son art, et se sentant impuissant à exprimer la douleur paternelle, a couvert d'un voile le visage d'Agamemnon, père de la victime; — *les Trois Danseuses* de Pompéi, si légères et si aériennes, fréquemment reproduites par les peintres ; — *Hylas enlevé par les nymphes;* — *l'Éducation d'Achille par le centaure Chiron,* têtes admirables ; — *les Adieux d'Achille et de Briséis,* tableau plein de charme et de grâce, malheureusement mutilé; — *Médée prête à tuer ses enfants,* figure vigoureusement traitée, empreinte d'une sombre

et terrible résolution; — *la Marchande d'Amours*, œuvre de genre, pleine de finesse et de grâce; — *le Châtiment d'un écolier;* pendant que le pédagogue fouette l'enfant, les autres écoliers, atterrés, n'osent pas lever les yeux sur leur malheureux camarade.

« Mais, dit M. L. Viardot dans ses *Musées d'Italie*, selon moi, de tous les débris de l'art antique dont les fouilles de Pompéi ont doté le musée de Naples, il n'en est pas de plus précieux que deux simples dessins au trait, faits avec un crayon rouge, une sorte de sanguine, sur des plaques de marbre blanc. Tous deux appartiennent au genre de tableaux nommés *monochromes*, ou d'une seule couleur, pour lesquels on employait un rouge venu des Indes, que Pline appelle *cinabris indica*. L'un, très bien conservé, représente *Thésée tuant le Minotaure;* l'autre, plus altéré, un *Groupe de dames jouant aux osselets*. Ces deux compositions ne sont certainement pas l'ouvrage des peintres décorateurs de Pompéi; comme les beaux morceaux de sculpture, elles doivent être venues au moins de Rome; peut-être de la Grèce. Dans l'une et dans l'autre, le dessin, très savant, est d'une pureté, d'un fini remarquables, non seulement bien supérieur à celui des fresques proprement dites, qui brillent davantage par la couleur encore vive et belle dans la plupart, mais vraiment digne des artistes les plus sévères de l'école raphaélesque. C'est un noble et curieux échantillon de ce qu'on peut appeler l'art de la peinture dans l'antiquité. »

Les mosaïques ne sont pas moins intéressantes. Au témoignage de Pline, Sylla, après avoir dépouillé Athènes de ses statues et pillé les monuments et les temples les plus célèbres de la Grèce, introduisit à Rome l'usage des pavements en mosaïques de marbres variés et de pastilles de terres cuites ou de verres colorés. La passion pour ces travaux devint si grande, que toutes les habitations un peu élégantes eurent le dallage des chambres, le seuil, et jusqu'à l'*atrium* décorés de tableaux en mosaïque. Au temps de Claude, on en ornait jusqu'aux murs des appartements. Les artistes grecs enseignèrent aux Romains l'art de tailler et de disposer les petites pierres de manière à en former non seulement de simples arabesques,

mais même des tableaux d'histoire. L'*opus musicum*, comme l'appelaient les anciens, atteignit un haut degré de perfection au premier siècle de notre ère; mais bientôt, comme tous les autres arts, il ne tarda pas à tomber dans la décadence. Aussi la majeure partie des mosaïques qu'on a trouvées dans les ruines des villes et des habitations antiques sont-elles d'un travail fort ordinaire.

Il subsiste cependant de précieux débris de cet art au moment de sa plus grande perfection, et le musée de Naples, plus que tout autre, en possède des restes admirables qui nous donnent la plus haute idée de l'habileté des Grecs. Citons surtout, parmi ces tableaux charmants de naturel et de vérité, des poissons et des crustacés d'une exécution étonnante; un chat dévorant une caille; une guirlande de fleurs, de fruits et de feuillages entrelacés, soutenue par deux grands masques scéniques, œuvre où le coloris le dispute au dessin; des scènes de comédie d'un travail merveilleux, signées du nom de l'artiste, Dioscoride de Samos; une parodie des disputes philosophiques, sous la figure d'un homme vêtu d'un manteau (c'est le portrait de Socrate), présentant de l'herbe à un coq, etc. etc. Quelques grandes compositions méritent surtout l'examen, et particulièrement le tableau de Thésée tuant le Minotaure, et l'étendant sur le sol au milieu de crânes et de squelettes; — la Sirène, au corps terminé en oiseau et aux grandes ailes déployées, qui tient de la main gauche un plat de fruits sur la tête, et de la main droite un vase d'où sortent des rameaux verdoyants, mosaïques que Winckelmann regardait comme un des plus précieux monuments de l'art; — un squelette en pied, d'une vérité effrayante, portant une urne de chaque main; — et le célèbre tableau de la répétition théâtrale qui s'accomplit dans le *choragium*, portique situé derrière la scène. Dans cette dernière composition, le *choragus* ou directeur du théâtre distribue des masques et des costumes aux acteurs; un *tibicen*, ou joueur de flûte, accorde son instrument, et près de lui est un siège couvert de pourpre sur lequel est placé un masque; les choristes, qui n'ont encore pour tout vêtement qu'une ceinture de peau, se disposent à mettre leurs masques et écoutent les dernières recommanda-

tions du directeur; l'un d'eux revêt sa tunique et se fait aider par son compagnon. Peu de mosaïques peuvent se comparer à ce tableau curieux et important, composé de sept figures, dont les gestes, l'attitude et l'expression annoncent la joie et l'enthousiasme.

Mais que dirons-nous de l'incomparable tableau, large de vingt palmes et haut de dix, représentant une des victoires d'Alexandre contre les Perses, probablement *la Bataille d'Issus,* qu'on admire aujourd'hui dans la galerie de Jupiter? Ce tra-



Mosaïque représentant des acteurs instruits par le choragus.

vail est formé de cubes de marbres précieux naturellement colorés, et ces tubes sont tellement petits, qu'il en tient sept mille dans un palme carré; le tableau ayant cent quatre-vingt-dix-huit palmes (c'est-à-dire treize mètres cinquante centimètres carrés) de superficie, les fragments de marbre qui y entraient, avant qu'il fût endommagé, montaient au nombre de 1,380,000 environ. Avant l'éruption du Vésuve, il avait déjà été quelque peu gâté et restauré, mais non par la main d'un maître. Le fond de la composition est blanc sans aucune perspective, quoique quelques antiquaires aient cru y reconnaître quelques teintes obscures et même de la neige sur le sol. Vers le milieu, au second plan, se dresse un vieux tronc d'arbre dépouillé de son feuillage.

Le tableau représente une bataille au moment décisif de la victoire. Vingt-six combattants y sont figurés en deux troupes, distinctes par les habits, les armes et la physionomie, avec

quinze chevaux diversement équipés, tous aux trois quarts de la grandeur naturelle. Le chef des vainqueurs, d'un aspect juvénile, combat avec ardeur sur un cheval fougueux; il n'a plus son casque sur la tête, comme s'il l'avait perdu en se jetant dans la mêlée; il est protégé par une riche cuirasse où éclate la tête de Méduse, et sa chlamyde flotte derrière lui. Il se précipite sur les escadrons adverses, renversant tous ceux qui s'opposent à son passage, et il plonge sa longue lance dans le corps d'un guerrier ennemi, vêtu à la manière des barbares, qui s'est jeté devant son maître pour le sauver. Au côté droit du tableau, où tout présente l'image d'un combat désespéré, s'élève sur un magnifique quadrige le roi barbare, couronné de la tiare, laissant flotter derrière ses épaules sa tunique et son manteau de pourpre, et bandant vainement un arc inutile. A la vue de son fidèle serviteur expirant sous ses yeux, il se trouble et donne le signal de la retraite; un de ses officiers lui présente un cheval pour hâter sa fuite, et l'empêcher de tomber mort ou vivant entre les mains du vainqueur. Pendant ce temps, le combat se poursuit avec acharnement; les lances se choquent contre les lances; quelques guerriers désarmés lèvent les mains au ciel en déplorant la fortune contraire; d'autres, la pâleur de la mort sur le visage, gisent à côté de leurs chevaux; on ne voit sur le terrain que des armes brisées et sanglantes.

L'heureuse conception des groupes autour des trois personnages principaux, la perfection du dessin, la hardiesse des raccourcis, l'ardeur des combattants, la fureur des blessés, les souffrances des mourants, les mouvements des chevaux, la somptuosité des vêtements, la multiplicité des armes, en un mot, la variété étonnante qui règne dans cette composition grandiose font de cette mosaïque un monument classique de l'art. Comme elle ne peut être que la copie d'un tableau célèbre, et probablement d'un des tableaux grecs portés à Rome après la conquête, elle est sans contredit le plus curieux, le plus complet, le plus magnifique fragment qui nous soit parvenu de la peinture des anciens, et elle nous inspire la plus haute idée de cette branche de leurs arts.

Quand M. Bianchi découvrit ce trésor, le 21 octobre 1831,

dans la magnifique maison du Faune, à Pompéi, il fut saisi d'une joie si vive, qu'il faillit en devenir fou. La population de Naples partagea son enthousiasme; *la Bataille d'Issus* devint à la mode et envahit tout, jusqu'aux vases étrusques de fabrique récente, jusqu'aux tissus imprimés. Ce vertige est un peu tombé aujourd'hui; mais la mosaïque du Faune n'en demeure pas moins un objet d'art incomparable, et un des plus riches joyaux du musée national.

Et pourtant que de précieux trésors sont accumulés dans les deux portiques extérieurs, les trois portiques intérieurs, et les sept galeries qui renferment les antiques de marbre, statues, statuettes et bustes, au nombre de cinq cents environ! Quelle admirable collection de dieux, de héros, d'empereurs, de personnages célèbres, et même de figures de genre! Peu de morceaux sont tout à fait médiocres; le plus grand nombre sont excellents; quelques-uns sont hors ligne et méritent le nom de chefs-d'œuvre. C'est à ces derniers que nous nous attacherons exclusivement.

Les neuf statues de la famille Balbus, trouvées ensemble dans le théâtre d'Herculanum, appellent une mention toute spéciale, à cause de leur mérite d'exécution, de l'intérêt de leur réunion, et de la lumière qu'elles jettent sur le protectorat exercé en faveur des populations entières par quelques patriciens. Les statues équestres du père et du fils sont très belles et très curieuses; les deux chevaux marchent l'amble, c'est-à-dire qu'ils lèvent simultanément les deux jambes du même côté, le corps étant soutenu par un appui en marbre. L'inscription suivante nous apprend que la première fut élevée à Marcus Nonius Balbus, fils de Marcus, préteur et proconsul, par un décret des décurions d'Herculanum :

M. NONIO. M. F. BALBO
PR. PRO. COS.
D. D.

Les statues des femmes sont évidemment des portraits; elles n'ont rien d'idéal, et elles portent, au contraire, certains signes particuliers, comme la saillie des pommettes et la dé-

pression du bas du visage, qui annoncent une individualité bien accusée. On remarque sur le front de quelques-unes d'entre elles des trous destinés à recevoir des ornements en métal ou peut-être des perruques à la mode. Il y avait, en effet, chez les Romains une grande variété d'artifices pour l'arrangement de la chevelure, et toutes les modes que nous avons vues défiler successivement chez nous depuis trente ans, y compris le chignon, se trouvent dans les statues antiques. Jugez du désespoir d'une femme comme il faut de se voir représentée d'une façon ridicule à la mode de la saison dernière! Vite le sculpteur se mettait à l'œuvre, et il ajustait sur la tête de la statue une perruque où le galant édifice des cheveux se dressait en diadème, s'arrondissait en tour, se tordait en boucles, se tressait en nattes, se développait en flots ondoyants, se hérissait en toupet ou s'accumulait en chignon, suivant le caprice du jour. On poussait même l'attention plus loin, et quand c'était le tour de la couleur blonde d'être belle, on dorait la chevelure pour mieux imiter les reflets d'or des perruques qu'on empruntait aux filles de la Germanie. Si, au contraire, les cheveux noirs étaient en faveur (mode assez rare, attendu que cette nuance est trop naturelle en Italie), un marbre noir vous servait à souhait. Le vêtement, quand il existait, donnait moins de soucis; il se composait généralement d'une tunique et d'un pallium, dont les plis simples et harmonieux se prêtaient admirablement à la sculpture. Heureusement la crinoline n'était pas inventée; car, avec ses lignes antisculpturales, elle eût infailliblement tué la statuaire. Ne rions pas trop de ces caprices; car les modes, toutes futiles qu'elles sont, ont fourni aux archéologues des signes précis pour reconnaître les différentes époques : pour eux, les fantaisies de la vanité valent les caractères tirés de la facture même du travail.

Le musée *degli Studi* est tellement riche, qu'on peut y suivre une série ininterrompue d'œuvres originales de l'art grec de toutes les périodes. La Minerve et la Diane d'Herculanum, le groupe d'Oreste et d'Électre, sont des exemplaires rarissimes de facture archaïque; la tête de Junon, dans la galerie de Tibère, et les athlètes Farnèse, sont des monuments vraiment distingués de l'école sévère; l'admirable fragment de la Psy-

ché et le bas-relief de Bacchus et des Grâces sont des types de style tendre et délicat; la Minerve debout, l'Hercule et le Taureau Farnèse, la Néréide du Pausilippe, le bas-relief d'Orphée et d'Eurydice, la Vénus de Capoue et l'Aristide d'Herculanum, sont des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque au temps de sa plus grande splendeur. L'Aristide est vraiment merveilleux. L'artiste, renonçant à toute prétention, à tout effet, a représenté simplement un homme revêtu d'une tunique et d'un léger manteau, le bras droit enveloppé dans les plis du vêtement, le bras gauche passé par derrière pour soulever le pallium; aucun mouvement, aucune action; le visage n'a aucune expression particulière. Mais, avec ces éléments si simples, que cette statue est belle! Comme elle respire bien cette grandeur calme qui est le cachet le plus irrécusable de l'antique! Que c'est bien là l'homme maître de ses passions, bon, indulgent pour les autres, mais sévère pour lui-même, inflexible dans le devoir, et portant sur toute sa personne la sérénité de la vertu! Que c'est bien *le juste*, tel que le paganisme se le représentait! Ce caractère éclate tellement (c'est là le comble de l'art), que tous les antiquaires, d'un commun accord, ont donné à cette statue le nom d'Aristide, quoique aucune inscription ne l'indique, et que le portrait du sage Athénien soit complètement inconnu. On ne l'a jamais vu; mais on le reconnaît au premier coup d'œil. Quant à la Vénus, quoiqu'elle ait été trouvée à Capoue dans un amphithéâtre bâti au temps d'Adrien, c'est-à-dire à la meilleure époque de l'art romain, elle est si belle qu'on l'attribue, soit à Alcamène, soit à Praxitèle. Quelques antiquaires, la comparant à notre célèbre Vénus de Milo, supposent même qu'elle en serait l'original, dont celle-ci ne serait qu'une belle copie mutilée.

L'art romain n'est pas moins bien représenté à Naples, et l'on peut en suivre les progrès jusqu'au temps d'Adrien, au moyen des statues de Flore, des Balbus, d'Adonis, d'Antinoüs, et des bustes de Caracalla, de Puppienus, de Gallien, etc. etc., pour en noter ensuite la marche descendante, la décadence et la barbarie sous les Césars postérieurs. Ces comparaisons fournissent un objet d'étude des plus attrayants.

Le cadre de cet ouvrage ne comporte pas les longs dévelop-

pements que nécessiterait l'examen du musée de Naples. Toutefois, en parcourant les trois portiques Miscellanées, des Dieux et des Empereurs, les sept galeries de la Flore, des Marbres de couleur, des Muses, d'Adonis, de Jupiter, d'Atlas ou des Hommes illustres et de Tibère, et la salle des Vénus, nous ne pouvons nous empêcher de mentionner quelques objets plus remarquables : un *Chasseur,* figure de paysan avec la barbe en pointe, coiffé du *pétase,* couvert d'un vêtement de peau, portant pendants sur son épaule gauche un lièvre et deux colombes, petit tableau charmant de naturel ; — le *Gladiateur blessé,* torse d'une rare perfection, avec des membres restaurés : les membres contractés par la douleur, les cuisses et les genoux frissonnants, le corps tombant en avant, donnent à cette statue une vérité surprenante ; — le *Vainqueur blessé,* étude de muscles et de mouvements digne de Praxitèle : la parfaite exécution de l'œuvre, la beauté de l'attitude, et le style achevé des plis de la chlamyde ont même fait supposer que l'original était en bronze, le bronze admettant plus de fini dans les détails ; — un buste de *Celius Caldus,* tête d'une expression étonnante, qui nous montre à quel point l'art peut donner l'illusion de la vie, et travaillée avec une *maestria* dont approchent bien peu de portraits en marbre ; circonstance singulière, cette tête ressemble parfaitement à celle de Napoléon jeune, au moment du consulat ; — un *Apollon Cytharède,* que Winckelmann préférait à toutes les autres figures de ce dieu ; — le *Ganymède enlevé par l'aigle,* où l'artiste a eu le talent de donner de l'expression à l'aigle lui-même ; — l'*Antinoüs sous la figure de Mercure,* parfaitement semblable à la célèbre statue du Capitole : ce chef-d'œuvre peut se comparer aux travaux les plus splendides de l'art grec, et il nous donne la mesure de la perfection que l'art romain avait atteinte sous Adrien ; — une *Agrippine assise et pleurant Germanicus,* que Winckelmann juge la plus belle des trois Agrippine les plus renommées : il est impossible d'exprimer d'une manière plus sobre une plus profonde douleur ; cette tête baissée, ce regard fixe et morne, ces traits altérés, cette poitrine qui se gonfle sous le sanglot, ces mains serrées convulsivement, il n'en faut pas davantage pour nous émouvoir profondément, et l'on com-

prend que cette simplicité, cette sobriété de moyens, est l'essence même du beau antique; — un *Jules César,* admirable tête colossale où se reflète tout le génie du personnage; — un *Caracalla,* fameux buste que Lysippe lui-même, au dire de l'illustre critique allemand, n'aurait peut-être pas exécuté plus parfait; — enfin une riche collection de *Vénus* dans toutes les attitudes, exprimant la perfection des formes humaines. La plupart de ces statues sont très bien conservées; d'autres, mutilées, ont été restaurées plus ou moins heureusement, quelquefois avec des fragments antiques. Plusieurs ont souffert de la chaleur des cendres volcaniques qui les ont ensevelies, elles ont perdu leur patine ou sont légèrement calcinées à l'extérieur.

On ne saurait passer sous silence quelques bas-reliefs d'une exécution vraiment magistrale, des sarcophages, des fontaines lustrales, des trépieds, des urnes cinéraires, des *puteal* ou rebords de puits, des coupes, des candélabres, des cadrans solaires, des antéfixes, et une foule d'autres objets où le ciseau antique s'est exercé avec bonheur. Citons surtout, quoiqu'il n'appartienne pas à la collection pompéienne, le grand cratère de Salpion l'Athénien, signé du nom de son auteur et représentant *Bacchus enfant confié aux nymphes par Mercure.* Ce magnifique vase, qui est un des chefs-d'œuvre du beau idéal, provient de l'antique Formies, et fut longtemps abandonné sur la plage de Gaëte, où il servait aux matelots comme de borne pour amarrer leurs barques; et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer les profonds sillons qui en ont mutilé plusieurs personnages. Malgré ces dégradations, les figures n'en demeurent pas moins incomparables d'exécution.

Que dirons-nous maintenant des bronzes, où la délicatesse et le fini du travail ont atteint une perfection dont nos meilleurs bronzes modernes ne sauraient nous donner une idée, même lointaine? Ces chefs-d'œuvre sont d'autant plus dignes d'intérêt, qu'ils sont presque introuvables. Les barbares, dans leurs dévastations, ont quelquefois respecté les statues de marbre: mais ils n'ont point respecté les statues de métal, dont ils pouvaient immédiatement tirer un parti avantageux par la fusion. Il en résulte que les beaux travaux de la toreutique grecque sont extrêmement rares, et par conséquent très peu connus. Il

faut aller à Naples pour les apprécier et les admirer, les ruines d'Herculanum et de Pompéi, d'où on les a presque tous extraits, ayant été soustraites à l'avidité des Hérules et des Vandales par la catastrophe de l'année 79. Le métal a un peu souffert de l'action des cendres brûlantes : les bronzes d'Herculanum ont la surface d'un vert foncé et relativement unie ; ceux de Pompéi sont altérés, rongés, et ont une couleur vert-bleuâtre qui fait qu'on en reconnaît à première vue la provenance.

Le musée de Naples possède cent quinze grands bronzes artistiques, d'une merveilleuse facture pour la plupart. Les plus célèbres sont le petit *Faune dansant,* vrai chef-d'œuvre de grâce et de légèreté aérienne ; — le *Faune dormant,* d'une telle vérité qu'on croit entendre sa respiration régulière et qu'on tremble de l'éveiller; — le *Silène ivre* penché sur son outre vide, et faisant claquer ses doigts avec une suprême expression de contentement bachique ; — un *Mercure au repos*, un des bronzes les plus parfaits de l'art grec, tant pour la beauté idéale des formes que pour le fini du travail; — les bustes de *Sénèque* et de *Platon,* si vivants, si expressifs, qu'on s'imagine qu'ils vont parler ; — un cheval de grandeur naturelle, resté seul du quadrige de Néron dont il faisait partie, et trouvé à Herculanum sous les ruines du temple d'Hercule ; — enfin une tête colossale de cheval, reste admirable de l'antique sculpture grecque de Naples.

Cette tête appartenait à un cheval qui décorait la grande place du temple de Neptune, comme étant le symbole de la république napolitaine. Au moyen âge, le peuple croyait que ce cheval était l'œuvre des enchantements de Virgile, regardé par lui comme un grand magicien, et il en fit l'objet d'un culte superstitieux : on amenait les chevaux malades et on leur faisait faire quelques tours autour du cheval de bronze, celui-ci ayant la vertu de les guérir, parce qu'il avait été fondu sous l'influence d'une certaine constellation. Pour mettre fin à cette superstition, l'archevêque fondit le cheval de bronze en 1322, et en fit une des cloches de la cathédrale ; la tête seule fut sauvée de la destruction. Le peuple fut ramené à des pratiques plus chrétiennes par cette mesure radicale, et dès lors il conduisit les chevaux malades, pour les faire bénir, devant l'église

dédiée à saint Éloi, évêque de Noyon, dont le culte avait été introduit à Naples par les Angevins. Lorsque la guérison était obtenue, les fers du cheval étaient cloués, comme objets votifs, sur la porte de l'église Saint-Éloi. Aujourd'hui cette dévotion s'est transportée à l'église Saint-Antoine.

Si les grands bronzes sont essentiellement des œuvres d'art, les petits bronzes ne sont pas dépourvus de mérite artistique, bien loin de là. Le goût était si naturel chez les anciens, que tous les instruments façonnés dont ils se servaient, jusqu'aux ustensiles de cuisine, portent un cachet remarquable d'élégance et de distinction. C'est encore à Naples qu'il faut aller



Ustensiles divers.

pour étudier et pour admirer cet art familier, ou, comme on dit aujourd'hui, cet *art industriel* des Romains. Les fouilles d'Herculanum, de Pompéi, de Stabia, ont mis au jour une quantité innombrable d'objets, plus de quinze mille, et ce chiffre s'accroît tous les jours. Ce n'est pas sans un vif intérêt qu'on parcourt les sept salles consacrées à cette curieuse collection, unique dans son genre. Ustensiles de cuisine, balances, poids et mesures, candélabres et lampes, patères, vases pour les sacrifices, instruments aratoires, outils, armures, billets de théâtre, objets de toilette, instruments de chirurgie, instruments de musique, encriers, styles, plumes, cachets, etc. etc., tout s'y trouve à profusion, sous mille formes variées, et l'on peut assister ainsi, par l'imagination, à la vie domestique des anciens.

Quelques-uns de ces objets, par le caractère artistique qui y brille, méritent une mention spéciale. Nous citerons donc un

fourneau portatif, en forme de bastion crénelé, ayant aux angles quatre bastions également crénelés qui servaient de bouilloires; l'intérieur contenait le foyer, et les créneaux recevaient les broches pour faire rôtir les viandes : cet ustensile est d'une rare élégance ; — des balances et des poids, vérifiés et étalonnés au Capitole, comme le porte une inscription ; — des moules à pâtisseries, figurant en relief des coquillages, des poulets, des lièvres, des fruits, etc. ; — des estampilles, pour imprimer des fleurs, des feuillages ou des dessins variés sur les pâtes ; — un très beau candélabre trouvé dans la maison de Diomède à Pompéi : il représente un pilastre corinthien avec quatre bras légers pour soutenir quatre lampes aux formes gracieuses; tous les détails d'ornementation sont d'un goût exquis ; — des chaises curules ornées de tête d'aigle ; — le plus magnifique trépied qui nous soit resté de l'antiquité, non moins remarquable par son élégance, la pureté de son dessin, que par la conservation parfaite de toutes ses parties ; — de grands cratères ciselés, pour servir le vin à table, avec le nom de la propriétaire, Cornelia Scribonia; — et, pour ne pas nous arrêter plus longtemps, une foule d'autres objets et ustensiles d'un rare travail. Nos industriels devraient étudier cette collection; ils apprendraient bien vite à repousser les formes tourmentées et prétentieuses, pour revenir aux lignes pures, simples et calmes de l'antique.

Si l'art avait pénétré jusque dans l'industrie vulgaire, on peut juger de ce que pouvaient être la bijouterie et l'orfèvrerie. Le musée *degli Studi* possède environ dix neuf cents ornements en métal ou en pierres précieuses, qui nous permettent d'apprécier à quel degré d'habileté en étaient arrivés les travaux du ciselet, du burin, du tour et de l'émeri, entre les mains des artistes grecs et romains. Tous les bijoux, colliers, bracelets, pendants d'oreilles, petits diadèmes, anneaux, amulettes, boutons, boucles, épingles, miroirs, etc., ont des formes élégantes, ingénieuses, toujours charmantes : l'or et l'argent dont ils sont composés, les pierres fines dont ils sont ornés, ont moins de valeur que la perfection de la ciselure. Quelle délicieuse paire de pendants d'oreilles, que ces petites balances dont les plateaux sont figurés par deux perles! Et que pensez-vous de ces

merveilleux bracelets qui imitent des serpents par le mouvement aussi bien que par l'aspect, et qui ajoutent à l'illusion par les fauves éclairs jaillissant des yeux d'escarboucles encastrés sur la tête des reptiles? Les gemmes gravées, sardoines, calcédoines, cornalines, améthystes, agates, jaspes, aigues-marines, etc., au nombre de plus de trois cent cinquante, ne sont pas des œuvres d'art moins intéressantes. Ces intailles représentent des dieux, des têtes d'empereurs ou



Ustensiles divers.

d'impératrices, des scènes de guerre, de chasse ou d'amour, des sacrifices, etc., et tous ces sujets sont traités de la manière la plus fine et la plus délicate. Les camées antiques, au nombre de onze cents, sont encore plus précieux. Quelques-uns atteignent véritablement la perfection de l'art, et nous citerons entre autres un Auguste, un Jupiter et un Silène au repos, d'une incomparable exécution. Plusieurs de ces œuvres sont signées de noms d'artistes grecs qui nous sont signalés par Pline, et ce détail ajoute singulièrement à leur valeur.

Il est une autre branche d'industrie qui s'allie étroitement avec l'art : c'est la céramique. Naples possède aujourd'hui, répartis dans six salles, plus de trois mille vases peints, appartenant tous à ce genre qu'on nomme ordinairement le *genre étrusque*, et qui serait plus convenablement appelé le *style*

italo-grec, puisque ces vases ont été fabriqués, non en Étrurie, mais dans l'Italie méridionale ou Grande-Grèce. Tous sont extrêmement remarquables pour le choix des sujets qui y sont peints, l'étendue et la beauté de la composition, la finesse du dessin, l'élégance des formes, l'importance archéologique et artistique, et surtout la vivacité des couleurs. Les plus précieux sont de l'espèce dite de Nola, bien reconnaissable au noir de jais net et luisant qui en compose le fond, et au beau rouge de brique dont sont peintes les figures.

Après cette belle collection, on ose à peine mentionner les terres cuites de l'époque romaine, quoiqu'elles aient une véritable valeur; mais comme elles sont beaucoup plus connues que les premières, nous ne nous y arrêterons pas. Notons seulement en passant qu'il y a plus de trente mille lampes d'argile, aux dessins les plus variés et aux formes les plus élégantes. Les verres antiques, vases, bouteilles, coupes, etc., méritent aussi d'être signalés. Ils sont au nombre de plus de quatre mille, provenant pour la plupart des fabriques d'Égypte, et ils nous montrent que les anciens avaient des connaissances chimiques plus étendues qu'on ne le croit, et qu'ils savaient travailler le verre de toutes façons, pour la couleur et la ciselure, jusqu'au point de contrefaire les pierres précieuses.

Nous n'en avons pas fini avec les collections antiques du musée de Naples. Pour être complet, il nous faudrait encore étudier les inscriptions grecques, latines et osques gravées en creux, ou bien tracées au pinceau ou à la pointe; les monuments égyptiens, sculptures, bronzes, terres cuites, momies, amulettes; les papyrus d'Herculanum, dont nous avons eu occasion de parler plus haut; et enfin la collection numismatique. Mais il faut savoir se borner. Nous nous arrachons donc avec regret à tant de merveilles, et nous emportons, avec le souvenir des villes détruites, l'image d'une civilisation bien supérieure à la nôtre par le côté matériel, mais bien inférieure par le côté social et le côté moral.

FIN

TABLE

V

VI

VII

VIII

14148. — Tours, impr. Mame.



